



HARLEQUIN

MAGGIE COX

Sous le charme
de son patron

Coup de
foudre au
bureau

collection

AZUR



HARLEQUIN



MAGGIE COX

Sous le charme
de son patron



collection *Azur*

A romantic couple in formal attire kissing in a room with a view of a city at night. The woman is wearing a vibrant pink dress, and the man is in a white shirt and dark vest. They are standing in front of a large window with vertical blinds, looking out at a city skyline reflected in water. The scene is lit with warm, intimate lighting.

HARLEQUIN

MAGGIE COX

Sous le charme
de son patron



collection *Azur*

EVELYNE BLUM

© 2010, Maggie Cox. © 2011, Traduction française :

Harlequin S.A.

978-2-280-23722-2

Azur

1.

Maya observait pensivement les convives installés autour de la table, qui scintillait sous l'éclat des bougies. Tous transpiraient l'argent et la haute société, un monde huppé auquel elle n'appartenait assurément pas. Au contact de ces gens, elle se sentait aussi à l'aise qu'un poisson hors de l'eau ; et elle n'avait aucune envie de faire l'effort de s'adapter...

Jonathan Faraday, son flamboyant patron, n'avait pas lésiné pour étaler la réussite florissante de sa société, et il recevait ce soir, dans son manoir à la campagne, quelques grandes figures du *who's who* londonien. Soudain, les voix snobs et affectées autour d'elle lui rappelèrent douloureusement les raisons profondes qui motivaient son refus de faire partie d'un monde aussi factice.

Elle avait été élevée par un père qui avait vendu son âme pour préserver un train de vie prodigue, dans l'espoir de conserver le respect équivoque d'individus comparables aux invités de ce soir. Il avait fini par sacrifier à cette chimère tout ce qui avait autrefois eu du sens pour lui, en particulier ses valeurs morales. Son talent, sa fortune, sa fierté, sa réputation avaient été gaspillés et avilis au fur et à mesure qu'il avait perdu pied avec la réalité. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour s'enfoncer, au point de ressentir un tel dégoût de lui-même qu'il s'était senti obligé de commettre un geste fatal...

Maya frémit, l'appétit brutalement coupé par ce tragique souvenir ; la nourriture si artistiquement disposée dans son assiette lui parut soudain sans attrait.

Jusqu'à présent, ses différents emplois d'assistante ne lui avaient pas posé trop de problèmes. Mais quelques semaines auparavant, son agence d'intérim l'avait envoyée en mission auprès d'une entreprise de relations publiques, son pire cauchemar !

Refusant d'entendre la petite voix qui s'élevait dans sa tête pour l'adjurer de sortir de là au plus vite, pendant que sa dignité et son honneur étaient encore intacts, Maya croisa résolument le regard de Jonathan Faraday, assis en face d'elle ; elle lui adressa un sourire destiné à masquer son manque d'enthousiasme.

Elle comprit immédiatement qu'elle venait de commettre une grave erreur : le regard surpris que son patron lui lança en retour était en effet porteur d'une invitation. Jonathan s'était sans aucun doute imaginé qu'elle venait enfin de lui donner le feu vert. Comment allait-elle s'en sortir maintenant ? Certes, elle ne souhaitait pas perdre un emploi très bien rémunéré, mais il était hors de question de céder aux avances de son boss pour le conserver.

Quelle guigne que Caroline, l'élégante et efficace assistante de Jonathan, ait été appelée en urgence au chevet de sa belle-mère mourante ! Sans cela, Maya aurait été tranquillement chez elle où, après avoir troqué ses vêtements de ville pour un confortable survêtement, elle se serait vautrée sur son canapé pour regarder un film.

Au lieu de cette perspective apaisante, il avait fallu qu'elle se glisse, non sans mal, dans cette robe de velours noir qui ne lui appartenait pas, trop petite d'au moins une demi-taille — de sorte que ses seins, trop étroitement emprisonnés, semblaient devoir jaillir à tout moment hors de son corsage.

Pourtant, Maya n'était qu'une intérimaire, qui ne travaillait pas directement avec Jonathan. Mais ce dernier avait insisté pour qu'elle remplace Caroline et assiste à cette soirée. Il lui avait déclaré en souriant qu'il la trouvait volontaire et talentueuse et que, de toute évidence, elle était destinée à un grand avenir professionnel. Ce discours flatteur signifiait, à en croire sa réputation de Casanova et les mises en garde de ses collègues femmes, qu'il cherchait une occasion de la mettre dans son lit !

Comme une confirmation, Maya sentit un pied déchaussé caresser sa cheville. Elle en tressaillit de surprise et d'indignation, reculant vivement ses jambes à l'abri sous sa chaise. Le rouge aux joues, elle lança un regard furibond à Jonathan. Celui-ci ne réagit pas, l'air toujours aussi distingué et dégagé, sûr de son charme. Elle savait déjà qu'il fallait particulièrement se méfier de lui lorsqu'il avait trop bu. Ses penchants de séducteur, déjà naturellement effilés, se trouvaient, à en croire la rumeur, aiguisés par l'alcool. Mais Maya ne s'était pas attendue qu'il attaque ainsi d'emblée, alors qu'il n'avait encore ingurgité qu'une ou deux coupes de champagne en accueillant ses convives dans le salon.

Soudain oppressée, elle se leva, en évitant de croiser le regard de Jonathan.

— Quelque chose ne va pas, mademoiselle Hayward ? demanda-t-il.

Elle rougit, mal à l'aise. Nonchalamment adossé à son fauteuil Régence, Jonathan faisait tourner dans son verre le vin d'un beau rouge rubis que venait de lui verser le serveur. Il dardait sur elle un regard insistant.

— Non, tout va bien, je vous remercie. Je reviens immédiatement.

Maya quitta la table, désemparée et furieuse. Fallait-il vraiment que les autres convives soient officiellement tenus informés du moindre de ses mouvements ? Jonathan ferait mieux de s'occuper de la blonde éblouissante assise à côté de lui et qui n'avait cessé, depuis le début du repas, de l'aguicher. Hélas, il semblait bien que le téléphone arabe disait vrai : il n'avait pas le moindre égard pour les femmes de son âge, aussi belles soient-elles, leur préférant la chair fraîche. Maya déplora tout à coup de n'avoir que vingt-cinq ans...

Pourquoi donc avait-elle accepté de prendre part à cette comédie ? Elle se retrouvait coincée au milieu de nulle part, dépendant du bon vouloir de son coureur de patron pour être raccompagnée... et encore, pas avant le lendemain selon les informations de Caroline ! Elle avait eu tort d'accepter un verre de champagne. Elle ferait mieux désormais de s'abstenir, afin de garder les idées claires. Cela semblait être la seule façon de conserver sa vertu intacte...

Agacée de ne pas retrouver la salle de bains, qu'elle était pourtant sûre d'avoir trouvée précédemment dans cet interminable corridor, Maya ouvrit une porte au hasard. Elle pénétra alors dans une pièce magnifique, décorée dans des tons rose et crème. Une flambée crépitait dans l'immense cheminée en marbre, lui donnant soudain envie de s'installer là jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé son calme.

Elle prit le temps d'admirer les peintures de maîtres accrochées aux murs et les belles lampes anciennes, diffusant une lumière tamisée qui rendait la pièce très intime.

Rassérénée par ce cadre apaisant, elle inspira profondément ; grave erreur : sa poitrine avait failli jaillir hors du décolleté de sa robe. Quelle idée avait-elle eue d'emprunter cette toilette à Sadie ? Son amie était bien plus menue qu'elle ! Mais Maya ne possédait aucune tenue de soirée,

et l'occasion en exigeait une.

— Quel mets de choix pour ce glouton de Jonathan ! fit tout à coup une voix moqueuse. Si j'étais méchant, je dirais : de la confiture au cochon...

Maya se retourna promptement, mortifiée de s'être ainsi laissé surprendre alors qu'elle se croyait seule dans la pièce. Un homme immense était installé devant le feu, dans un fauteuil dont le haut dossier l'avait soustrait à son regard. Instinctivement, elle leva les mains pour cacher son décolleté. L'inconnu la fixait intensément de ses yeux brillants et hypnotiques.

— Qui êtes-vous ?

Elle ne s'en souciait pas vraiment, mais était furieuse que l'inconnu ait placidement présumé qu'elle n'avait qu'une fonction purement décorative — voire d'agrément...

— Je constate que vous avez négligé d'apprendre vos leçons, mademoiselle... ?

— Je travaille pour M. Faraday, déclara fermement Maya, abasourdie par l'arrogance de son interlocuteur.

— Oh, mais je n'en doute pas ! Même si en vous voyant dans cette robe, je me suis pris à rêver que vous travailliez pour moi !

Embarrassée, elle se sentit rougir jusqu'aux oreilles. Au diable cette maudite robe, et ses propres courbes voluptueuses ! Il serait tellement plus reposant d'être plate comme une limande...

— Excusez-moi si je ne parviens pas à considérer votre commentaire comme un compliment. Il est vraiment peu flatteur d'être perçue comme un simple bibelot, agréable à regarder mais dépourvu d'intelligence.

Elle se mordit la langue pour retenir des paroles beaucoup plus acerbes, se contentant de déclarer :

— Il est grand temps que je retourne à table.

— Encore un instant, je vous prie. Dites-moi au moins votre nom...

— Hayward, répondit-elle machinalement.

L'éclairage de la pièce ne lui permettait pas de voir la couleur exacte des yeux de l'inconnu. Elle constatait seulement qu'ils brillaient d'un éclat qui la retenait prisonnière : alors qu'elle ne pensait qu'à s'enfuir, elle demeurait immobile sous ce regard hardi.

— Je ne suis ici que pour le travail, balbutia-t-elle enfin. Ce n'est ni le milieu ni le genre de personnes que j'ai l'habitude de fréquenter... Pardonnez ma franchise : je n'avais pas l'intention de vous offenser.

— Vous ne m'avez pas offensé. Par contre, vous pouvez vous flatter d'avoir piqué ma curiosité.

Il s'était levé et se rapprochait d'elle, ce qui ne manqua pas de la rendre nerveuse.

— Il faut vraiment que je vous abandonne.

— Je vous en prie, n'en faites rien !

Soudain, Maya reconnut Paul Walker, le célèbre comédien, devenu également auteur dramatique à succès. Pas étonnant qu'il ait pu l'accuser d'être mauvaise élève : il n'était rien de moins que l'invité d'honneur de la soirée, dont Jonathan venait d'annoncer à table qu'il avait été empêché à

la dernière minute.

Alors que faisait-il donc caché dans cette pièce ?...

Maya sentit le rouge lui monter aux joues. Jonathan ne manquerait pas d'apprendre qu'elle s'était montrée plutôt impolie avec cet important client potentiel. Il était peu probable qu'il apprécie qu'une vulgaire assistante administrative ait eu l'occasion de faire sa connaissance, et qu'elle se soit permis de le remettre à sa place !

Mais ce qui la perturbait par-dessus tout, c'était que Paul Walker était encore plus séduisant en chair et en os que sur les photos ou à l'écran.

— A présent, je dois vraiment m'en aller : les autres convives risquent de se demander où je suis passée.

— Je ne doute pas en effet que l'absence d'une femme comme vous ne soit remarquée !

— Je ne voulais en aucune manière vous déranger ; je cherchais les toilettes et je me suis perdue.

— C'est une si grande maison...

Maya retint un soupir. C'était exactement le genre de demeure dans laquelle son père aurait apprécié de pouvoir inviter sa clientèle la plus huppée — des musiciens de jazz, des acteurs en vue, des critiques d'art... tous ceux qui lui avaient acheté des tableaux pendant sa courte carrière. Quant à son minuscule studio à elle, il tiendrait au moins cent fois dans ce manoir.

Tout en se dirigeant vers la porte, Maya renouvela ses excuses.

— Ne vous justifiez surtout pas : tout le plaisir a été pour moi. Peut-être pourriez-vous revenir un peu plus tard, afin que nous fassions plus ample connaissance.

— Non !

La réponse lui avait échappé, plus abrupte qu'elle ne l'aurait voulu. Mais la façon dont Paul Walker la dévisageait de ses yeux rieurs, son beau visage aux traits vifs la déstabilisaient. Pourvu qu'il ne raconte pas à Jonathan la façon dont ils s'étaient rencontrés ! Son patron avait beau vouloir la mettre dans son lit, il n'apprécierait certainement pas du tout qu'elle ait pu se montrer discourtoise avec une relation aussi prestigieuse.

— Je vous prie de m'excuser, répéta-t-elle nerveusement en se glissant hors de la pièce.

Paul respira avec délice les délicats effluves du parfum sensuel et troublant que sa ravissante visiteuse avait laissés derrière elle. Brusquement, une décharge électrique lui traversa le ventre. Il fronça les sourcils. Etaient-ce les notes chaudes et entêtantes d'ambre et d'agrumes qui venaient de réveiller ainsi sa libido, dernièrement plutôt somnolente ? Ou alors les souvenirs grisants qui y étaient associés : deux yeux verts en forme d'amande, bordés de cils très noirs, des longs cheveux de jais aussi brillants qu'une mer sous la lune, sans oublier les courbes insolentes révélées par la plus audacieuse des robes qu'il ait jamais vues ?...

En reprenant sa place dans son fauteuil, près de la carafe de porto aimablement offerte par son hôte, il se demanda à quand remontait la dernière fois qu'une femme lui avait refusé quelque chose avec autant de naturel. La réponse jaillit instantanément de sa mémoire : ce n'était *jamais* arrivé !

Tout à coup, il éprouva moins de plaisir à terminer son verre et fronça les sourcils. Il se savait

réfractaire à tout ce qui lui était donné sans effort — cela valait pour le succès littéraire comme avec les femmes. Rien d'étonnant donc à ce qu'une femme belle et désirable comme sa séduisante visiteuse — qui, à l'évidence, n'était pas prête à rejoindre son lit sur un simple claquement de doigts — ait retenu son attention. Cependant, malgré sa tirade indignée pour lui signifier qu'elle n'appartenait pas à ce monde-là, et qu'elle n'était pas une courtisane, elle devait sûrement lorgner Jonathan. Pourquoi sinon, contrairement aux autres femmes, lui aurait-elle ainsi battu froid ? Oui, elle avait des vues sur son hôte, il n'y avait pas d'autre explication. D'ailleurs, elle n'avait pas cherché à le nier.

Paul se passa nerveusement les doigts dans les cheveux et ferma les yeux. Si seulement il ne s'était pas laissé convaincre par son agent... Mais Jane savait se montrer persuasive et l'avait pressé de répondre à l'invitation de Jonathan Faraday.

Pourtant, Paul aimait par-dessus tout se retirer dans sa maison de campagne, au fin fond du Northumberland. Dans cette région magnifique, encore épargnée par les méfaits du modernisme à tout crin, seuls l'accompagnaient le murmure mélancolique du vent et la beauté sauvage de la nature. Là, il pouvait écrire tout son content et laisser le monde parfois si pénible tourner sans lui.

Il avait rencontré la gloire dès le début de sa carrière d'acteur. Mais l'enthousiasme excessif du public et les intrusions déplacées dans sa vie privée lui avaient été une véritable souffrance ! Certains artistes appréciaient l'adulation des foules, la célébrité et le manque d'intimité, mais lui n'appartenait pas à cette catégorie. Ce qui l'avait enthousiasmé à l'époque, c'était de pouvoir construire et interpréter un personnage authentique, dans lequel il s'investissait à cent pour cent. Lorsqu'il avait le sentiment d'y être parvenu, d'être *devenu* son rôle, il avait alors la satisfaction de savoir que les spectateurs qui avaient fait l'effort de venir le voir ne s'étaient pas dérangés pour rien.

Au bout de trois années de succès, épuisé, il s'était tourné vers l'écriture, avec la même passion. A présent, il souhaitait seulement que l'intérêt factice et disproportionné que les médias lui témoignaient encore retombe enfin. Et il rêvait de pouvoir trouver le temps de retourner à Hawk's Lair pour s'y isoler quelques semaines.

Il but une gorgée de porto, et ses pensées le ramenèrent immanquablement vers la charmante brune qui avait fait irruption dans la pièce, lui offrant le spectacle piquant de son décolleté généreux. Savait-elle combien, au-delà de ses atouts naturels, son tempérament volcanique la rendait séduisante ?

Il se demanda comment cette passion contenue s'exprimait au lit et se laissa aller à rêver d'être celui qui, tout à l'heure, l'aiderait à se débarrasser de cette petite robe si sexy...

Lorsqu'ils s'arrêtèrent devant sa chambre, Maya essaya discrètement d'ouvrir la porte de sa main placée dans le dos, dans une tentative désespérée de se sortir du mauvais pas dans lequel elle se trouvait. Jonathan vacillait en face d'elle, l'incommodant de son haleine qui empestait l'alcool.

Son penchant pour la boisson était légendaire mais ce soir, il s'était surpassé ! A tel point que Maya s'étonnait qu'il fût encore capable de tenir debout et, surtout, de faire ainsi pression sur elle pour l'accompagner dans sa chambre. Son regard trouble plongea sans vergogne dans son décolleté. Il mit les deux mains de chaque côté d'elle contre le mur, l'emprisonnant. Il se rapprocha d'elle, de sorte qu'elle était agressée non seulement par les vapeurs d'alcool, mais

aussi par les effluves de son eau de toilette.

— J'ai trouvé le dîner très réussi, Jonathan. Mais à présent, je suis vraiment fatiguée et je...

Maya tourna brusquement la tête, juste à temps pour éviter les lèvres avides de son patron. Son cœur battait la chamade et elle avait l'impression d'être sur le point de défaillir.

Frustré et en colère, Jonathan pesta :

— Au diable le dîner, s'exclama-t-il, furieux. Tout ce que je veux à présent, c'est vous emmener au lit. Une fille comme vous mérite mieux qu'un salaire d'assistante. Réfléchissez-y, chérie. Si vous êtes gentille avec moi, vous n'aurez pas à le regretter. Vous m'avez compris, mon cœur ?

— Oui, Jonathan, j'ai bien compris. Mais vous êtes mon employeur, et j'ai pour règle de ne jamais compliquer les relations professionnelles en leur donnant un tour plus personnel.

Comme il ne semblait pas décidé à abandonner la partie, Maya inspira profondément pour raffermir sa voix.

— C'est pourquoi je vais décliner votre invitation et vous souhaiter bonne nuit. Je suis sûre que demain, vous serez enchanté que la simple employée *intérimaire* que je suis ait agi de la sorte.

— Seriez-vous prête à changer d'avis si je vous offrais un poste permanent ?

— Non. Cela ne changerait rien, j'en ai peur !

— Quel dommage, ricana Jonathan. Moi qui vous croyais si intelligente ! A moins que vous ne fassiez monter les enchères ?...

— Que voulez-vous dire ?

— Vous essayez de me faire croire que vous n'êtes pas une fille facile, et pourtant vous avez joué avec moi...

Maya décrypta soudain sur son visage une expression menaçante qui mit tous ses sens en alerte. Cela risquait d'être plus difficile qu'elle ne l'avait prévu. Elle rejeta ses cheveux en arrière et protégea d'une main son décolleté.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je suis ici ce soir uniquement parce que mon travail l'exigeait.

— Je ne crois pas que vous soyez naïve à ce point. Voilà des semaines que je flirte avec vous. Ne me dites pas maintenant que vous ne saviez pas, en venant ici, où cela nous conduirait !

— Je suis ici parce que Caroline a eu un empêchement de dernière minute. Elle m'a dit qu'il fallait que quelqu'un la remplace.

— Caroline vous a fait venir parce que je le lui ai *ordonné*. Comme vous aviez refusé chacune de mes précédentes invitations, j'ai pensé que la seule façon de vous avoir tout à moi était de monter un stratagème. Vous comprenez, mademoiselle Hayward ?

Maya dut de nouveau esquiver une tentative de baiser. Elle tenta de repousser Jonathan en posant ses deux mains sur son torse. Elle avait parfaitement conscience que tout ce que lui rapporterait son attitude était un licenciement mais tant pis ! Il gèlerait en enfer avant qu'elle cède à un chantage sexuel, même pour conserver son travail. Cela altérerait peut-être ses relations avec l'agence d'intérim mais elle n'en avait cure non plus.

— Soyez au moins compréhensive, Maya... Je me suis rendu malade de désir à la seule pensée que vous seriez ici ce soir, dans ma maison. Accordez-moi juste un baiser, d'accord ?

Physiquement, Jonathan n'était pas facile à bousculer, même en état d'ivresse. C'est sans difficulté qu'il lui immobilisa les deux bras et la cloua au mur, pesant sur elle de tout son poids. Maya vit une lueur de triomphe envahir son regard. En usant de la force, il était assuré de l'emporter. Elle sentit la panique la glacer jusqu'aux os...

— Vraiment, Jonathan, je suis très étonné, fit une voix autoritaire juste à côté d'eux. Je n'aurais jamais cru que vous, qui avez la réputation d'être un irrésistible don Juan, ayez besoin d'obtenir les faveurs d'une dame par la menace et le chantage !

— Comment ? gronda Jonathan.

Il avait sursauté et lâché Maya. Il recula d'un pas mal assuré, puis se redressa et défia Paul Walker du regard.

— Ne soyez pas idiot, mon cher, reprit-il. Elle m'a fait de l'œil toute la soirée. Elle m'a pratiquement...

— ... sauté dessus ? termina tranquillement l'écrivain.

Maya aurait voulu disparaître. Humiliée, elle tremblait de colère face à la mauvaise foi de Jonathan, et osait à peine regarder son sauveur.

— De l'endroit où je me tenais, il m'a pourtant semblé que cette demoiselle refusait très fermement vos avances. Mais pourquoi ne pas en avoir le cœur net : posons-lui la question ?

Maya se raidit. Elle se trouvait tout à coup confrontée au pire des dilemmes : si elle laissait penser que Jonathan était un violeur en puissance, qu'advierait-il des relations d'affaires entre les deux hommes ? D'un autre côté, elle avait sa réputation à défendre et n'était pas prête à la laisser piétiner au nom des intérêts professionnels de son patron. De toute façon, elle avait d'ores et déjà tiré un trait sur cet emploi.

— Comme j'ai eu l'occasion de vous le dire précédemment, monsieur Walker, je travaille pour Jonathan Faraday, énonça-t-elle d'un ton posé. Si le fait que j'aie accepté de venir ici ce week-end lui a laissé croire que j'étais prête à aller plus loin, je le regrette pour lui mais il s'est complètement trompé.

Maya coula un rapide regard vers le séduisant écrivain. Grand, les épaules larges, sa stature donnait l'impression qu'il occupait tout l'espace dans ce vestibule pourtant de bonnes dimensions. Dans son habit de soirée noir et sa chemise d'un blanc immaculé, son physique imposant et sa posture empreinte de confiance en lui ne pouvaient qu'attirer le regard. Pas étonnant qu'il ait eu tant de succès comme comédien. Ce n'était pas dû à sa seule apparence : Paul Walker avait une présence et un charisme incroyables.

— Voilà qui est réglé, lança-t-il. Vous avez eu votre réponse, mon ami.

Sous le regard goguenard de Paul, Jonathan eut la bonne grâce de prendre un air repentant.

— Je suppose que j'ai un peu trop bu, grommela-t-il en haussant les épaules. Mais vous savez comment sont les femmes : elles disent une chose et en pensent une autre...

Il poursuivit, non sans lancer un regard belliqueux à Maya :

— Je regrette infiniment que vous n’ayez pas cru pouvoir vous joindre à nous pour le dîner, Paul. Peut-être pourrions-nous parler affaires dans la matinée ?

— Je suis un lève-tôt, et j’aime bien courir avant le petit déjeuner. 7 h 30, ça vous conviendrait ?

Jonathan hésita, manifestement peu enchanté d’un rendez-vous aussi matinal un dimanche, après une soirée de bombance. Autant demander à un nageur débutant de traverser la Manche à la brasse !

— C’est parfait. Je vous verrai donc à 7 h 30.

Sans un regard pour Maya, Jonathan s’éloigna d’un pas incertain vers le fond du couloir, dont il ouvrit la dernière porte — qu’il claqua très violemment derrière lui.

Maya dut s’appuyer contre le mur tant ses jambes tremblaient. Mais le soulagement la gagna progressivement. Elle s’en était bien tirée... Il restait un seul problème : elle demeurait dépendante de Jonathan pour rentrer chez elle, puisque devant son insistance, elle avait voyagé avec lui à l’aller. Elle aurait bien voulu partir sur-le-champ, mais c’était impossible. Il lui aurait fallu pour cela ponctionner son maigre salaire pour payer une course de nuit en taxi jusqu’à la prochaine gare, où il ne passait probablement plus aucun train à une heure aussi tardive.

— Vous vous sentez bien ?

Elle écarquilla les yeux, étonnée par la sollicitude inattendue qu’elle entendait dans la voix de Paul Walker. Grave, un peu rauque, elle la fit frissonner jusqu’à la pointe des orteils.

— Oui, merci.

— Vous pouvez bien me le dire à présent : Faraday a-t-il totalement mal interprété la situation ?

— Pour commencer, il n’y a aucune raison d’évoquer une « situation » qui n’a jamais existé, sauf dans son esprit tordu... mais certainement pas dans le mien !

Maya se rendait bien compte que le regard intense et si perturbant de Paul Walker détaillait toute sa personne, depuis le décolleté plongeant de sa robe de velours trop ajustée jusqu’au tremblement révélateur de sa lèvre inférieure.

Rougissant de colère, elle repoussa derrière l’oreille une mèche de cheveux.

— Il a reconnu qu’il m’avait attirée ici sous un faux prétexte, argua-t-elle en fusillant l’écrivain du regard. Est-il plausible, dans ces conditions, que je l’aie encouragé ? Ecoutez-moi bien, monsieur Walker : je ne suis qu’une secrétaire intérimaire. Je travaille dur pour justifier mon salaire et, à la fin de chaque journée de labeur, je rentre chez moi. C’est un privilège pour lequel je ne devrais pas être obligée de subir les attentions importunes d’un patron, vous ne trouvez pas ?

Paul faisait semblant de réfléchir mais en réalité, il observait avec le plus grand intérêt la façon dont sa poitrine pleine se soulevait sous le coup de la colère. Cette femme était très désirable, d’autant que son regard vert lançait des flammes qui révélaient une fois de plus son tempérament passionné.

— Il est évident que vous n’auriez rien dû subir de semblable, mademoiselle Hayward. Mais vous avez bien un prénom ?

— Maya, répondit-elle en ouvrant sa porte.

Elle s'interrompit et, après une brève hésitation, ajouta :

— Je regrette que vous ayez surpris cette petite scène désagréable. J'espère que cela ne vous dissuadera pas d'utiliser la société de M. Faraday pour votre campagne de promotion. Il travaille avec d'excellents professionnels. Je n'aimerais pas que cet incident rejaille négativement sur eux.

— Cette préoccupation vous honore. Mais je suppose qu'il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre la suite des événements pour en connaître l'issue.

L'ayant gratifiée d'un regard énigmatique, il commença à s'éloigner dans le corridor. Après quelques pas, il sembla se raviser. Il se retourna et lui adressa un petit sourire confiant.

— Je ne pense pas que vous ayez encore quelque chose à craindre de votre entreprenant patron ce soir. Avec tout l'alcool qu'il a absorbé, je pense qu'il va dormir toute la nuit d'un sommeil de plomb. Permettez-moi, cependant, une petite mise en garde : je vous conseille vivement d'éviter de porter cette robe pour toute autre soirée à l'avenir, à moins d'être préparée à faire face au genre d'attentions très *particulières* qu'elle suscite.

Le courage manqua à Maya, qui n'osait plus le regarder en face. Elle bredouilla un bonsoir à peine audible et se rua dans sa chambre, dont elle verrouilla la porte derrière elle, comme si elle venait d'échapper à une horde d'animaux sauvages.

Maya se réveilla à l'aube ; n'ayant aucune intention de s'attarder dans cette maison, elle bondit hors du lit, fit rapidement sa toilette et s'habilla.

Elle sortit dans l'immense couloir en marchant sur la pointe des pieds, attentive à ne pas réveiller Jonathan et ses convives qui devaient encore dormir, digérant les excès de la veille. Le cœur battant, Maya alla glisser sous la porte de son patron une courte lettre lui expliquant les raisons de son départ anticipé ; elle lui annonçait également qu'il trouverait sa lettre de démission sur son bureau dès le lundi matin.

Son sac de voyage à la main, elle entreprit ensuite de descendre l'escalier sans bruit.

Elle était impatiente de quitter les lieux, de s'éloigner de ce patron libidineux et de toute la malhonnêteté qui avait présidé à son séjour chez lui ; elle était tout aussi pressée de tourner le dos à ses riches amis frivoles.

En les côtoyant, elle avait éprouvé une pénible sensation de déjà-vu. Des images de son enfance avaient resurgi, des soirées qu'organisait son père avec de soi-disant amis, qui la câlinaient comme un jeune chiot ou lui intimaient l'ordre de disparaître de leur vue lorsqu'ils ne voulaient pas qu'elle les voie s'enivrer ou se droguer.

Pour l'instant, il n'y avait rien qu'elle souhaitât davantage que retourner chez elle et retrouver son petit univers familial, où elle aurait aimé pouvoir affirmer qu'elle serait en sécurité — mais c'était un sentiment qu'elle connaissait trop mal pour pouvoir s'y référer.

— Je constate que je ne suis pas le seul à être matinal dans cette maison.

La voix de basse, si séduisante, fit sursauter Maya, occupée à feuilleter les pages jaunes à la recherche du numéro de téléphone d'un taxi.

— Bonjour. J'ai en effet l'habitude de me lever tôt ; de plus, j'ai l'intention de rentrer chez moi dès que j'aurai trouvé un taxi.

— Vous avez décidé de ne pas vous attarder ?

— Franchement, je ne crois pas que ce serait une bonne idée. Et je suis prête à parier que Jonathan sera de cet avis : après ce qui s'est passé hier soir, il doit être impatient d'être débarrassé de moi.

— Parce que vous n'avez pas succombé à sa grossière tentative de séduction ?

Avec une grâce surprenante pour un homme, Paul avança vers elle, un sourire énigmatique aux lèvres. Cynisme ? Curiosité ? Sympathie ? Elle n'aurait su dire.

Mais s'entendre rappeler les événements de la veille réveilla en Maya la peur qu'elle en avait ressentie. Elle passa une main fébrile dans ses cheveux fraîchement lavés.

— Si vous appelez ça de la séduction... Parlez plutôt de harcèlement ! Le fait que vous ayez été témoin de la scène l'embarrassera doublement. Il doit être tellement furieux que j'aie osé le repousser que je n'ai aucune envie de traîner ici pour découvrir sa réaction.

Elle reporta son attention sur l'annuaire qu'elle tenait toujours et, l'ayant ouvert à la bonne page, suivit la colonne d'un doigt tremblant jusqu'à ce qu'elle trouve le numéro dont elle avait besoin.

Elle regarda ensuite la puissante silhouette qui se dressait à quelques pas d'elle. Irrésistiblement consciente de sa présence, qu'elle ressentait par tous les pores de sa peau, elle en éprouvait une douleur exquise à laquelle elle n'était nullement préparée.

Pour échapper au regard magnétique d'un beau bleu méditerranéen qui observait le moindre de ses mouvements, elle tourna le dos et remit en place l'annuaire.

— Il faut vraiment que j'appelle ce taxi, déclara-t-elle d'une voix qu'elle aurait voulu moins oppressée.

— Où allez-vous ? lui demanda-t-il brusquement.

— A la gare la plus proche.

— Et quel train devez-vous prendre : celui de Londres ?

— Oui. Enfin... plus exactement celui de Camden.

— Ne prenez pas la peine de téléphoner, je vais vous déposer.

— Mais la gare la plus proche est au moins à vingt-cinq kilomètres. Et n'aviez-vous pas rendez-vous avec Jonathan ce matin ?

Pour toute réponse, il se contenta de la dévisager d'un air innocent, comme si le rendez-vous auquel elle se référait n'avait jamais existé !

Caroline avait expliqué à Maya que leur patron était capable des coups les plus tordus pour l'emporter contre la concurrence, et s'assurer que son agence représente les personnalités les plus en vue. Quelles ficelles avait-il bien pu tirer pour réussir à inviter Paul Walker chez lui ?

L'auteur était en effet la personnalité du monde du théâtre la plus connue actuellement. Les critiques accolaient toujours à son nom les commentaires les plus élogieux, et les salles où se jouaient ses pièces affichaient complet des mois à l'avance.

Donc si Paul Walker n'honorait pas son rendez-vous parce qu'il l'avait conduite à la gare, Jonathan n'hésiterait pas à se venger. En lui refusant le certificat de travail tenant lieu de référence destiné à son agence de placement, par exemple. Ce serait profondément injuste, voire illégal, mais Jonathan en était tout à fait capable — et de pire encore. Ce serait du plus mauvais effet sur son curriculum vitæ, jusqu'à présent impeccable.

Devinant sans doute le tour que prenaient ses pensées, Paul lâcha avec nonchalance :

— Je l'appellerai plus tard. Je suis prêt à parier que, compte tenu de ses excès de la soirée, M. Faraday ne se réveillera pas avant midi, peut-être même plus tard. De toute façon, après ce que j'ai vu hier soir, je ne suis plus du tout enclin à lui confier ma publicité. On entend dire tant de choses sur les gens que j'ai pour principe, d'ordinaire, de ne jamais prêter l'oreille aux ragots ; mais en ce qui concerne notre *ami commun*, j'ai été témoin des faits, et cela change tout. Mais laissons cela... Est-ce que ce sont là vos seuls bagages ?

Maya acquiesça. Elle n'avait en effet qu'un sac de voyage en tapisserie et un petit fourre-tout en cuir, qui contenait notamment son maquillage, ses lunettes et un livre. Elle ne put s'empêcher de se réjouir à l'idée que Paul Walker désapprouvait le comportement de Jonathan, et qu'il envisageait très sérieusement de le sanctionner en ne collaborant pas avec lui. Elle avait craint un instant qu'au nom de la vieille solidarité masculine, il ne finisse par penser avec son patron que quand un

homme trouvait une femme désirable, c'est qu'elle l'avait aguiché ; et que, dans ce cas, elle ne devait pas s'étonner d'en subir les conséquences...

Néanmoins, encore sous l'influence du comportement souvent vil des prétendus amis de son père, Maya se faisait du souci à la perspective qu'un inconnu, aussi séduisant soit-il, l'accompagne à la gare.

— Ecoutez, monsieur Walker, il n'est vraiment pas nécessaire de...

— Appelez-moi Paul, la corrigea-t-il.

— Il n'y a rien de plus simple pour moi que de prendre un taxi. Je m'en voudrais de troubler le reste de votre week-end.

— Ne vous y trompez pas, Maya, vous m'avez *déjà* troublé... Mais on ne peut guère affirmer que ce soit votre faute.

Elle leva sur lui un regard interrogateur, intriguée par ses propos sibyllins, troublée par la lueur qui avait traversé son regard.

— Allons, mettons-nous en route pour la gare ! Laissez-moi me charger de vos bagages.

Toujours indécise, Maya fit une dernière tentative :

— Ce serait tellement plus facile si vous me laissiez appeler un taxi...

— Si vous redoutez que je puisse me comporter, en quoi que ce soit, comme votre peu honorable patron, permettez-moi de vous assurer que vos préoccupations sont sans fondement. Personnellement, j'aime que les femmes que je courtise soient consentantes ; il ne m'est jamais arrivé d'en mettre une de force dans mon lit.

Cette confession sans détour la fit rougir. Elle haussa les épaules et s'essaya à sourire.

— Alors, d'accord !

A l'extérieur, un soleil clair avait réussi à percer les nuages du matin. Sur le parking gravillonné où les amis de Jonathan avaient garé leurs luxueux véhicules, Paul Walker se dirigea vers une voiture de sport décapotable, une MG d'un rouge éclatant. Maya se rappela tout à coup que son père avait l'habitude de dénommer cette nuance particulière le « rouge-va-au-diable ». Le chagrin que fit naître en elle ce souvenir inattendu l'assombrit.

Paul perçut immédiatement son changement d'humeur car il se tourna vers elle.

— Quelque chose ne va pas ? Peut-être vous attendiez-vous à un mode de transport plus classique ?

— Je n'envisageais rien du tout, répliqua-t-elle d'un ton égal. Je me contente d'être reconnaissante pour le bout de conduite.

Il lui dédia un sourire si éblouissant que Maya fut emplie par une sensation vertigineuse de plaisir. Elle avait vingt-cinq ans et n'avait *jamais* auparavant contemplé un sourire aussi extraordinaire, aussi étincelant, aussi sauvagement beau que celui-ci. Elle en avait le tournis !

— Peut-être possédez-vous quelque chose qui vous permettrait d'attacher vos cheveux ? Sinon, ils risquent d'être malmenés par le vent.

Paul s'affaira à caser son sac dans le coffre, dans lequel se trouvait déjà un autre bagage, très

luxueux — comptait-il également partir dès ce matin ? Tout en suivant ses gestes, Maya fouilla dans son fourre-tout, d'où elle tira une mince écharpe en mousseline multicolore avec laquelle elle rassembla ses cheveux en une queue-de-cheval lâche.

— Ça vous va à ravir, approuva-t-il avec un large sourire. Montez et mettez-vous à l'aise, la voiture est ouverte.

Elle s'assit à la place du passager et allongea ses longues jambes autant que le permettait l'espace réduit. Se laissant aller dans le confortable fauteuil en cuir, elle admira en silence le placage en ronce de noyer qui habillait le tableau de bord et la console centrale, appréciant l'exceptionnel artisanat d'art qui avait produit ce véhicule — dont son père lui avait autrefois appris que c'était la voiture de sport la plus vendue en Grande-Bretagne dans toute l'histoire de l'industrie automobile. Lui-même en avait possédé deux, une rouge comme celle-ci et une noire. Elles avaient été, l'une et l'autre, vendues depuis belle lurette pour contribuer à rembourser les dettes inimaginables que son style de vie insouciant avait laissées s'accumuler.

Elle entendit le coffre se refermer, puis vit Paul introduire avec facilité sa grande carcasse athlétique dans l'étroit habitacle. Pourtant, lui aussi avait de longues jambes ! Maya s'émerveilla de la façon dont il bougeait, comme si aucun mouvement ne lui coûtait d'effort. Il faisait irrésistiblement penser à une sublime symphonie, chaque note s'accordant parfaitement aux autres dans un ensemble parfait. Une bouffée de lotion après-rasage, bois de santal et musc, vint assaillir ses sens déjà très perturbés par la présence charismatique de l'écrivain. Elle s'efforça de résister à cette grisante agression.

— C'est un modèle de compétition, n'est-ce pas ? commenta-t-elle, en laissant ses doigts courir légèrement sur le bois poli du tableau de bord.

— En effet. C'est un modèle d'époque, que j'ai fait restaurer dans l'état d'origine exact ; ce qui m'a coûté une petite fortune ! Vous vous y connaissez donc en voitures anciennes ?

— Pas vraiment... Il se trouve que j'ai connu quelqu'un qui possédait un modèle semblable à celui-ci.

Maya choisit de regarder à travers le pare-brise plutôt que de croiser le regard bleu qui commençait à lui faire un peu trop tourner la tête. Mais le petit rire étouffé qui s'égreña à côté d'elle lui parut lui aussi charmant...

— Vous en savez sans doute beaucoup plus que vous ne voulez l'admettre, n'est-ce pas ? Voilà qui me convient... Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous soyez une femme un peu mystérieuse. Cela me rend d'autant plus désireux de vous connaître mieux.

Paul lui jeta un coup d'œil à la dérobée. Il aurait dû s'y attendre : elle était encore plus séduisante en jean et simple chemisier de coton blanc que la veille dans sa robe involontairement provocante, qui mettait pourtant si joliment en valeur ses pleins et ses déliés. Il devait d'ailleurs à cette robe une épouvantable nuit blanche, même si la simple pensée des mains d'ivrogne de Jonathan Faraday se promenant sur ce corps magnifique avait également contribué à le priver de sommeil ! Il avait été à un cheveu d'envoyer son hôte au tapis d'un uppercut. Les attentions avinées de Faraday avaient visiblement effrayé sa jeune collaboratrice, ce qui avait réveillé son profond instinct protecteur à l'égard des femmes.

Il se rappela soudain que, lorsqu'il avait environ dix ans, son père avait sauvagement giflé sa

mère au cours d'une de leurs innombrables et sévères querelles. Durant son enfance, l'incident s'était renouvelé de plus en plus souvent, jusqu'à devenir une pratique commune. Mais après cette choquante première fois, il s'était rué sur son père, en hurlant et en le frappant avec ses pieds et ses poings. Sur le moment, il avait réellement voulu le tuer, tout comme il avait désiré tuer Faraday la veille au soir en le voyant se comporter en homme de Neandertal.

En y repensant, Paul réalisa à quel point l'ensorcelante Maya Hayward avait occupé son esprit depuis qu'elle avait fait intrusion dans le salon où il s'était réfugié, laissant dans son sillage la trace d'un parfum sensuel et éveillant chez lui un cortège d'idées folles qui auraient mérité d'être étiquetées : « pour adultes ». Il fallait absolument qu'il s'arrange pour faire plus ample connaissance avec elle. Sa dernière affaire de cœur un peu piquante et sortant de l'ordinaire remontait à si loin ! Avec elle, une liaison pourrait bien s'avérer des plus excitante !

Lorsque la pluie commença à tomber, Paul s'arrêta pour refermer le toit de la MG. Son adorable passagère ne s'en aperçut même pas, car elle avait sombré dans un profond sommeil très peu de temps après leur départ. Surpris, amusé, il avait décidé d'oublier la gare et de la ramener directement chez elle, en ville.

Alors qu'il roulait vers Londres, la respiration douce et régulière de la jeune femme l'emplissait d'une étrange sensation de calme et de sérénité. Lui qui avait d'abord mal supporté de devoir séjourner chez Faraday s'en réjouissait à présent, puisque cette invitation lui avait offert cette magnifique rencontre. La seule chose qui pourrait l'empêcher d'aller plus loin avec Maya serait de découvrir qu'elle fréquentait déjà quelqu'un. A cette idée, une vague de jalousie totalement incongrue ainsi qu'une puissante bouffée de désir submergèrent Paul.

Seuls le bon sens et la nécessité lui commandèrent à cet instant de reporter toute son attention sur la route et sur sa conduite.

Maya se sentait délicieusement à l'aise, bien au chaud et en sécurité ; le bruit de la pluie sur le toit lui donnait l'impression de jouir d'une protection particulière dans quelque endroit inviolable. L'expérience était si agréable qu'elle ne demandait qu'à demeurer ainsi encore un peu, les yeux bien fermés, à l'abri du monde extérieur. Pourquoi en effet sortir de ce sommeil bienfaisant et se trouver confrontée aux préoccupations du quotidien ?...

Cependant une intuition dérangeante et persistante lui commanda de jeter un regard autour d'elle. En ouvrant les yeux, elle découvrit qu'elle ne se trouvait pas chez elle, dans son lit, mais dans une voiture conduite à vive allure sur l'autoroute. A son côté était installé un homme doté d'un profil de médaille. Son cœur se mit à battre violemment sous le coup de la surprise.

— Depuis combien de temps suis-je endormie ? demanda-t-elle d'une voix qu'elle ne se connaissait pas.

Elle se redressa et étira avec soulagement ses membres engourdis.

— Pratiquement depuis que nous sommes partis, répondit son compagnon, tandis qu'un sourire fugitif naissait sur son visage ciselé.

Maya le dévisagea, étonnée.

— Est-ce que la gare était fermée ?

— Non, elle n'était pas fermée, mais j'ai décidé de vous ramener directement à Londres.

J'avais de toute façon décidé de rentrer chez moi, à Primrose Hill. Vous voyez que je ne fais pas un grand détour.

— Vous avez également une résidence à Londres ? Il me semblait avoir entendu Jonathan dire que vous demeuriez dans le Northumberland ?

— En effet. Mais quand je travaille au théâtre, il paraît logique que je demeure en ville. Une de mes pièces vient de s'arrêter après avoir tenu l'affiche pendant six mois et va bientôt partir à Broadway. Entre-temps, je vais retourner dans le Northumberland pour me reposer et travailler à mon nouveau projet. Où habitez-vous exactement à Camden ?

Maya le lui expliqua, avec l'impression de flotter dans un monde irréel, entre rêve et réalité. Elle s'en voulait cependant de s'être assoupie.

— J'ai du mal à réaliser que j'aie pu m'endormir de la sorte. C'est probablement dû à la contrariété provoquée par l'incident d'hier soir : je n'ai pratiquement pas fermé l'œil de la nuit après ça. Mais me laisser aller au sommeil à côté de quelqu'un que je ne connais pas, c'est vraiment une première !

— J'espère que nous corrigerons sans tarder le fait que vous me connaissiez à peine, Maya. Vous n'avez pu manquer de comprendre à quel point j'aimerais vous revoir.

Paul tourna un peu la tête afin d'observer sa réaction. Elle garda le silence un long moment.

— Vous voulez parler d'un rendez-vous ?

Maya s'était efforcée de contrôler les inflexions de sa voix, mais elle n'en revenait pas. Les paroles de Paul lui avaient fait l'effet d'une bombe, surprenantes et angoissantes à la fois.

— Est-ce tellement choquant ? l'interrogea Paul en souriant.

— Choquant, non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais... je suis étonnée, oui.

— Est-ce que me revoir vous ferait plaisir ou non ? Peut-être fréquentez-vous déjà quelqu'un ?

...

Maya soupira. Cela faisait bien deux ans qu'elle était célibataire. Au cours de sa dernière liaison, la confiance qu'elle avait placée dans son compagnon avait été totalement bafouée. Lorsqu'elle y repensait, de temps à autre, ce déplorable souvenir avait encore le pouvoir de lui soulever le cœur.

— Non, je ne vois personne. Actuellement, je vous avoue que je ne suis pas particulièrement intéressée par les rendez-vous galants. Surtout que je viens probablement de perdre mon emploi, et que rien ne me garantit que mon agence sera en mesure de me proposer rapidement une nouvelle mission. Dans ce cas, j'aurai plus la tête à effectuer des recherches auprès d'autres agences qu'à folâtrer en tête à tête....

— Vous appréciez ce travail pour Faraday ?

Elle perçut la note de contrariété dans la voix de Paul.

— Oui. Lui personnellement n'y est pour rien, vous vous en doutez, mais j'ai eu du plaisir à collaborer avec mes collègues, et j'ai apprécié le travail lui-même.

— Dans ce cas, ne sautons pas prématurément à la conclusion, voulez-vous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Jusqu'à présent, l'éventualité d'un licenciement vous concernant n'a été avancée par personne...

— Non, mais...

— Alors pourquoi ne pas attendre de vous trouver confrontée au problème ? culpa-t-il. Jusqu'ici, nous allons d'hypothèse en hypothèse. Si vous tenez vraiment à conserver cet emploi, j'en parlerai moi-même avec Faraday. Cela ne devrait pas poser le moindre problème. Néanmoins, que vous puissiez encore souhaiter travailler ne serait-ce qu'à *proximité* de cet homme dépasse mon entendement !

— Je vous remercie, c'est très gentil à vous de vouloir m'aider, mais il ne sera pas nécessaire que vous interveniez en ma faveur.

Se rendant compte des accents agressifs de sa voix, Maya fit une pause avant de reprendre, un peu embarrassée :

— Je lui ai écrit que je ne pourrais plus travailler pour lui après ce qui était arrivé. Et puis même si je me récusais dans l'espoir d'améliorer la situation, il s'efforcerait sans aucun doute de faire de mes journées un enfer. Dans tous les cas de figure, mieux vaut que je parte. Mais ce n'est pas grave ! Lorsqu'on m'a confié cette mission, je n'étais pas exactement enchantée de travailler dans le domaine des relations publiques.

— Ah... Et pourquoi ça ?

— Je suppose que je ne suis guère passionnée par la vie des célébrités.

— Je dois reconnaître que je ne peux pas vous en blâmer, commenta Paul avec une grimace. Mais si vous êtes un peu plus libre ces prochains jours, vous trouverez bien un peu de temps pour me permettre de vous emmener dîner ?

Ayant suivi les indications de Maya, Paul arrêta son véhicule devant un petit immeuble de quatre étages situé dans une étroite rue secondaire, non loin de Camden Lock. Autochtones et touristes raffolaient de ce quartier, principalement pour ses nombreux marchés, couverts ou extérieurs, où l'on pouvait acheter toutes sortes d'articles et d'objets d'art provenant du monde entier. Il avait cessé de pleuvoir depuis longtemps, ce qui avait permis de décapoter de nouveau la voiture ; aussi respiraient-ils les senteurs exotiques les plus variées.

Les trottoirs et les rues alentour regorgeaient de monde et d'automobiles, ralentissant leur progression jusqu'à chez Maya. Maintenant qu'ils étaient enfin arrivés, Paul sentit son estomac se contracter : allait-elle se décider à répondre à son invitation à dîner ? Il savait d'avance qu'elle n'avait aucune intention de lui proposer d'entrer boire un café, ce qui le frustrait au plus haut point.

Après qu'il eut déposé ses bagages sur le trottoir, Maya se contenta de le remercier.

— En me raccompagnant jusqu'à chez moi, vous avez été bien au-delà de la simple courtoisie. C'était vraiment très gentil à vous.

Gentil ? Paul en aurait ricané de dépit ! Cela ne sonnait pas pour lui comme un compliment mais comme la preuve qu'il avait décidément perdu son savoir-faire en matière de séduction. Il acquiesça avec un sourire triste, en se demandant pourquoi l'envoûtant regard vert de Maya reflétait autant d'anxiété. Un autre imbécile dans le genre de Faraday se serait-il mal conduit avec elle ? Le nœud qu'il avait à l'estomac se resserra...

— Tout le plaisir a été pour moi. Promettez-moi de réfléchir à ma proposition de vous inviter à dîner.

Il lui glissa dans la main une carte de visite, à laquelle elle ne jeta pas même un regard.

— Je resterai à Londres au moins jusqu'à la fin de la semaine prochaine, reprit-il. Ensuite, je repartirai pour Hexham.

— Hexham ?

— C'est le bourg le plus proche de chez moi, dans le Northumberland.

Froissant nerveusement sa carte, elle lui promit de réfléchir à un éventuel rendez-vous. Mais était-ce vraiment son intention ? Elle avait répondu d'une voix atone, machinalement. Si elle ne le contactait pas, ce serait un rude coup porté à sa fierté ! Il ne lui était jamais arrivé auparavant de subir une rebuffade de la part d'une jeune femme à laquelle il avait pratiquement avoué l'attirance qu'il éprouvait pour elle.

Il haussa les épaules avec une apparente bonne humeur et lui recommanda de prendre soin d'elle.

— Et ne vous faites pas de souci à propos de Faraday, ajouta-t-il. Je suis sûr que vous n'aurez aucun mal à trouver un nouvel emploi. Mais si vous deviez rencontrer des difficultés, n'hésitez pas à me téléphoner : je verrai comment je peux vous aider. Au revoir, Maya.

— Au revoir. Soyez prudent sur la route.

Il démarra en faisant rugir le moteur et vit dans son rétroviseur qu'elle demeurait debout sur le

trottoir. Elle le suivait des yeux. Ecartant par avance de son esprit les obstacles qui pourraient surgir entre eux, il se dit qu'il la reverrait *sûrement*. Pourquoi pas, puisqu'il connaissait désormais son adresse ?

Après le départ de Paul, Maya eut l'impression, pour la première fois depuis qu'elle avait levé les yeux sur lui le matin même, de pouvoir de nouveau respirer librement. Ce constat ne lui plut guère... Mis au courant, ses amis ne comprendraient sûrement pas pourquoi elle lui avait refusé un rendez-vous. C'est qu'ils ne connaissaient pas comme elle l'univers des *people* : isolés dans leur monde privilégié, ils constituaient une élite riche et célèbre, qui vivait à des années-lumière du monde ordinaire. Alors qu'elle n'était encore qu'une adolescente, Maya avait très vite compris que ces gens-là étaient des loups déguisés en agneaux.

Elle craignait que Paul ne leur ressemble, malgré ses airs de gentleman et sa réussite dans le monde des arts.

D'un côté, elle était soulagée que cette horrible soirée chez son patron soit enfin derrière elle, mais par ailleurs, elle regrettait légèrement d'avoir fait croire à Paul qu'elle ne voulait pas le revoir. Même si elle avait eu raison, car c'était la seule chose raisonnable à faire... S'obligeant à secouer sa morosité, elle rentra chez elle.

Grâce à un canapé-lit qu'elle déplaçait chaque soir, elle vivait et dormait dans une unique pièce, certes minuscule, mais comme illuminée par un portrait de taille moyenne la représentant à quatorze ans... Ses cheveux noirs étaient rassemblés en deux tresses épaisses, et on pouvait lire dans ses yeux combien son cœur d'adolescente était lourd. Alors qu'il traversait une de ses meilleures périodes, son père avait insisté pour la peindre. Cela avait été une époque bénie, durant laquelle il s'était abstenu de boire et de bambocher jusqu'à l'aube ; pendant ce bref intermède, peut-être même avait-il perçu la profonde souffrance qu'il causait à sa fille en la négligeant sans cesse.

— Souris, ma chérie, lui avait-il demandé d'un ton enjôleur.

— Je n'ai pas envie de sourire, lui avait-elle répondu, avec la mine boudeuse typique d'une adolescente — alors qu'en réalité, son cœur débordait d'un véritable chagrin.

En fait, ce portrait avait été le dernier tableau jamais peint par son père.

Ensuite, il y avait eu de plus en plus de fêtes nocturnes avec ses prétendus amis : la drogue y circulait librement et l'alcool coulait à flots. Mais il n'y avait plus jamais de moment privilégié entre le père et la fille. Trois ans plus tard, il s'était donné la mort, de sorte qu'à dix-sept ans, Maya avait perdu à la fois son père et son foyer.

Rendue nerveuse par ces douloureux souvenirs, elle décida de ne pas défaire immédiatement son sac de voyage. Elle alla s'installer dans le petit bar de son ami Diego, à Camden Market. Là, elle but un café, parcourant les journaux, laissant délibérément de côté les articles sérieux pour ne s'intéresser qu'aux faits divers. Elle s'interdit de se laisser envahir par le regret et le chagrin, préférant observer les personnages originaux qui entraient et sortaient sans cesse du marché ; elle joua à imaginer leurs vies plutôt que de s'appesantir sur la sienne...

— Qu'espères-tu exactement lorsque tu me demandes de lui donner du travail ? demanda Jane.

Paul ne répondit pas immédiatement. Son agent était une Américaine à l'esprit vif et à

l'apparence soignée. Elle le dévisageait par-dessus la monture très mode de ses lunettes, d'un regard aiguisé et perspicace.

— Eh bien, mon cher, reprit-elle, cette fois, on dirait que tu as été vraiment touché ! Tu n'as jamais été aussi loin auparavant pour attirer une femme dans ton lit. Es-tu en train de me dire qu'il existe une femme au monde réellement capable de résister à ton charme ?

— Jane Eddington, tu prends de l'âge et ça te rend cynique, riposta Paul, fâché d'avoir été percé à jour. Ce qui ne te sied pas du tout !

— Je ne tiendrai pas compte de cette réflexion vraiment indigne de ta galanterie. Je te fais néanmoins remarquer que tu viens de consacrer les vingt dernières minutes à traiter Jonathan Faraday de tous les noms, parce qu'il a voulu mettre cette jeune femme de force dans son lit. Mais que fais-tu toi-même, d'une façon plus détournée, lorsque tu me demandes de la faire travailler ? Tu l'aurais ainsi *sous la main*.

— Je te prie de ne pas m'insulter en me comparant, même de très loin, à ce minable. Il a mis Maya dans une position intenable et l'a pratiquement obligée à démissionner. Elle a vraiment besoin de travailler, tandis que tu n'arrêtes pas de me répéter que tu manques de personnel.

— Elle s'appelle donc Maya..., remarqua Jane avec un petit sourire moqueur. Tu n'ignores pas la signification de ce prénom, j'espère ? Illusion ! Peut-être as-tu seulement rêvé la dame en question, un mirage dû à la frustration : il s'est quand même écoulé six mois depuis ta dernière affaire de cœur !

Paul soupira en levant les yeux au ciel.

— Le problème avec toi, c'est que tu sais beaucoup trop de choses à mon sujet. C'est malsain !

— Ecoute, trésor, j'aimerais beaucoup t'aider. Mais tu joues de malchance : je viens d'engager une nouvelle employée, qui commence dès lundi.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda Paul, soupçonneux.

— Je... je ne m'en souviens pas, là, au débotté, mais c'est noté quelque part dans ce fatras, lui déclara-t-elle d'un air innocent, avec un geste vague en direction de la paperasse accumulée sur son bureau.

— Eh bien, puisque tu ne peux pas m'être agréable, pour une fois que je te demande un service, il ne me reste plus qu'à lui proposer de venir travailler personnellement pour moi. Il suffit qu'elle sache faire des recherches, utiliser un ordinateur, préparer une bonne tasse de café et elle pourra m'être fort utile.

— C'est *vraiment* tout ce que tu lui demanderas de faire pour toi, Paul, tu en es bien sûr ?

L'impatience le faisait bouillir depuis plusieurs jours déjà, depuis qu'il avait raccompagné Maya jusqu'à sa porte. Elle n'avait toujours pas essayé de lui téléphoner, comme il l'avait espéré. Il réussit néanmoins à faire bonne figure et à décocher à Jane un sourire ironique.

— Chérie, permets-moi de te dire que cela ne te regarde absolument pas !

Son agent se leva, une expression soucieuse sur le visage.

— Tu as vraiment l'intention de l'emmener au fin fond du Northumberland ? Depuis cinq ans que je suis ton agent, je ne t'ai jamais vu y emmener une femme ; surtout quand tu y vas pour

travailler.

Pour toute réponse, il se dirigea tranquillement vers la porte.

— On dit bien qu'il y a une première fois pour tout ! On reste en contact. J'espère que ta nouvelle employée te donnera toute satisfaction. Lorsque je reviendrai à Londres, je serai curieux de faire sa connaissance.

Avec un sourire entendu, il lui fit une petite courbette moqueuse et sortit de la pièce.

— Oh, c'est vous...

Maya fut stupéfaite de trouver Paul sur son paillason. L'auteur dramatique semblait quant à lui parfaitement à l'aise, comme si sonner à la porte de femmes qu'il connaissait à peine lui était la chose la plus naturelle du monde. Son cœur se mit à battre furieusement, comme pour sonner l'alarme. Elle venait de prendre une douche et ses cheveux étaient encore mouillés ; gênée, elle resserra autour d'elle les pans de son court peignoir.

Paul lui sourit.

— Oui, c'est moi. Comment allez-vous ?

Elle avait presque constamment pensé à lui depuis qu'il l'avait raccompagnée à l'issue de ce désastreux week-end. Pourtant, lorsque la sonnette de l'entrée avait retenti, il était bien la dernière personne qu'elle s'était attendue à trouver sur le pas de sa porte. Cela lui paraissait tout bonnement incroyable !

— Je... je vais bien, merci. Je suis seulement surprise de vous voir ici !

— Puis-je entrer, j'ai besoin de vous parler ? lui demanda-t-il, lui offrant en prime un de ses éblouissants sourires.

— Eh bien..., hésita-t-elle, je...

— Comme il est plus de 10 heures, je suppose que vous ne vous apprêtez pas à partir travailler.

— Je n'ai rien de prévu aujourd'hui, à part un saut au supermarché. Quant à aller travailler... Jonathan Faraday n'a même pas attendu ma démission. Il m'a téléphoné dès le dimanche soir, pour me suggérer de ne pas revenir du tout. J'avais besoin d'une pause, donc j'ai informé mon agence d'intérim que je ne reprendrais que lundi prochain.

— Vous pourriez tout à fait le poursuivre en justice pour licenciement abusif et harcèlement sexuel.

Maya se contenta de secouer la tête, avec un petit rire sans joie en signe de dénégation.

— M'autorisez-vous quand même à entrer ? Je vous promets de ne pas rester longtemps.

Le regard ouvertement scrutateur qu'il posa à cet instant sur elle lui fit l'effet d'une brûlure au fer rouge sur tout le corps.

Elle s'écarta néanmoins de la porte et l'invita à pénétrer dans son studio.

— Il faut que vous me laissiez d'abord le temps de finir de me préparer et de me sécher les cheveux.

Sans attendre sa réponse, Maya s'engouffra dans la salle de bains.

Ayant craint un instant qu'elle l'éconduise, Paul soupira de soulagement, regrettant toutefois

qu'elle se soit ainsi échappée. Il la trouvait très sexy dans son court peignoir...

Il aurait dû attendre son appel, mais il avait pressenti qu'il ne viendrait jamais. Or, il repartait pour Hawk's Lair le surlendemain et n'avait plus le temps de patienter. Insister auprès d'une femme ne lui ressemblait guère ; cependant, il avait l'impression d'y être aujourd'hui obligé par une puissance qu'il ne pouvait ignorer. Quelque chose de plus fort que sa volonté, que sa raison, que la logique, semblait lui dicter ses décisions concernant Maya ; il avait besoin de découvrir ce que c'était...

Il avait été accueilli dès son entrée par le parfum prégnant de freesias jaunes et blancs, joliment disposés dans une petite poterie sur la tablette de la cheminée. Il parcourut avec curiosité la pièce des yeux, mais n'y trouva pas grand-chose à voir : un canapé marron aux lignes strictes disparaissait sous un amoncellement de coussins de soie, dans un dégradé de tons rouges et violets. Un fauteuil, qui avait connu des jours meilleurs, lui faisait face. Le reste se composait d'une petite penderie en pin nichée dans un angle et d'une solide bibliothèque en chêne, littéralement surchargée de livres de toutes sortes. Paul nota des ouvrages d'art aux belles reliures aussi bien que des livres de poche. Le mobilier de Maya était vraiment réduit à sa plus simple expression.

Le cœur de Paul se serra : les machinistes qui travaillaient sur ses spectacles au théâtre vivaient dans le luxe comparés à Maya ! Tout à coup, il avisa au mur un éblouissant portrait de jeune fille. Même de loin, il sautait aux yeux qu'il s'agissait d'une œuvre absolument remarquable.

Il s'approcha. C'était un portrait de Maya adolescente, sur le point de devenir une femme, arborant un air vulnérable. Le nom de l'artiste, griffonné tout en bas à droite de la toile, était celui d'un des rares peintres britanniques contemporains réputés, dont un seul tableau pouvait valoir des millions...

Paul le savait d'autant mieux qu'il était lui-même le propriétaire envié d'un tableau portant cette signature : un magnifique portrait d'un acteur connu, dont son père avait autrefois été le mentor. L'homme avait été saisi sur le vif au cours d'une répétition, dans le costume de la pièce qui l'avait rendu célèbre. Ses parents le lui avaient légué à leur mort et il était désormais accroché à la place d'honneur à Hawk's Lair. Il aurait pu le vendre des centaines de fois tant la rare production de cet artiste était convoitée. Lui-même rêvait depuis longtemps d'en posséder un autre exemplaire.

Perplexe, il se demandait comment Maya avait eu l'occasion de connaître un artiste aussi célèbre et de poser pour lui. Et pourquoi vivait-elle dans ce petit studio minable, très loin d'être situé dans le meilleur quartier de Camden, alors qu'elle possédait ce portrait d'une valeur indubitablement *inestimable* ?

Stupéfait, Paul observa longuement l'œuvre, sans réussir à trouver les mots adéquats pour la décrire ; aucun ne lui paraissait assez fort. Il savait seulement qu'il contemplait une œuvre *d'exception*. L'adolescente aux yeux verts en amande, semblables à ceux d'un chat, le fixait d'un regard blessé d'une telle intensité qu'il se sentait personnellement responsable de ce qui avait bien pu lui faire tant de mal. Ce tableau rouvrait en lui une blessure qu'il aurait préféré ne pas réveiller...

A cet instant, le modèle qui avait posé pour l'artiste réapparut, un sourire incertain aux lèvres. Elle était à présent vêtue d'un jean bleu et d'un haut imprimé de motifs pittoresques. La seule vue de ses pieds nus suffit à troubler Paul. A la minute où le regard timide de la jeune femme croisa le

sien, un accès de désir à l'état pur, puissant et magnétique, l'ébranla tout entier. Pour tenter de se calmer, il détourna les yeux et les reporta sur le tableau.

— C'est vous, n'est-ce pas ?

Le frêle sourire de Maya s'effaça aussitôt.

— Oui ! répondit-elle sèchement.

— L'artiste est célèbre dans le monde entier... Comment avez-vous eu l'occasion de poser pour lui ? S'agissait-il d'un ami de votre famille ?

Maya poussa un profond soupir.

— Les gens sont toujours si impressionnés par la renommée et la célébrité ! lança-t-elle d'un ton acerbe. Il ne s'ensuit pas forcément que la personne qu'elles vénèrent soit une belle personne, qu'on se plairait à connaître, voire à aimer. Pourquoi ne pense-t-on jamais à cet aspect-là des choses ? A mes yeux, c'est pourtant le seul qui vaille.

— A l'époque, j'avais entendu dire qu'Alistair Devereaux avait affronté bien des épreuves. Je suppose que ce devait être vrai pour qu'il en soit arrivé à se suicider.

Maya tressaillit.

— Ainsi, vous êtes au courant ?

— Il figurait parmi les artistes les plus inspirés de sa génération, et comptait au nombre de ceux qui ont influencé leur époque. Comment aurais-je pu ignorer qu'il avait tragiquement mis fin à ses jours ? Mais vous ne m'avez toujours pas dit comment vous avez pu être amenée à poser pour lui ?

Maya ressentait de nouveau la détresse et l'effroi qui s'emparaient d'elle chaque fois qu'on abordait la mort de son père. *Il avait disparu depuis huit ans, mais le chagrin semblait ne jamais devoir s'atténuer...* Elle croisa et décroisa nerveusement les mains, essayant de résister à l'énorme vague de désespoir qui lui étreignait le cœur. Elle percevait l'étonnement de Paul : il devait se demander comment il avait été possible qu'une personne aussi ordinaire qu'elle ait posé pour l'un des peintres les plus célèbres du pays. Elle ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir pour le jugement implicite qu'elle croyait discerner derrière cette stupéfaction.

— C'était mon père, lui révéla-t-elle, avec un soupçon de provocation dans la voix.

— Votre père ? s'étonna Paul, pris au dépourvu.

Maya hocha affirmativement la tête.

— Je n'imaginai pas qu'il ait pu avoir des enfants.

— C'était pourtant le cas : je suis là !

— Mais votre patronyme est bien Hayward, n'est-ce pas ?

— Après sa disparition, j'ai préféré utiliser le nom de jeune fille de ma mère.

Les gens qui lui rendaient visite ne manquaient jamais de remarquer son portrait : pourquoi en eût-il été différemment de Paul ? Seule œuvre d'art et unique belle pièce de son logement, il était tout naturel qu'il attire l'attention. Mais ses amis ignoraient tout de son auteur, et Maya n'avait jamais jugé nécessaire de les éclairer.

Prenant place sur le canapé au milieu des coussins bariolés, Paul fronça les sourcils.

— Pourquoi le choix du silence ? Pour échapper à la curiosité du public et des médias ?

— Quelque chose comme ça, en effet, reconnut Maya.

— Et votre mère ? Il y a tout lieu de supposer qu'elle lui a survécu ?

— Elle est morte quand je n'avais que quatre ans. Je ne me souviens presque pas d'elle.

— Comme cela a dû être dur pour vous... Ainsi, vous êtes restée toute seule ?

— J'ai survécu !

Gênée d'avoir été amenée à parler d'elle-même, Maya rougit violemment, ce qui la rendit furieuse contre son visiteur. A quoi rimait cette conversation ? Où voulait-il en venir ? Après l'odieuse semaine qu'elle venait de traverser, elle ne se sentait pas d'humeur à supporter les avances de cet homme, auteur à succès ou pas.

Il se pencha en avant.

— J’espérais tant que vous me téléphoneriez, avoua-t-il d’une voix triste.

Une lueur s’alluma et se mit à grandir dans le cœur de Maya... Mais elle laissa le cynisme et le chagrin qui le protégeaient éteindre ce dangereux espoir.

— Je ne vous ai pas appelé car je ne suis pas intéressée par une relation actuellement, de quelque ordre qu’elle soit... C’est même la dernière chose dont j’aie besoin ! Ce qui pourrait me rendre service en ce moment, ce serait...

— Comment pourrez-vous savoir que je ne suis pas précisément la réponse à vos attentes si vous ne me laissez pas la moindre chance de m’exprimer.

Tout en lui coupant la parole, Paul lui avait de nouveau servi un de ces sourires dévastateurs qui semblaient avoir le pouvoir troublant de l’empêcher de réfléchir. Il semblait que cet homme soit capable de plonger au plus profond d’elle pour tenter de ranimer, non sans succès, ses rêves les plus fragiles et ses espoirs anesthésiés.

Quel virtuose ! songea Maya avec amertume. Elle avait bien failli se laisser prendre à son charme ; heureusement, le bon sens lui était revenu juste à temps. N’avait-elle pas connu un grand nombre d’hommes comme lui, des artistes complètement indifférents aux sentiments des femmes, auxquelles ils mentaient sans vergogne ? Les artistes étaient des égoïstes imbus d’eux-mêmes. Elle l’avait appris à ses dépens aux côtés de son père, véritable orfèvre en la matière. Ses mensonges incessants, ses promesses jamais tenues avaient détruit chez elle toute faculté de faire confiance. Il était tellement évident qu’il avait préféré son art et ses prétendus amis à sa fille ! Au moins lui avait-il ainsi, sans le vouloir, appris à se protéger...

— Vous n’avez pas la *moindre* idée de mes besoins ni de mes envies ! Je ne dis pas cela pour vous en particulier, mais que voulez-vous que je fasse de quelqu’un qui ne connaît pas ma véritable personnalité et, bien pire, est incapable de la découvrir, faute de faire l’effort de regarder au-delà des apparences ? Je ne permettrai plus à aucun homme de me mentir ni de me faire des promesses sans aucune intention de les respecter !

— Peut-être vous êtes-vous seulement trompée dans le choix des hommes que vous avez fréquentés, Maya !

— Et peut-être devrions-nous changer de sujet de conversation ! lui assena-t-elle d’un ton sans réplique.

Quittant son siège, elle se dirigea vers un rideau, derrière lequel se dissimulait l’espace cuisine.

— Puis-je vous offrir une tasse de thé ou de café ?

Tandis qu’elle remplissait d’eau la bouilloire électrique, il se leva à son tour et s’approcha d’elle — bien qu’elle ait le dos tourné, elle s’en était aperçue aussitôt au subtil changement d’atmosphère autour d’eux.

— Je ne suis pas venu pour vous tourmenter, lui chuchota-t-il à l’oreille.

Maya eut l’impression qu’il caressait sa peau nue avec de la soie, provoquant en elle une telle onde sensuelle qu’elle faillit fermer les yeux pour profiter un peu plus de cet instant de volupté.

— Vous m’aviez informé de votre intention de renoncer à votre emploi chez Faraday ; aussi ne

suis-je pas venu pour le seul plaisir de vous revoir, mais également pour vous proposer du travail.

— Du... du travail, répéta-t-elle en écho, incapable de contenir le tremblement de sa voix.

— Pendant quelques semaines, j'aurai besoin d'une assistante pour m'aider à faire des recherches pour ma nouvelle pièce. J'ai l'intention de m'installer dans ma maison du Northumberland pour travailler. Si cela ne vous dérange pas de vous absenter de Londres pendant quelque temps, le poste est à vous.

— Pourquoi me l'offrir à *moi* ? Je suis sûre que vous connaissez un grand nombre de personnes plus compétentes et mieux qualifiées.

— Puisque vous tenez à tout savoir, sachez que je me suis renseigné auprès de l'agence qui vous emploie. On m'a dit que vous étiez dure à la tâche, que vous appreniez vite et qu'on pouvait compter sur vous.

Maya ouvrit de grands yeux, abasourdie qu'il ait pris la peine de se renseigner sur elle.

— Ce travail que vous m'offrez, c'est vraiment sérieux ? Vous ne me racontez pas d'histoires ?

— Je ne vous mens pas Maya, et il s'agit d'un véritable travail. Si vous le souhaitez, je peux vous donner les coordonnées de mon agent pour vous permettre de vérifier. Elle travaille dans le théâtre depuis des lustres, elle est bien connue dans la profession. Elle vous renseignera.

— Je pense que ce ne sera pas nécessaire. Pourquoi vous seriez-vous donné tant de mal pour contrôler mes compétences si vous mentiez ?

Il eut d'abord l'air surpris, puis soulagé.

— Pour comprendre de quoi il s'agit, vous devez savoir que la pièce que je suis en train d'écrire se situe dans un contexte historique. Ce qui exigera que nous fassions des recherches sérieuses. D'habitude, je confie mes travaux de secrétariat à mon agence. Là, j'ai choisi une nouvelle approche : pendant que je serai en train d'écrire, j'aurai besoin de quelqu'un avec qui je puisse, à tout moment, discuter de la vraisemblance de ce que j'ai couché sur le papier.

— Je comprends, acquiesça sobrement Maya, en repoussant pensivement derrière son oreille quelques longues mèches indisciplinées.

S'écarter quelque temps de Londres, de l'agitation incessante des gens et du tumulte permanent de la circulation, comme c'était tentant ! Cependant, elle redoutait que la tâche ne soit rendue difficile par la puissante attirance qu'exerçait Paul sur elle. Maya craignait d'avoir beaucoup de mal à ne pas succomber au charme d'un tel homme, qui semblait mêler à la perfection beauté virile et intelligence bouillonnante. Son histoire personnelle l'avait rendue méfiante, et elle pressentait qu'elle ferait mieux de s'enfuir à toutes jambes pour se préserver d'une possible débâcle émotionnelle.

D'un autre côté, elle avait vraiment besoin de travailler ; il y avait si longtemps que la chance n'avait pas frappé à sa porte...

— Cela semble plutôt intéressant..., reconnut-elle avec prudence.

En tout cas sûrement plus attrayant que d'attendre, assise à côté du téléphone, un appel de l'agence ! compléta-t-elle *in petto*.

Avec une pointe d'impatience dans la voix, Paul insista :

— Dois-je comprendre que c'est oui ou, au contraire, non ? Excusez mon insistance, mais il est indispensable que vous me donniez votre réponse immédiatement : j'ai l'intention de repartir après-demain et je voudrais pouvoir me retourner en cas de refus.

— Quel est le salaire proposé ?

Gênée d'avoir à parler d'argent, Maya baissa les yeux. Mais après tout, elle était comme tout le monde : elle avait des factures à payer. A l'énoncé de la rémunération que Paul était prêt à lui accorder, elle resta sans voix !

— C'est d'accord, j'accepte l'emploi que vous m'offrez, lui déclara-t-elle enfin, heureuse que son intonation soit demeurée ferme en dépit de son agitation intérieure. J'ai quelques préparatifs à faire avant de quitter la maison ; quand voulez-vous que je sois prête ?

— Comme je vous l'ai dit, nous partirons après-demain. Je viendrai vous chercher entre 6 h 30 et 7 heures, afin de devancer les embouteillages. Prenez assez de vêtements pour plusieurs semaines et surtout, n'oubliez pas d'emporter un imperméable. Il se peut qu'il fasse encore beau lorsque nous arriverons, mais septembre sera bientôt là et la région est connue pour ses averses aussi soudaines que violentes.

— Très bien, je m'en souviendrai. L'eau est chaude maintenant, alors thé ou café ?

Paul jeta un rapide coup d'œil à sa montre.

— Je vous remercie, mais ça ne sera pas possible. J'ai encore plusieurs rendez-vous ce matin et je ferais bien de me dépêcher. Je vous reverrai donc dans deux jours, comme convenu.

Maya fut partagée entre soulagement et regret. En sa présence, elle se sentait terriblement vulnérable et éprouvait la sensation vertigineuse d'avoir besoin de lui ; en ce sens, et parce qu'il était hors de question qu'elle soit émotionnellement dépendante d'un homme, son départ la soulagerait. Pourtant, au fond de son cœur, elle déplorait qu'il ne puisse rester davantage...

En le raccompagnant à la porte, elle l'assura qu'elle n'était pas du genre à être en retard et serait prête à l'heure dite.

Au moment de franchir le seuil, il se retourna vers elle.

— Je suis très heureux que vous ayez accepté mon offre. L'endroit où je vis est imprégné d'une beauté sauvage qui, dès que je m'en éloigne trop longtemps, m'oblige à revenir. Peut-être ce lieu produira-t-il le même effet sur vous...

Puis, avec un dernier sourire indéchiffrable, il disparut, lui laissant en souvenir un ultime aperçu de sa mâchoire énergique, qui semblait avoir été taillée par le ciseau d'un sculpteur.

A certains moments de la vie, il fallait savoir prendre des risques ; à d'autres, on se mettait sciemment sur une trajectoire dont on savait à l'avance qu'elle ne pourrait conduire qu'à des ennuis... Paul en était là de ses réflexions lorsque sa Jaguar gris métallisé aborda l'allée bordée de grands sapins conduisant à la maison qu'il considérait comme son véritable foyer. C'était une demeure imposante, construite au début du xvii^e siècle, cachée au milieu de hauts conifères et dont les vieux murs de pierre étaient envahis de glycine.

Maya avait été une compagne de voyage idéale : toujours prête à lui répondre lorsqu'il souhaitait converser, mais le laissant, le reste du temps, tranquillement ressasser ses pensées — qui lui étaient d'ailleurs largement consacrées... Elle ne s'en doutait certainement pas mais, tout en

conduisant, il n'avait cessé de se demander comment il pourrait pendant ces quelques semaines travailler à sa pièce la plus difficile sans être distrait par son enivrante présence.

Cette femme avait les yeux *les plus tristes* qu'il ait jamais vus. Informé du suicide de son célèbre père, et ayant entendu sa vibrante diatribe contre les hommes incapables de voir ce qui se cachait derrière les apparences, il comprenait désormais pourquoi elle éprouvait un besoin aussi farouche de se protéger.

Une seule plongée dans ses magnifiques yeux verts aurait dû suffire à lui faire comprendre qu'il valait mieux se tenir à distance. Mais au lieu d'obéir à la voix de la raison, il lui avait proposé un emploi et l'avait invitée à séjourner avec lui dans le seul lieu où il pouvait travailler en paix sans interférences. Apparemment, il faisait tout pour s'attirer des ennuis ! Mais lorsqu'il regardait Maya Hayward, si belle et supportant si dignement sa souffrance, il ne pouvait s'empêcher de vouloir la protéger...

— Nous sommes arrivés. Bienvenue à Hawk's Lair !

Il était content d'être enfin arrivé à bon port. Il fit rouler ses épaules pour les soulager de la tension accumulée pendant les longues heures de conduite ; puis, tournant la tête, il adressa un sourire à sa belle passagère. Il fut surpris qu'elle ne le lui rende pas. Au contraire, ses pulpeuses lèvres roses étaient pincées : elle avait, tout à coup, l'air préoccupé et son malaise était palpable.

— J'espère que vous avez amené une voix de rechange ! tenta-t-il de la taquiner, alors qu'en réalité il se sentait lui-même gagné par son anxiété.

— Je n'avais pas réalisé...

S'interrompant, elle déglutit et repoussa ses magnifiques cheveux derrière ses oreilles. De toute évidence, elle essayait de se calmer...

— Que vous arrive-t-il ?

— Je ne m'attendais pas à une maison aussi grandiose...

— C'est un monument historique classé, certes, mais c'est avant tout chez moi ! Mes parents me l'ont laissé en héritage. Cela va vous paraître incroyable, mais elle n'était parfois *pas assez grande* lorsque nous y vivions ensemble.

— Ah bon ?

— Mon père était sujet à des accès de colère extrêmement violents. Dans ces moments-là, il ne faisait pas bon être dans les parages pour ma mère et moi.

— Oh ! J'en suis désolée...

— Inutile, c'est du passé à présent.

Paul se mordit l'intérieur de la joue en secouant doucement la tête. Il n'en revenait pas d'avoir pu si facilement évoquer, même d'un ton léger, ces traumatismes d'enfance ; il s'en voulait. À l'avenir, il ferait bien de surveiller sa langue et d'éviter les révélations impromptues. Surtout à une quasi-inconnue...

Il éprouva un brusque besoin d'air frais et sortit de la voiture.

— Je vais sortir nos bagages du coffre, lança-t-il à Maya par-dessus son épaule.

La porte de la demeure s'ouvrit et un énorme chien-loup bondit vers eux. Maya, qui était sortie

du véhicule à son tour, eut l'impression qu'il se dirigeait droit sur *elle*... Tétanisée, elle ne put rien faire sinon regarder le molosse se rapprocher, dans un remake de la scène qui l'avait vue se faire renverser, des années plus tôt, par un berger allemand courant à toute allure.

Ses yeux s'agrandirent sous le coup de la terreur.

— Non, Sheba, assis ! commanda Paul d'une voix forte.

Aussitôt, le chien s'immobilisa docilement, la langue pendante, en regardant son maître d'un air penaud.

— Vous vous sentez bien ? demanda ce dernier en se tournant vers elle.

Il fallut quelques secondes à Maya pour reprendre son souffle ; dans sa poitrine, son cœur continuait ses mouvements désordonnés.

— Oui... Je crois...

— Sheba était seulement excitée à l'idée de voir quelqu'un de nouveau.

Il s'accroupit pour gratter la chienne derrière les oreilles ; celle-ci répondit en se roulant par terre.

Maya sentait les battements de son cœur revenir à la normale, mais le cruel souvenir refusait de s'effacer. Le chien qui l'avait agressée à l'époque appartenait à une star du rock, qui venait d'acheter très cher un des tableaux de son père. Celui-ci avait donc voulu éviter de mécontenter celui-là et n'avait fait aucun effort pour consoler sa fille en larmes, se contentant de lui intimer de ne pas faire autant d'histoires pour rien et d'aller au lit !

— Les animaux sont au fond tous sauvages et imprévisibles, déclarait à présent Paul qui s'était remis debout et scrutait Maya avec attention. Mais je suis sûr que Sheba ne vous aurait fait aucun mal. La rencontre avec quelqu'un de nouveau la rendait seulement un peu fofolle.

— Pourquoi les propriétaires de chien présument-ils toujours que les autres ne voient aucun inconvénient à ce que leur bête leur saute dessus !

Maya s'interrompit, atterrée par la sécheresse de son ton, son manque de sang-froid et son incapacité à contrôler sa voix.

— Avez-vous vécu dans le passé un incident comparable ? Un chien vous a-t-il blessée, mordue ?

Comment avait-il deviné ? Comment pouvait-il savoir que sa terreur avait été provoquée par le rappel d'un épisode comparable survenu précédemment ?

— En effet : quand j'avais à peu près dix ans, j'ai été renversée par un énorme chien. Je me souviens que le choc m'avait coupé le souffle et que je n'arrivais plus à respirer. A l'époque, j'ai cru que j'allais mourir !

— Venez par ici !

— Pardon ?

On pouvait déchiffrer une franche sollicitude sur le beau visage qui la regardait par-dessus le capot de la voiture, ce qui donna à Maya l'impression fugitive d'être encore cette fillette de dix ans, apeurée, profondément bouleversée et en quête de consolation. Un léger mouvement à côté d'elle lui fit remarquer la présence, non loin, d'un homme sensiblement plus âgé, pourvu d'une belle chevelure argentée et portant une salopette bleu marine ; il les observait.

— Venez près de moi.

Toujours un peu effrayée par l'énorme bête, à présent paresseusement étendue aux pieds de Paul, Maya contourna la voiture pour le rejoindre, en retenant son souffle.

— Donnez-moi la main.

Elle obéit, puis le laissa poser sa main gentiment sur la tête de Sheba. Il lui enseigna comment caresser l'épaisse fourrure grise qui couvrait la tête de l'animal. Celui-ci tourna vers elle des yeux confiants, montrant combien il appréciait son contact ; il ne manifesta pas la moindre hostilité envers elle. Il sembla soudain à Maya qu'elle respirait plus facilement, et elle se détendit.

— Vous voyez, lui dit Paul, elle vous aime. Avec le temps, elle deviendra votre amie et voudra vous protéger.

Ses yeux brillaient de plaisir, pareils à deux lacs jumeaux éclaboussés de soleil. Sous ce regard, Maya avait l'impression qu'un feu d'artifice éclatait en elle.

— Aurai-je besoin de protection ? le taquina-t-elle, se noyant dans le bleu de ses prunelles.

Il ne répondit pas et se contenta de la fixer plus intensément encore, jusqu'à la déconcerter. Gardant sa main dans la sienne, il se tourna vers l'homme âgé.

— Venez faire la connaissance de Tom. Lui et sa femme, Lottie, prenaient déjà soin de la maison du temps de mes parents ; aujourd'hui, ils le font pour moi.

— Je regrette que Sheba se soit ainsi précipitée sur votre amie, monsieur Walker, s'excusa Tom, en inclinant respectueusement la tête en direction de Maya. Elle sait toujours quand c'est *votre* voiture qui remonte l'allée, quel que soit le véhicule que vous conduisez. Je n'ai pas pu la retenir.

— C'est sans importance, il n'y a pas eu de bobo, n'est-ce pas ?

— En effet, acquiesça Maya avec un sourire timide.

— Je sais que je lui manque lorsque je suis absent ; tout comme *elle* me manque ! Tom, je vous

présente Maya Hayward. Comme je l'ai expliqué hier par téléphone à Lottie, elle séjournera ici et travaillera avec moi pendant les prochaines semaines. Sa chambre est-elle prête ?

— Lottie s'est occupée de tout, monsieur Walker. Et je crois savoir qu'elle vous a préparé du thé.

— Eh bien, dans ce cas, allons la voir. Vous voudrez bien vous occuper de nos bagages, Tom ?

Maya ne put s'empêcher de ressentir une pointe de déception lorsque Paul lui lâcha la main pour donner une tape amicale sur l'épaule de Tom. Elle se traita intérieurement d'idiote...

L'aménagement de la maison était remarquable. Contrairement aux demeures négligées, voire décrépies, qu'elle avait connues dans son enfance, des meubles anciens et de beaux objets d'art faisaient régner ici une atmosphère élégante, d'ordre et de calme, qui se répercuta aussitôt sur l'humeur de Maya. Elle se sentit comme apaisée.

Vaste et haute de plafond, la cuisine, méticuleusement rangée, était équipée d'un beau mobilier en chêne ; un grand dressoir y exposait des rangées de vaisselle bleue et blanche. De toute évidence, c'était un endroit auquel on apportait le plus grand soin. La responsable de tant d'attentions, une femme d'un certain âge, ne chercha pas à dissimuler la joie que lui causait le retour de son patron.

— Vous voilà enfin ! Il était temps ! Vous avez été absent si longtemps que j'ai craint que la célébrité et l'adulation dont vous êtes entouré à Londres ne vous soient montées à la tête, vous faisant oublier votre véritable place !

Sans autre forme de procès, elle ouvrit les bras pour étreindre Paul.

— Jamais ! rétorqua-t-il en la serrant à son tour contre lui.

Maya contempla avec étonnement, et même un peu d'envie, le spectacle qui s'offrait à elle. Elle-même n'avait jamais connu le bonheur d'être attendue avec autant d'impatience et accueillie aussi chaleureusement.

S'écartant de Paul, la vieille dame s'empara des mains de Maya.

— Et vous devez être Mlle Hayward, n'est-ce pas ?

— Je vous en prie, répondit cette dernière, un peu gênée, appelez-moi Maya !

— Quel charmant prénom ! Il vous va à ravir.

Déjà la gouvernante s'affairait autour d'eux, les invitant d'un signe de main à s'asseoir et disposant des assiettes et des tasses sur la table. Elle y déposa également une théière fumante et une coupe remplie d'appétissants biscuits au gingembre, « faits maison », précisa-t-elle, avec une once de fierté dans la voix. Puis, elle quitta la cuisine pour aller vérifier que leurs bagages avaient bien été déposés dans leurs chambres.

— Votre gouvernante est vraiment une femme adorable, observa Maya.

— Lottie me dorlote depuis mon enfance comme le ferait une mère, confirma Paul. J'ai même parfois l'impression qu'elle oublie qu'entre-temps, je suis devenu un adulte.

Maya se fit intérieurement la réflexion qu'aucune femme ne pouvait ignorer que Paul Walker était désormais un authentique spécimen d'homme. Dans le même temps, elle observa à la dérobée la beauté si fermement tracée de ce visage masculin, les yeux d'un bleu à se damner, les larges

épaules dont on pouvait voir jouer les muscles sous le veston admirablement coupé.

— Quand vos parents ont-ils disparu ? demanda-t-elle, s'attendant confusément à ne pas recevoir de réponse.

— Il y a dix ans environ. Bizarrement, ajouta-t-il, les yeux dans le vague, je n'ai pas l'impression qu'il y ait aussi longtemps. Ils accompagnaient en Autriche une troupe de comédiens locaux avec lesquels ils se produisaient à Vienne. Leur train a déraillé. L'accident n'a fait que trois victimes : mes parents et un garde-barrière.

— Quelle épouvantable tragédie !

Ainsi, les parents de Paul avaient été comédiens eux aussi. Leurs carrières théâtrales avaient-elles poussé Paul à monter sur les planches à son tour, avant qu'il ne se tourne vers l'écriture ?

— Oh, ça me revient ! s'exclama-t-elle soudain. A l'époque, j'ai entendu parler de cet accident ! Ne me dites pas que Henry et Lætitia Walker étaient vos parents ?

— Si.

L'air gêné, Paul détourna immédiatement la conversation en lui proposant une autre tasse de thé. Consciente qu'il ne souhaitait pas s'épancher, Maya s'efforça de digérer en silence l'information qu'elle venait de recevoir. Les parents de Paul avaient donc été, en leur temps, *des célébrités du monde artistique* ; Paul avait lui aussi grandi auprès de parents illustres !

Lorsqu'elle ouvrit la bouche pour reprendre la parole, elle se rendit compte aussitôt qu'il la dévisageait avec inquiétude, craignant sans doute qu'elle ne l'interroge encore à propos de ses parents.

— Je vous promets que je n'ai aucune intention de fureter dans votre vie privée. Je m'efforcerai de faire du bon travail et de vous assister du mieux que je pourrai dans vos recherches. Vous ne regretterez pas de m'avoir embauchée !

— J'en suis persuadé, rétorqua-t-il, d'un ton si impersonnel pourtant que Maya en fut chagrinée.

Puis, avec un peu plus de chaleur dans la voix, il l'incita à finir de boire son thé afin qu'il puisse l'emmener découvrir sa chambre.

— Je suis persuadé que vous apprécierez de pouvoir vous reposer un peu avant le repas ; et, pour ne rien vous cacher, moi aussi !

Plus tard, c'est dans un silence guindé qu'ils partagèrent leur premier repas à Hawk's Lair. Paul ne se sentait pas d'humeur à bavarder. Il avait noté que Maya, ravissante dans sa robe vert mousse, avait l'air un peu déprimée elle aussi. Au fond de lui se levait un vague regret de l'avoir invitée à partager sa retraite et à collaborer à ses recherches. Sa beauté lumineuse, si admirablement saisie par Alistair Devereaux dans cet exceptionnel portrait d'elle adolescente, rayonnait en dépit de son humeur maussade, rendant dérisoires les intentions chevaleresques que Paul prétendait nourrir à son égard.

S'était-il menti en prétendant vouloir l'aider ? Jane avait-elle vu juste dans ses intentions inconscientes ?

Car il ne pouvait nier éprouver pour Maya une attirance douloureuse, et ressentait le besoin presque vital de se perdre en elle, de la sentir contre lui, peau contre peau, sans aucune barrière. Il

voulait vérifier que sous son apparence lisse couvaient le feu et la passion qu'il pressentait ; il aurait aimé que ce corps superbe soit en harmonie avec le sien toute la nuit durant...

Pourtant, *son unique passion* n'était-elle pas son travail ? N'était-il pas satisfait d'en avoir fait le centre de sa vie ?

La voix douce de Maya lui proposant du vin l'arracha à ce soliloque intérieur. Il ne put s'empêcher de laisser son regard s'attarder sur les traits de sa ravissante... *assistante*, puis de descendre explorer le décolleté sage de sa robe.

— Merci, s'entendit-il répondre, j'ai assez bu pour ce soir ; d'autant que l'alcool n'est pas la solution à ce qui me tracasse en ce moment !

— Qu'est-ce qui vous tracasse, Paul ? Je ne veux pas être indiscrete, mais... puis-je vous aider ?

La caresse de sa voix, le regard candide de ses grands yeux provoquèrent chez Paul une décharge de désir brûlant. La vérité, c'était qu'il se sentait complètement dépassé par tant d'innocence.

— Paul ? insista-t-elle.

— Non, je vous remercie. Rien de grave. Je pensais seulement à ma pièce et à tout ce qu'il me reste à faire. Il faut vraiment que je me mette au travail dès demain matin, à la première heure. Aussi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais vous souhaiter une bonne nuit. Dormez bien, Maya.

Sur ces mots, il se leva, jeta sa serviette sur la table et quitta la pièce d'un pas pressé.

Restée seule, Maya se demanda, perplexe, ce qui avait pu provoquer cette sortie en forme de fuite.

Le lendemain matin, Paul entra dans la cuisine en quête d'une tasse de café bien fort, dont il avait grand besoin. Rien, pas même une douche glacée, n'avait réussi à apaiser la tension de son corps douloureux ; quant à ses pensées, elles s'étaient concentrées, de façon quasi obsessionnelle, sur un seul objectif : *faire l'amour avec Maya*. En conséquence, il n'avait réussi à s'endormir qu'aux petites heures du matin.

Il fut accueilli par le sujet même de ses préoccupations. Elle était installée devant le plan de travail, une tasse à la main, et le salua d'un air enjoué. Elle portait une liquette en coton blanc sur un jean noir, l'ensemble soulignant sa taille fine et les courbes voluptueuses de sa poitrine. Elle le dévisageait de l'air paisible de quelqu'un qui aurait dormi tout son content et se serait réveillé parfaitement reposé.

Paul, qui se sentait aussi maussade et fatigué qu'elle semblait fraîche et détendue, se disait que le contraste entre eux ne devait pas jouer en sa faveur !

Il lui rendit son salut d'une voix rauque et lasse.

— Bonjour, vous avez bien dormi ?

— Honnêtement, je n'avais pas aussi bien dormi depuis des années. Mon canapé-lit ne constitue pas la literie la plus confortable au monde. La plupart du temps, je me réveille le matin en ayant mal partout, comme si j'avais passé la nuit à me bagarrer.

Elle lui proposa une tasse de café, qu'il accepta avec gratitude.

— Le café était déjà prêt lorsque je suis arrivée. J'ai proposé à Lottie, qui avait à faire dans la maison, de m'occuper du petit déjeuner. Que voulez-vous prendre ?

— Rien pour l'instant, le café me suffira.

Il s'assit et se frotta vigoureusement la tête de ses deux mains, emmêlant encore un peu plus ses cheveux — qui n'en avaient pourtant pas besoin ! Il essaya de se concentrer sur son travail de la journée mais, lorsqu'il vit Maya s'installer d'un mouvement gracieux en face de lui, il renonça.

— J'ai hâte de commencer ! lui déclara-t-elle avec enthousiasme.

— Vraiment ? Dans ce cas, peut-être pourriez-vous écrire la pièce *à ma place* ?

— Quelque chose ne va pas ? questionna-t-elle, peinée, tandis qu'un voile de tristesse éteignait la lumière de son regard.

— J'ai passé une mauvaise nuit, c'est tout ! Et je vous en supplie, ne me demandez pas si vous pouvez faire quelque chose pour m'aider !

Le regard de Paul était brûlant et bien trop brillant. Tout à coup, Maya comprit le message caché derrière les mots de l'écrivain : rien de moins qu'une mise en garde ! La veille au soir, pendant le dîner, juste avant de lui déclarer que l'alcool n'était pas la solution, il l'avait regardée avec les mêmes yeux avides.

Comment avait-elle pu être aveugle à ce point, en dépit de l'évidence ? Paul ne lui avait jamais caché qu'il était attiré par elle ; à présent, elle était bien obligée de remarquer qu'il la *désirait*. A cette seule pensée, elle fut envahie par une bouffée de chaleur, comme si son corps réagissait aux signaux que lui adressait Paul et leur faisait écho.

Mais sa précédente et désastreuse expérience l'avait échaudée, et elle savait parfaitement qu'une relation entre Paul et elle n'aurait aucun avenir. Elle ne se sentait pas prête à sauter le pas.

— Est-ce que ce qui vous tourmente va interférer entre nous et nous empêcher de travailler ensemble ? Pourtant, j'ai très envie d'apprendre à mieux vous connaître et de vous prouver que je peux constituer un atout dans votre travail.

— *Rien* ne peut m'empêcher d'écrire ! Je suis certes attiré par vous, mais j'ai toujours une pièce à terminer.

Il haussa les épaules, d'un air exaspéré qui trahissait sa frustration, avant de poursuivre :

— J'ai besoin de quelqu'un qui fasse les recherches nécessaires : il vous est donc toujours loisible de me montrer de quoi vous êtes capable.

— Tant mieux, soupira-t-elle, soulagée.

— Ce qui ne devrait pas nous empêcher de considérer le sexe comme un intermède divertissant !

Ces mots lui firent l'effet d'une douche froide et Maya se raidit, soudain sur ses gardes.

— C'est peut-être vrai pour vous, mais pas pour moi !

— Pourquoi ? Parce que vous avez été blessée par quelqu'un ou afin de vous réserver pour une histoire sérieuse ?

— Pourquoi ne pas me parler de votre pièce de théâtre ?

Tout en avalant une gorgée d'un café désormais refroidi, elle espérait réussir à détourner Paul du terrain miné sur lequel il semblait vouloir l'entraîner. Mais il ne fut pas dupe...

— Cela vous paraîtrait une voie plus sûre ? demanda-t-il, un petit sourire entendu aux lèvres.

— Probablement... Cependant, je m'intéresse vraiment à ce que vous écrivez et j'aimerais savoir dans quelle direction vous voulez que j'oriente mes premières recherches.

C'est le moment que choisit Sheba pour entrer dans la cuisine et poser sur eux un regard humide et plein d'espoir. La démarche pataude de cette énorme bête, qu'elle avait cessé de craindre, fit rire Maya.

— Avec elle, vous devez avoir l'impression de partager la maison avec un poney !

— C'est un peu ça, acquiesça Paul en caressant l'animal. Nous devrions aller la promener avant de nous mettre au travail.

— Vous voulez que je vous accompagne ? s'étonna Maya, rassurée toutefois de croiser son regard redevenu amical et dépourvu de toute tension.

— C'est l'occasion de vous montrer un peu les alentours, et en même temps de nous entretenir de la pièce.

Le mur d'Hadrien courait sur près de cent cinquante kilomètres, lui précisa Paul durant leur promenade. En deux heures, ils en avaient probablement parcouru à peine le vingtième... Le mur était construit en terrain escarpé, et Maya avait adoré escalader les rochers et grimper les talus et coteaux. Le lichen qui pointait entre les pierres, les bouquets d'ajoncs et de bourrache à fleurs bleues à perte de vue l'avaient émerveillée. Une minute, il fallait monter, la minute suivante on redescendait ! Le vent soulevait ses cheveux et elle respirait avidement un air si pur qu'il en était entêtant.

A ses pieds s'étendait le plus magnifique paysage qu'elle ait jamais vu, avec des bosquets de beaux arbres centenaires, des champs verdoyants, des lacs étincelants, des rivières miroitant au soleil de la mi-journée. De temps en temps, Maya s'arrêtait de marcher pour mieux s'imbiber de tant de beauté. Quelle chance elle avait de se trouver ici et de pouvoir admirer ce point de vue exceptionnel !

Paul, qui la surveillait du coin de l'œil, remarqua que par moments, son souffle se faisait court.

— Vous tenez le coup ? La côte est vraiment rude par endroits.

— Tout va bien ! C'est un peu un défi pour moi qui, en femme urbaine qui se respecte, ne suis sans doute pas au meilleur de ma forme, mais j'adore cette promenade.

— Pas en forme ? s'exclama Paul d'une voix un peu rauque, en la détaillant des pieds à la tête. Je ne me serais pas exprimé ainsi !

Troublée par son regard audacieux, Maya fit semblant de ne pas comprendre ; dans un effort pour rester en terrain neutre, elle le questionna :

— Vous m'avez dit que le personnage principal de votre pièce était un jeune soldat romain, responsable de la protection des postes de garde du mur. Était-il originaire de Rome ?

— Non, la plupart des soldats étaient issus de Belgique, d'une région connue dans l'Antiquité sous le nom de Tungria.

— Vraiment ? Pouvez-vous me raconter de façon un peu plus approfondie ce qui va lui arriver ?

Paul lui avait déjà sommairement résumé l'histoire et indiqué quelques pistes de recherche. Son récit avait immédiatement retenu l'attention de Maya : un jeune garçon, qui avait la tête pleine de rêves d'héroïsme, avait quitté sa famille et sa ferme natale pour s'engager dans l'armée de la Rome impériale. Envoyé en mission en Grande-Bretagne, il était tombé amoureux d'une jeune autochtone. A l'époque, les soldats avaient interdiction de se marier, de sorte que les deux tourtereaux avaient dû garder secrète leur idylle. Un jour, sa dulcinée l'informait qu'elle attendait un enfant de lui. Il lui avait alors fait le serment de trouver un moyen de la ramener chez lui pour qu'ils puissent se marier. Il était en effet fatigué de sa vie de soldat, et n'en pouvait plus de tuer ses semblables. Déçu par le destin qu'il s'était choisi, il réalisait enfin que sa sobre vie campagnarde d'autrefois convenait beaucoup mieux à son projet familial. Désormais, il ne souhaitait rien d'autre que vivre du produit de son labeur et de sa terre. Mais le jeune homme finissait par être tué au

cours d'une attaque ennemie survenue le long du mur d'Hadrien.

Tout en regardant d'un air absent l'étonnant paysage qui s'offrait à eux, Paul poursuivait, pensif :

— C'est ainsi : nous sommes capables de parcourir le monde entier à la poursuite d'un rêve pour nous apercevoir, finalement, que le trésor que nous recherchions désespérément partout se trouvait sous nos yeux pendant tout ce temps.

Avec un geste de la tête en direction de la vue magnifique qui s'étendait sous leurs yeux, il acheva :

— Il est terrifiant d'avoir le pouvoir de prendre une vie, car la violence n'est jamais la réponse, quels que soient les motifs que nous invoquons pour la justifier. Avant toute chose, je pense qu'il conviendrait que chacun accepte d'examiner sa propre violence. C'est, en définitive, le véritable thème de ma pièce.

Celle-ci traitait certes des idéaux de jeunesse fracassés *sur le mur* de la réalité, mais Maya était séduite par le fait qu'il ait choisi d'écrire une histoire d'amour pour illustrer son point de vue...

— Quels étaient vos propres rêves quand vous étiez un jeune garçon ? s'entendit-elle demander avant même d'avoir réfléchi à sa question.

Paul garda le silence, sans cesser de la regarder, pendant ce qui parut à Maya une éternité. Lorsqu'il lui donna enfin sa réponse, il le fit d'une voix ferme et sans hésitation :

— J'espérais déjà être capable de m'exprimer par l'art, et de le faire avec talent ; il me semblait que cela suffirait à me rendre heureux.

— Et vous êtes *vraiment* heureux ?

— Et vous ?

— Ce n'est pas juste d'inverser ainsi les rôles ! protesta Maya, prise au dépourvu.

— Dans ce cas, je reformule ma question : quels étaient vos rêves à vous lorsque vous étiez adolescente ?

Comprenant qu'il lui lançait une sorte de défi, Maya enfouit ses mains dans ses poches, en réfléchissant à sa réponse. Elle choisit finalement la sincérité.

— Je voulais grandir et rencontrer quelqu'un qui m'aimerait réellement, et avec qui je pourrais fonder une famille. Je n'ai jamais été tentée par la célébrité, ni par la richesse.

La tête baissée, regardant fixement le sol, elle poursuivait :

— Mais c'était puéril ! En grandissant, j'ai découvert que ce rêve, en apparence si simple et si modeste, était en réalité très difficile à accomplir. Aussi je me contente de prendre les choses comme elles viennent et j'essaie de me réjouir de *ce que j'ai*.

— Aucun désir de marcher sur les traces de votre père ?

— Pas du tout ! Je serais incapable de dessiner ou de peindre, même si ma vie en dépendait ! Déçu ?

Mal à l'aise à la pensée qu'il puisse l'être, Maya se détourna pour échapper à son regard trop pénétrant et commença à descendre sur le chemin du retour.

Elle se rendit compte que Sheba s'était mise à courir à ses côtés. La chienne la regardait comme

pour lui demander ce qui n'allait pas, et si elle pouvait lui apporter de l'aide. Cette idée absurde amena un sourire sur les lèvres de Maya. Elle tendit la main et, sans aucune crainte, se mit à caresser le gros animal.

— Je vais bien, je t'assure, Sheba !

Paul ruminait, ne pouvant détacher les yeux du tableau que formaient Maya et Sheba côte à côte. Comment avait-il pu manquer de tact au point d'oser demander à la jeune femme si elle voulait suivre l'exemple de son père ? Pourtant, il connaissait bien l'impact douloureux de ce genre de question, que lui-même avait dû subir à cause de ses illustres ascendants.

Mais il ressentait le besoin grandissant de gagner la confiance de Maya et d'entretenir avec elle des relations plus authentiques ; il aurait tellement voulu qu'elle se confie à lui. Il n'avait jamais éprouvé cela à propos d'une autre femme... Il se demanda anxieusement quel sens il fallait attribuer à cette façon de penser, neuve pour lui. De plus, sa confession concernant son aspiration à fonder une famille avec un compagnon qui l'aimerait lui faisait peur et lui donnait envie de fuir...

Pourtant, en la regardant caresser sans aucune crainte l'animal qui l'avait tellement effrayée la veille, il ne put s'empêcher d'admirer son cran.

— Nous ferions mieux de nous dépêcher, lui cria-t-il d'un ton rogue, en bondissant de pierre en pierre pour la rejoindre, nous avons du pain sur la planche aujourd'hui.

Il ne voulait surtout pas se mettre à l'admirer, ce qui ne pourrait que le détourner davantage encore de sa véritable préoccupation : sa pièce !

— Lottie s'attend que nous soyons rentrés dans une heure pour déjeuner. Elle est très à cheval sur l'horaire des repas à Hawk's Lair.

— « Le repaire du faucon » : quel nom évocateur ! s'exclama Maya. D'où vient-il ?

Tout en notant avec une tristesse mâtinée de regrets des traces de larmes sur ses joues, Paul entreprit de lui expliquer :

— Mon père a débuté dans la troupe locale de sa petite ville natale, en Ecosse. Il avait un rôle dans une pièce qui portait ce nom. Ma mère, qui l'avait vu jouer, trouvait ce titre très romantique : c'est elle qui a insisté pour donner ce nom à leur maison.

— S'agissait-il vraiment d'une pièce romantique ?

— Pas du tout ! C'était une satire mordante à propos d'un politicien corrompu !

— C'est quand même un nom magnifique.

— Maya, c'était stupide et grossier de ma part de vous demander si vous ambitionniez de prendre la suite de votre père ! s'excusa alors Paul. Pardonnez-moi, je vous en prie.

Pleine d'énergie après leur marche stimulante et l'excellent repas que leur avait servi Lottie, Maya était impatiente de se mettre au travail.

Au cours du déjeuner, il lui avait donné un peu plus de détails sur sa pièce et, au fur et à mesure qu'il parlait, elle s'était sentie de plus en plus gagnée par l'enthousiasme qu'elle entendait dans sa voix et lisait sur les traits de son beau visage. Elle avait l'impression qu'il lui transmettait un peu de son inspiration.

Ils commencèrent leur session de travail par une visite à l'impressionnante bibliothèque

installée au premier étage, si bien fournie que Maya y trouverait tous les ouvrages dont elle aurait besoin pour conduire ses recherches. Ensuite, Paul l'avait ramenée au rez-de-chaussée, dans son propre bureau, une pièce immense communiquant directement avec une autre pièce plus modeste, destinée à devenir l'autre de Maya. Elle y avait découvert un ordinateur connecté à internet, une imprimante, un photocopieur et quelques rayonnages surchargés d'ouvrages, qui constitueraient déjà un premier fonds pour ses recherches.

Sur le point de regagner son propre bureau, Paul s'immobilisa sur le seuil et l'enveloppa d'un tel regard qu'elle se sentit, une fois encore, submergée par une vague de chaleur. Elle aurait aimé pouvoir s'adresser à lui avec un charme comparable au sien. Elle aurait aimé le retenir, qu'il s'avance vers elle et, approchant son visage du sien... Stop ! Maya eut un petit sursaut au moment où elle se ressaisissait, cligna rapidement des paupières et décocha un sourire un peu forcé à son *patron*.

— Me voilà prête à me mettre au travail, je vais pouvoir vous laisser retourner à vos personnages.

— Parfait, approuva Paul, sans cesser de la dévisager d'un regard gourmand.

Puis, il sortit en refermant la porte derrière lui.

Après un long après-midi de travail, Paul était remonté dans sa chambre afin de se changer pour le dîner. Assis au bord de son immense lit, il essayait d'évaluer l'avancée de ses travaux d'écriture. Mais son esprit refusait de lui obéir et s'obstinait à passer à une histoire bien différente, dans laquelle c'était Maya le personnage principal...

Trop impatient pour l'attendre paisiblement, il s'élança dans le couloir habillé de toiles de maîtres que ses parents et lui-même avaient accumulées au cours des années, et alla frapper à la porte de la jeune femme. Il espérait vaguement qu'elle lui ouvrirait seulement enveloppée dans un drap de bain, ou revêtue de ce petit peignoir court qu'elle portait lorsqu'il lui avait rendu visite à l'improviste à Camden. Tel un collégien, il en souriait à l'avance ! Il se trouvait légèrement ridicule, certes, mais avait l'excuse que derrière cette porte se trouvait une femme à la beauté ensorcelante...

Lorsqu'elle lui ouvrit, Maya souriait, pieds nus. Elle sentait bon ; ses longs cheveux encore humides retombaient sur le corsage de soie noire et sans manches qu'elle portait avec un pantalon assorti. Ses yeux verts brillaient telles des gemmes.

Un seul coup d'œil suffit à Paul pour s'avouer qu'il n'avait jamais désiré une femme autant que celle-ci...

— Il n’y a rien qui presse..., bredouilla-t-il, soudain penaud et désarmé face à Maya. Je m’étais juste dit que nous pourrions descendre à la salle à manger ensemble... Mais prenez le temps de mettre vos chaussures. Je vais vous attendre.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas entrer ?

Elle avait rougi, à la grande satisfaction de Paul, soulagé de constater qu’elle était aussi troublée que lui.

Ayant accepté son invitation, il la suivit dans la chambre et la regarda enfilez des sandales dorées. La seule vue de ses orteils laqués de rouge suffit à accroître son émotion. C’est alors qu’il eut la surprise d’apercevoir, posé par terre contre une chaise, son portrait peint par son père. Toujours aussi fasciné par la beauté qui s’en dégagait, il s’en approcha.

— Vous l’avez pris avec vous !

— Je l’emporte toujours lorsque je m’absente pour une longue durée.

Elle le rejoignit devant le tableau, dans un bruissement de soie et un nuage de parfum.

— J’espère qu’il est bien assuré, s’inquiéta Paul en se tournant vers elle.

— Que m’importe sa valeur marchande ! Comment pouvez-vous imaginer que cela ait pour moi une quelconque signification ?

— Alors expliquez-moi ce qu’il signifie pour vous, lui demanda-t-il doucement.

— C’est comme un morceau de mon père. La part de lui qu’il a été incapable de m’offrir de son vivant...

La voyant très émue, Paul ne prononça pas un mot, se contentant d’attendre la suite.

— Il était toujours si occupé à travailler, ou à festoyer avec ses célèbres amis, qu’il ne lui restait guère de temps pour moi. Lorsqu’il a entrepris de faire mon portrait, il m’a semblé qu’il incarnait davantage le père dont je rêvais. Il m’accordait si rarement son attention que je ne savais pas comment me comporter quand il le faisait. C’est pourquoi j’ai cet air maussade. Mais en réalité, j’étais secrètement ravie qu’il ait décidé de me peindre, et j’ai adoré ce temps passé ensemble. Voilà pourquoi je ne le vendrais pour rien au monde ! Quel que soit son prix !

— Cette toile n’est sûrement pas la seule chose qu’il vous ait léguée ? Il a eu une carrière hors du commun, il a dû vous laisser d’autres biens ?

Maya lâcha un ricanement amer.

— Tout a été vendu à sa mort, pour payer ses dettes — du moins tout ce dont, sous l’emprise de l’alcool et de la drogue, il n’avait pas fait cadeau auparavant à quelque vil flatteur ! A ce jeu, nous avons même perdu notre maison. Heureusement, c’est arrivé après sa mort. Quant à moi, il m’importait peu que toutes les choses matérielles aient disparu !

Paul comprenait enfin pourquoi Maya vivait dans un studio aussi défraîchi. S’approchant tout près d’elle, il la prit par la taille, une taille aussi souple qu’un roseau, que ses deux mains suffisaient presque à encercler ; à travers la soie, il pouvait sentir la chaleur de son corps...

— Quel genre d'homme était votre père ? Vous voulez bien m'en parler ? la pria-t-il tendrement.

Si elle parut surprise par la question, Maya ne fit cependant aucune tentative pour se libérer de l'emprise de ses mains.

— Comme tous les artistes, c'était un être complexe, *inspiré* mais aussi très influençable. Il éprouvait une faiblesse coupable envers tout ce qui pouvait créer un état de dépendance, donc tout ce qui était mauvais pour lui. Lorsque ma mère est morte, je crois qu'il a un peu perdu le contact avec la réalité. Il s'occupait de moi comme il pouvait, de manière brouillonne ; mais en réalité, il n'était pas capable de gérer un enfant et n'avait pas la moindre idée de mes besoins. Il me laissait seule pendant des périodes assez longues. Je me souviens d'une époque où je passais les nuits recroquevillée dans un coin de ma chambre, effrayée par le moindre bruit, le moindre craquement, convaincue que quelqu'un allait surgir, soit pour me tuer, soit pour me kidnapper.

Lorsqu'elle se tut, après un long soupir, Paul se rendit compte que son cœur battait la chamade. A quoi avait bien pu penser Alistair Devereaux pour laisser sa petite fille se débattre toute seule dans le monde ? Apparemment, l'homme avait été trop absorbé par ses propres désirs et besoins pour se préoccuper du bien-être de son enfant, ce qui, aux yeux de Paul, était tout à fait impardonnable.

Désireux de rassurer Maya, il lui caressa les cheveux aussi délicatement que possible.

— Rien d'étonnant à ce que vous ayez été effrayée, Maya ; vous aviez le droit de l'être : vous étiez si jeune !

— Je vous en prie, ne faites pas ça ! l'implora-t-elle, les lèvres tremblantes.

— Pas *quoi* ?

— Ne soyez pas aussi compréhensif... La gentillesse m'est très difficile à supporter. Conseillez-moi plutôt d'oublier le passé au profit du présent ; c'est habituellement ce que les gens disent, non ?

Emplis de colère, ses magnifiques yeux émeraude s'accrochèrent aux siens comme un naufragé à une bouée.

— L'inconvénient, reprit-elle, c'est que, le plus souvent, j'échoue à oublier le passé. J'ai toujours l'impression que mon père va revenir. Je m'attends que, tout d'un coup, il passe la porte avec, sur les lèvres, tous les mots que j'espérais l'entendre me dire lorsque j'étais petite... Mais c'est impossible, n'est-ce pas ? Il ne peut pas revenir ? Il est allé jusqu'à se supprimer pour s'éloigner de moi !

— Maya, comment pouvez-vous croire une chose pareille ! Vous êtes à des années-lumière de la réalité !

— Vraiment ? répliqua-t-elle, sourcils froncés, incrédule. Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Parce que les personnes vraiment suicidaires ne sont plus capables de réfléchir. Elles sont tellement abîmées dans leur douleur qu'elles ne trouvent aucun autre moyen de lui échapper que la mort. C'est la seule explication à une décision aussi terrifiante. Ce n'est la *faute* de personne, et vous ne devez à aucun prix vous sentir responsable du geste de votre père. Je sais aussi que personne ne mérite plus que vous d'être traité avec égard. Votre père était malade, il aurait eu

besoin d'aide. A présent, il se peut que ce soit *vous* qui ayez besoin d'aide... et de gentillesse.

— Là vous vous trompez ! J'ai découvert qu'il y a toujours un prix à payer pour l'aide ou la gentillesse que vous offre autrui. Franchement, je préfère me défendre seule !

Elle tenta d'échapper aux mains viriles qui emprisonnaient toujours sa taille mais Paul la tenait fermement. Il l'obligea à le regarder. Soudain, sans avoir rien prémédité, sans aucune intention de séduire, il posa ses lèvres sur les siennes...

C'était arrivé spontanément, dans le seul but de reconforter la femme qu'il tenait dans ses bras. Mais comme, sous la tendre pression de sa bouche, celle de Maya s'ouvrait sans aucune résistance, telle une fleur au soleil, le corps de Paul s'embrasa et le désir déferla en lui comme un torrent furieux que rien ne pouvait plus arrêter... Il enlaça plus étroitement Maya et, comme enivré, l'embrassa éperdument.

A la façon dont son sang se précipitait dans ses veines, Maya reconnut l'émoi sensuel dont elle avait entendu parler à travers les livres et dont elle n'avait jamais, jusqu'à présent, fait personnellement l'expérience. Ainsi qu'elle l'avait pressenti à la seconde même où elle avait posé les yeux sur Paul, c'était absolument divin... Elle lui rendit son baiser sans réserve. Ses mains glissèrent avidement sur les larges épaules et sur le dos puissant, avant de s'insinuer sous le fin chandail noir pour caresser la peau brûlante du buste viril. Elle mourait d'envie d'explorer plus avant ce corps d'homme.

Paul passa ses deux mains sous la soie et les posa sur son soutien-gorge en dentelle, à travers lequel il se mit à lui caresser les seins de ses doigts tièdes. Elle aurait voulu le supplier de ne plus jamais s'arrêter ! Lorsqu'il la saisit par les hanches pour la serrer plus étroitement contre lui, elle sentit contre son ventre la réalité de son désir. Toute réserve annihilée par l'intense besoin d'être prise, sur-le-champ, elle posa la main sur sa verge insolemment dressée et entreprit un lent mouvement de bas en haut à travers le tissu du pantalon. Elle ne pouvait plus attendre ; son corps douloureux demandait à être apaisé de la façon la plus primitive qui soit, sans préliminaires...

Mais Paul rompit leur étreinte passionnée... Le regard ardent qu'il posa sur elle à cet instant reflétait cependant la même attente pressante que la sienne.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps car Lottie nous attend pour le dîner, et nous ne pouvons pas lui faire faux bond. Mais pas question de t'abandonner dans cet état... Fais-moi plaisir, allonge-toi sur le lit.

Bercée par la douceur de sa voix, elle fit ce qu'il lui demandait, tandis qu'il allumait une lampe de chevet et éteignait le plafonnier, baignant ainsi la chambre dans une lumière intime et douce. Elle l'observait, pantelante, et lorsqu'il s'approcha du lit pour lui retirer ses chaussures, le simple effleurement de ses doigts sur ses chevilles suffit à ranimer en elle une vague de plaisir torride. Il se pencha alors pour ouvrir la fermeture de son pantalon, dont il la débarrassa dans un sensuel bruissement de soie.

Le souffle court, le cœur battant, Maya guettait le moindre de ses gestes, curieuse, impatiente et un peu effrayée par ce qui allait suivre. Tout ceci la dépassait. Comment pouvait-elle une nouvelle fois se montrer aussi vulnérable face à un homme ?

Mais il lui était impossible de résister : le regard intense de Paul sur elle suffisait pour que son corps tout entier frissonne. Quand, enfin, il lui retira avec dextérité sa petite culotte en dentelle,

elle gémit d'impatience. Elle se rendit compte que les caresses de Paul avaient suffi à l'amener au plus haut sommet de l'excitation.

— Détends-toi, lui recommanda-t-il tendrement, je vais t'offrir ce que tu veux, je te le promets.

Au son de cette voix grave, qui coulait sur elle comme du miel et l'hypnotisait, elle se laissa aller contre l'oreiller et ferma les yeux. C'est alors qu'elle sentit Paul lui prodiguer de la langue la plus intime des caresses, provoquant un plaisir d'une intensité à la fois exquise et insoutenable. Puis sa langue s'insinua en elle, décuplant encore cette incroyable sensation de volupté.

Elle gisait sur le lit, complètement désarmée, comme si sa vie ne dépendait plus que des caresses de Paul qui explorait son sexe, avec une telle expertise qu'elle se surprit à gémir, à haleter, tandis que ses doigts griffaient compulsivement le couvre-lit. Lorsque survint l'orgasme, elle eut l'impression qu'un séisme ébranlait son corps tout entier, lui faisant découvrir des émotions inouïes et totalement inconnues.

Pleinement assouvie, comblée, Maya reprit difficilement pied dans la réalité. Elle s'assit sur le lit, consciente d'avoir l'air hagarde et impudique avec ses longs cheveux emmêlés sur les épaules et la moitié du corps dénudé. Elle ne s'était jamais livrée ainsi à un homme ; elle en avait presque honte !

Paul se redressa, l'air plus sexy que jamais, avec sur le visage une expression de virile satisfaction.

— Ce n'étaient que les prémices ! déclara-t-il, un petit sourire entendu aux lèvres.

Mais ce fut d'un geste très tendre qu'il essuya du bout des doigts les larmes de joie qui mouillaient encore ses joues.

— Je voulais t'aider à oublier le passé, et à renouer avec le présent, expliqua-t-il.

— On peut dire que tu as réussi, lui répondit-elle, avec un sourire timide.

— Nous reprendrons plus tard : je te veux dans mon lit cette nuit, Maya... Dans mon lit ou dans n'importe quel endroit où il me sera possible de te faire mienne.

Sans hésitation, elle se mit à caresser ses joues rasées de frais et, plongeant les yeux dans les siens, très hardiment cette fois, elle lui avoua à mi-voix :

— C'est ce que je veux, moi aussi.

Paul en eut le souffle coupé.

Aucun des deux ne fit vraiment honneur au repas pourtant succulent que leur avait préparé Lottie. Maya était bien trop affamée d'autre chose, et sentait que Paul également. Elle percevait distinctement combien ils se trouvaient sur la même longueur d'onde ; converser leur semblait superflu. Lorsque la voix de Paul retentit, la priant de lui passer un plat, elle sursauta comme s'il venait de lui demander de se dépouiller de ses vêtements et de se coucher nue sur la table. Quand leurs doigts s'effleurèrent incidemment, sa peau se mit à brûler. Et quand leurs regards se

croisèrent, il la contemplait avec une telle ferveur qu'elle en oublia un instant de respirer.

— Je me demandais, finit-il par dire, à quand remontait ta dernière histoire.

— A plus de deux ans.

Elle avait rougi, gênée soudain. Avait-il pensé, avant sa réponse, qu'elle s'était abandonnée trop facilement ?

— S'agissait-il d'une longue liaison ? voulut-il encore savoir.

Maya n'aimait guère se souvenir de Sean Rivers et de l'amère conclusion de leur histoire.

— Non, pas très longtemps : environ six mois.

— Pourquoi est-ce que ça n'a pas marché entre vous ?

— J'avais en lui une confiance absolue, et il en a abusé.

Pour se donner du courage, Maya absorba une gorgée de vin.

— Il s'appelait Sean, poursuivit-elle, et je me croyais vraiment amoureuse de lui. Je croyais qu'il m'aimait en retour. C'était la première fois que j'entretenais avec un homme une relation paraissant avoir un avenir. Lorsque nous étions ensemble, il était tendre, gentil et attentif. Nous pouvions discuter de tout pendant des heures, nous avons même envisagé de nous fiancer.

Paul nota que le regard de Maya s'assombrissait au fur et à mesure qu'elle plongeait dans ses souvenirs.

— Un jour, j'ai reçu un texto de lui ; un message intime et très personnel, quelque chose qu'un homme ne peut envoyer qu'à une femme qu'il aime profondément ! Hélas, le message ne m'était pas destiné : il me l'avait envoyé par accident. C'est ainsi que j'ai découvert qu'il avait quelqu'un d'autre dans sa vie.

Paul plissa le front. Il n'était pas difficile de déchiffrer sur le visage de Maya combien cette nouvelle trahison de la part d'un être en qui elle avait eu confiance avait été douloureuse. D'un geste désormais familier, elle repoussa une mèche de cheveux soyeux derrière son oreille.

— Mes amis m'ont dit que j'aurais dû voir les signes avant-coureurs..., déplora-t-elle. Mais ne dit-on pas aussi que l'amour est aveugle ? En tout cas, je n'avais rien vu ! Je lui ai déclaré que je ne voulais plus jamais le revoir. Et c'est ce qui est arrivé ! Manifestement, l'autre femme comptait bien davantage pour lui...

— Cela a dû être dur..., déclara sobrement Paul, sans cesser de l'observer. Je suis désolé que tu aies eu connaissance de la vérité de cette manière brutale, mais il valait sans doute mieux que tu découvres le plus tôt possible la véritable personnalité de cet homme avec lequel tu aurais pu te fiancer !

— Et toi, quelles sont tes relations avec les femmes ?

Maya le fixa avec encore plus d'attention, ne se lassant pas d'admirer comment la lumière des bougies plongeait dans l'ombre certains de ses traits magnifiquement ciselés et en faisait au contraire ressortir d'autres, qui n'en devenaient que plus séduisants — en particulier l'adorable petite fossette de son menton.

A peine eut-elle posé sa question qu'elle se rendit compte qu'il était sur ses gardes. Aussitôt, elle se dit qu'il allait esquiver le sujet, et l'angoisse s'insinua en elle : peut-être allait-elle

découvrir qu'il était un séducteur impénitent, avec une femme dans chaque port, et qu'il risquait de ce fait de lui briser le cœur... Serait-elle capable de mettre ses émotions et sentiments sous clé, afin de ne pas s'investir à fond avec Paul ? Saurait-elle accepter une liaison de courte durée ?

— C'est avec mon travail que j'entretiens la seule véritable relation durable de ma vie, lui répondit-il enfin avec, dans la voix, la pointe d'ironie qui le caractérisait. J'ai toujours adoré les femmes, mais je n'ai jamais rencontré celle avec qui j'aimerais passer le reste de mes jours.

Maya s'obligea à refouler le chagrin qui lui nouait soudain la gorge. Elle pressentait que l'idée d'une femme qu'il aimerait passionnément et pour toute la vie n'aurait probablement jamais aucun sens pour Paul...

— Mais souhaites-tu *réellement* la rencontrer ? demanda-t-elle d'une voix qu'elle espérait ferme.

L'idée qu'il était un homme à femmes la tourmentait. N'évoluait-il pas dans des milieux où les belles femmes disponibles ne manquaient pas ? Le frêle espoir qui avait commencé à naître dans le cœur de Maya, suite à la cour que Paul lui avait faite, se volatilisa, comme une fleur privée d'eau. Comment, si une telle pensée l'affectait autant, pourrait-elle accepter de vivre avec lui une liaison passagère ?

Paul dut percevoir son changement d'humeur car il lui adressa un sourire enjôleur.

— Allons, Maya, ne gâchons pas ce qui est en train de naître entre nous...

Maya se leva d'un bond. Elle avait perçu de la *frustration* dans sa voix !

— Rappelle-moi ce que tu entends par « ce qui est en train de naître entre nous » ? Ah oui, il s'agit de *sexe* comme *intermède divertissant*, n'est-ce pas ? Suis-je bête, j'avais déjà oublié !

Avant même que Paul ait eu le temps de réaliser, Maya avait quitté la pièce.

Qu'avait-il pu dire qui ait provoqué cette fuite ? Et pourquoi se sentait-il si mal à l'aise, comme s'il avait lui-même été l'un de ces hommes méprisables qui l'avaient déçue — parmi lesquels son propre père ? Il était certes provisoirement son employeur, mais n'avait pas abusé de la situation pour séduire Maya : il ne lui avait jamais dissimulé le désir qu'elle lui inspirait. Alors, qu'est-ce qui pouvait bien, à présent, la bouleverser à ce point ? Dépassé, Paul enfouit son visage entre ses mains et jura à voix basse.

Pour la deuxième fois de la soirée, il se retrouva debout devant la porte de Maya. Au moment de frapper, il s'étonna de l'état d'agitation émotionnelle dans lequel il se trouvait. Il ne s'était pas senti aussi bouleversé depuis son enfance, lors de cette terrible querelle entre ses parents, à l'issue de laquelle son père avait giflé sa mère.

Que lui arrivait-il ?...

Au fil des ans, il était passé maître dans l'art de déguiser ses sentiments ; il trouvait même parfois qu'il y réussissait *trop* bien ! La plupart des femmes qu'il avait fréquentées se désespéraient de sa froideur, et voici qu'aujourd'hui il se tenait devant la porte de l'une d'entre elles, agité et complètement déboussolé !

— Je suis désolée de m'être emportée de la sorte.

— Je crois qu'il est nécessaire que je te présente des excuses...

La porte venait de s'ouvrir et ils avaient parlé presque simultanément. Mais les mots de Paul moururent sur ses lèvres au spectacle que Maya lui offrait, affriolant au-delà de ce que son imagination pourtant féconde aurait pu lui offrir : elle n'était vêtue que d'une courte chemise de nuit, révélant une grande partie de ses longues jambes nues et dont le profond décolleté dévoilait de façon plutôt provocante les courbes voluptueuses de sa superbe poitrine. Les terminaisons nerveuses soudain en feu et le sang-froid en déroute, Paul avait conscience de la contempler avec des yeux voraces.

— Tu peux me... m'expliquer ? bredouilla-t-il finalement, la voix rauque.

— Comment est-il possible que l'écrivain le plus intelligent de sa génération, qui écrit des pièces de théâtre étonnantes sur la condition humaine, soit incapable de comprendre ?... Je t'attendais, Paul, tout simplement ! Tu ne souhaites qu'une brève liaison ? J'ai décidé que, dans ce cas, c'est ce que je voulais moi aussi ! Je te promets que je n'exigerai rien d'autre.

— Vraiment ?

— Oui. C'est bien ce que tu recherches, n'est-ce pas ? Après tout, nous sommes deux adultes consentants !

Paul plongea le regard dans ses énigmatiques lacs émeraude, abrités derrière d'interminables cils ; ces yeux magnifiques exprimaient certes de la déception et du ressentiment, mais ils lui révélaient surtout que la jeune femme qui lui faisait face brûlait du même désir ardent que lui... Cette certitude le persuada de franchir le seuil de la chambre, baignée d'une intime lumière tamisée.

La porte refermée derrière lui, il glissa deux doigts sous le menton de Maya et leva son visage vers le sien.

— Qu’importe ce que *moi*, je veux : que désires-tu *toi* ?

— Je viens de te le dire ! Comment dois-je te le prouver ? L’amour avec un grand A s’est révélé trop douloureux, je ne veux plus jamais essayer ! Une passade me conviendra parfaitement. C’est tout ce que je cherche, Paul !

— Très bien..., murmura-t-il finalement en hochant la tête.

Puis il saisit brusquement l’encolure de sa chemise de nuit, qu’il déchira de haut en bas, d’un seul geste, faisant voler dans toutes les directions les minuscules boutons blancs. Il pouvait désormais se repaître du spectacle sublime de ses seins, avec leurs pointes d’une incroyable couleur café, qui donnaient presque envie de les manger tant ils étaient appétissants. Il les prit d’ailleurs l’un après l’autre en bouche pour les lécher, les mordiller, les téter, les agacer de sa langue gourmande.

Aussitôt à l’unisson de sa frénésie, Maya enfouit ses mains dans ses cheveux, le pressant de se hâter. Répondant à son impatience, il glissa les doigts le long de son ventre jusqu’à son intimité : elle était prête à le recevoir, ce que lui confirma le halètement qu’elle poussa en se pressant contre son corps. Rendu fou, Paul se débarrassa en toute hâte de son pull et de son pantalon. Il attira brutalement Maya, lui imposant un baiser sauvage dépourvu de toute tendresse, au point qu’il goûta sur ses lèvres le goût du sang — ignorant s’il s’agissait du sien ou de celui de Maya...

Il ne savait plus rien, sauf qu’une tornade terrifiante était en train de les dévaster tous les deux, contre laquelle il ne pouvait rien sinon la laisser s’épuiser d’elle-même. Il ne pouvait attendre davantage : il fallait qu’il la possède, et maintenant. La serrant toujours étroitement contre lui, il se laissa tomber avec elle sur l’épaisse moquette ; après lui avoir impatiemment ouvert les jambes, il pressa son sexe durci contre le sien, brûlant et moite. Maya s’arqua contre lui, les yeux noyés de désir.

— Maintenant, Paul, s’il te plaît... Je te veux tellement... Je ne peux plus attendre, je deviens folle...

— Ne crains rien Maya : je suis tout à toi, et pour aussi longtemps que tu le voudras... Je te le promets.

Et aussitôt, il la pénétra sans ménagement, d’une seule poussée puissante. Il crut être entré au paradis tant son corps semblait fait pour le sien. Il commença à bouger en elle, mû par un inextinguible besoin qui l’obligeait à aller toujours plus profond, comme s’il avait enfin trouvé un écrin qui lui aurait été destiné de toute éternité. Maya accordait les mouvements de son corps aux siens, poussant des gémissements d’extase qu’il étouffait par des baisers avides.

Après avoir été blessée par le cynisme de Paul lui expliquant qu’il refusait de s’attacher à une femme, Maya avait fini par se raisonner : il ne s’intéressait à elle que pour le sexe ? Et alors ! Après tout, pourquoi aurait-il été différent de tous les autres qui s’étaient intéressés à elle ? Au lieu de continuer à se reprocher d’être inapte à susciter l’amour, elle avait décidé que ce soir, elle serait une femme adulte, libre et sûre d’elle ; le genre de femme capable de se contenter de quelques nuits de passion, voire d’une seule, et qui ne s’abaisserait jamais à pleurnicher lorsque

surviendrait, inévitablement, la fin de l'histoire.

Et c'était exactement ce qu'elle était en train de faire, promenant des mains avides sur les larges épaules musclées de Paul, sur ses bras puissants, sur son torse couvert d'une fine toison. Toute mauvaise conscience abolie, elle se sentait comblée par ce corps athlétique, dont le parfum musqué enivrait ses sens. Les baisers enflammés de son amant lui faisaient oublier tout ce qui n'était pas cette étreinte exceptionnelle, dont elle souhaitait qu'elle ne prenne jamais fin. Pourtant, Maya sut au moment où survint la jouissance qu'elle n'oublierait jamais cet instant unique, ce moment de parfaite communion avec Paul, dont elle sentit la semence brûlante se répandre en elle.

Elle s'entendit pousser un long cri émerveillé.

Lorsque, assouvie, elle rouvrit les yeux, Paul la contemplait de son incroyable regard azur avec, sur les lèvres, un de ces petits sourires sexy et entendus dont il avait le secret. Il était la tentation incarnée, à laquelle Maya n'avait d'ailleurs aucune hâte de résister.

A bout de souffle, elle caressait paresseusement le dos de son amant, appréciant de sentir ses muscles jouer sous ses doigts. De son côté, elle ne pourrait jamais regretter ce qui venait de s'accomplir entre eux ! Mais comment Paul allait-il réagir ?

Il se mit à passer nerveusement les doigts à travers la masse de ses cheveux dorés.

— Je suis désolé, Maya, j'aurais dû songer à nous protéger. Tu es si belle, si désirable que je me suis laissé emporter, comme si ma raison s'était envolée. S'il devait arriver quelque chose, je veux que tu saches que...

— Chut, l'interrompit tendrement Maya en posant un doigt sur sa bouche. Tu n'as pas été le seul à te laisser submerger, nous étions deux. Et ne t'inquiète pas, ce n'est pas la bonne période, il n'arrivera rien !

— Je te promets de faire plus attention la prochaine fois, souffla-t-il malicieusement, sans pour autant se retirer.

Au contraire même, Maya, à sa grande surprise, sentit son membre durcir de nouveau en elle.

— La prochaine fois, l'interrogea-t-elle, les yeux écarquillés, tu veux dire : tout de suite ?

— Tu vois l'effet que tu me fais !

Il prit ses lèvres en un long et tendre baiser, qui aussitôt ralluma le feu en elle. Faire une nouvelle fois l'amour avec lui de cette manière envoûtante ? Elle ne demandait pas mieux ! Mais Paul s'écarta d'elle.

— Je ne serai pas aussi négligent une seconde fois. D'ailleurs, nous serions mieux au lit, tu ne crois pas ? Pourquoi ne pas te glisser dedans pendant que je vais chercher ce dont nous avons besoin ? Je ne serai pas long !

S'étant relevé, il enfila rapidement son pantalon ; puis il lui tendit la main pour l'aider à se relever à son tour.

Maya ne put s'empêcher de regarder avidement son large buste demeuré nu.

— Paul ?...

— Qu'y a-t-il ?

Sans attendre sa réponse, il s'approcha vivement d'elle, l'air inquiet. Il écarta les pans de sa

chemise de nuit déchirée, qu'elle avait timidement essayé de rapprocher pour s'en couvrir ; dans un geste possessif, il posa sur ses hanches ses mains chaudes, très légèrement calleuses, dont Maya raffolait.

— Tu as dit... que tu allais revenir, commença-t-elle, hésitante. Est-ce que cela signifie que... que tu as l'intention de passer la nuit avec moi ?

— Essaie un peu de m'en empêcher, et tu verras ce qui va t'arriver...

— Bonjour, ma chère ! Vous êtes bien matinale ! s'exclama Lottie lorsqu'elle pénétra dans la cuisine.

Maya était assise à la grande table en pin avec, couché à ses pieds, l'énorme chien-loup, qui semblait monter la garde autour d'elle.

— Accordez-moi cinq minutes et je vous servirai une bonne tasse de thé, proposa la gouvernante.

— Merci beaucoup, Lottie, mais je ne prendrai pas de thé maintenant, répondit Maya en se redressant d'un bond, aussitôt imitée par la chienne de Paul. J'envisageais d'emmener Sheba faire une petite promenade avant le petit déjeuner. Cela ne vous ennuie pas ?

— Bien sûr que non ! Habituellement, c'est mon Tom qui la sort. Je suis persuadée qu'il sera enchanté de ce répit avant d'attaquer sa journée de travail. Il y a tant à faire dans une immense maison comme celle-ci ! Aujourd'hui, il doit tondre la grande pelouse. Ne vous encombrez pas d'une laisse, vous n'en aurez pas besoin ; mais ne laissez pas cette demoiselle vous dicter la cadence, vous rentreriez épuisée !

A l'extérieur, Maya s'emplit les poumons d'air pur. Sous ses pieds, le sol était encore détrempé par l'humidité de la nuit. Sheba gambadait gaiement autour d'elle. Curieusement, la présence de l'animal lui procurait un sentiment de réconfort et de chaleur. Enfant, elle n'avait jamais possédé d'animal de compagnie : son père ne l'aurait jamais permis ! Au contact de Sheba, elle prenait conscience de ce qu'elle avait manqué.

Rapidement, ses pensées revinrent se fixer sur la nuit écoulée. Elle vibrait encore par toutes les fibres de son corps de la manière passionnée dont Paul lui avait fait l'amour, et en gardait les traces précieuses sur la peau. Elle s'était extraite du lit chaud et douillet avec moult précautions, veillant à ne pas déranger son amant. Mais celui-ci dormait du sommeil du juste, et rien ne semblait devoir l'en tirer de sitôt. Ce n'était guère surprenant si l'on songeait qu'ils avaient passé la nuit perdus dans les bras l'un de l'autre, emportés toujours plus haut dans l'ardeur fervente où les avait poussés un désir insatiable.

Maya s'était levée tôt parce qu'elle avait besoin de passer un peu de temps seule, pour réfléchir à tête reposée à ce qui lui était arrivé. Elle n'avait eu qu'un seul amant avant Paul : Sean. Bien qu'elle lui eût fait don de sa virginité, elle n'avait guère été enflammée par ses attentions trop rapides. Même à l'époque, Maya savait qu'il n'incarnait pour elle qu'un pâle ersatz de l'amour, auquel elle ne s'était accrochée que pour combler sa solitude et pallier le besoin d'aimer et d'être aimée qui la tenaillait.

Rien ne l'avait préparée à la révélation foudroyante prénommée Paul...

Elle dégrafa le col de son anorak et inspira profondément. En dépit d'une longue douche et d'un

shampooing, toute sa peau était encore imprégnée de l'odeur provocante et délicieusement virile de son amant... Ou était-ce seulement un effet de son imagination, parce qu'elle était incapable de se rassasier de lui ? Existait-il une seule femme qui puisse se déclarer saturée de Paul Walker ?

Maya savait en tout cas qu'il avait définitivement ruiné ses chances d'être comblée par un autre homme. D'ailleurs, le seul fait d'imaginer qu'un autre puisse, un jour, entrer dans sa vie s'apparentait déjà à une trahison. Elle ne pourrait jamais s'y résoudre... Pas après ce qu'elle venait d'expérimenter. Et un tel homme, s'il devait exister un jour, ne recevrait d'elle pas le quart de ce qu'elle avait offert à Paul.

Elle soupira, la gorge serrée par le désespoir. Pourrait-elle s'accommoder de la conclusion de sa liaison avec Paul aussi facilement qu'elle se l'était imaginé ?...

C'est le moment que choisit Sheba pour la pousser légèrement du bout du museau. Il fallut un peu de temps à Maya pour comprendre ce que la chienne attendait d'elle.

— Ah, tu veux jouer ?

Elle n'avait pas pensé à emporter un jouet ou une balle mais dénicha un bâton de taille raisonnable, qu'elle lança au loin.

— Allez, va chercher !

Sa tasse de café posée devant lui, Paul consultait constamment sa montre, jetant des coups d'œil compulsifs par la fenêtre de la cuisine. Il s'était réveillé prêt à reprendre ses ébats avec Maya, pour une grasse matinée langoureuse consacrée au sexe. Quelle n'avait pas été sa déception de constater qu'elle s'était levée sans l'attendre !

Que dire de ce qu'il avait ressenti lorsque Lottie lui avait gaiement annoncé :

— Mlle Hayward est en train de faire faire à Sheba sa promenade du matin. C'est très gentil de sa part, vous ne trouvez pas ?

Gentil ? De l'avoir abandonné pour donner la préférence à son chien ? Sadique aurait mieux convenu... Cependant, Paul ne pouvait s'empêcher d'admirer Maya, qui avait vaincu les vieux démons de son enfance et pouvait désormais promener Sheba seule.

Il but une gorgée de café et reposa nerveusement sa tasse. On ne pouvait vraiment pas affirmer que la vie s'était montrée douce avec Maya. Jusqu'à ce crétin d'amant qui s'était trompé en lui adressant sur son portable un message qui ne lui était pas destiné ! Il éprouva une telle colère à cette seule pensée qu'il redouta, une fois encore, d'avoir hérité du caractère irascible et violent de son père — ce qui ne manqua pas de l'effrayer, comme chaque fois qu'il envisageait cette hypothèse !

Heureusement, la voix douce et chantante de Maya résonna dans le hall d'entrée, où elle échangeait quelques mots avec Tom ; elle lui fit oublier ses pensées moroses. Retenant son souffle, il attendit avec impatience qu'elle franchisse enfin le seuil de la cuisine.

Elle le salua d'un sourire presque timide. Vêtue très simplement d'un jean délavé et d'un anorak rouge, elle lui parut divinement belle avec ses joues rosies par le grand air et ses cheveux emmêlés par le vent. Il se leva et s'approcha d'elle avec une nonchalance apparente ; puis il l'attira tendrement dans ses bras et l'étreignit avec force.

— Tu m'as abandonné ! Je me suis réveillé et j'ai découvert que tu étais partie, lui reprocha-t-

il.

— J'avais besoin de respirer un peu d'air frais. Comme la campagne est belle par ici ! Et j'adore Hawk's Lair ! Ta propriété est tellement magnifique.

— Oui, Tom fait vraiment un travail superbe dans les jardins, et dans tout le domaine. Mais tu veux vraiment parler de ça ?

— Non, tu as raison : nous ferions mieux de parler de la pièce. J'ai hâte de reprendre mes recherches !

Maya s'était échappée du cercle de ses bras, et avait évité le baiser que Paul s'appêtait à poser sur ses lèvres.

— Est-ce ainsi que les choses vont se dérouler aujourd'hui entre nous : boulot, boulot ? commenta-t-il d'un ton aigre. Comme s'il ne s'était rien passé entre nous ?

— Je veux plus que jamais faire du bon travail pour toi. Et surtout pas que tu imagines que j'attends désormais de toi quelque privilège particulier sous le prétexte que nous avons dormi ensemble. Je suis ici pour travailler et c'est ce que j'ai l'intention de faire.

— C'est donc ainsi que tu vois les choses ! s'emporta Paul, furieux.

Comment pouvait-elle lui battre froid de la sorte, comme s'ils s'étaient contentés d'une étreinte furtive et sans lendemain ? Il ne pouvait tout simplement pas envisager qu'elle ne soit pas, comme lui, consumée par l'envie et le besoin de recommencer.

Maya ne prit même pas la peine de lui répondre, se contentant de se tenir calmement debout devant lui, faisant lentement glisser la fermeture Eclair de son anorak.

— Après tout, si c'est ce que tu souhaites ! finit-il par exploser. Prends ton petit déjeuner et viens me rejoindre dans mon bureau. Tu as vingt minutes, pas une de plus !

Il sortit de la cuisine dans un tel état de colère qu'il ne parvint même pas à la regarder.

Moins de vingt minutes plus tard, Maya pénétrait dans le bureau de Paul. Elle le trouva installé à sa table de travail, en train d'écrire rageusement à la main. Il ne faisait aucun doute qu'il l'avait entendue entrer ; pourtant, il n'eut aucune réaction et ne prit même pas la peine de lever les yeux vers elle. Sachant qu'il était fâché contre elle et, dûment instruite par son père, qu'il ne fallait jamais déranger un artiste au travail, elle demeura debout et silencieuse devant lui, se contentant de l'observer... ce qui ne constituait pas vraiment une corvée !

Mais elle aurait préféré pouvoir suivre du doigt le contour de sa mâchoire si parfaitement sculptée, approcher son visage du sien, baiser légèrement sa bouche pour faire revivre ce qui les avait unis pendant la nuit. Comme il avait l'air sérieux...

Il finit par lever sur elle un regard tellement sévère qu'elle eut l'impression d'être une intruse, une mendicante qui aurait violé son espace privé sans y avoir été invitée.

— Tu as pris ton temps ! lança-t-il. Approche une chaise et assieds-toi ! Tu as de quoi écrire ?

— Non... Enfin si, dans mon bureau...

Elle se dépêcha de se rendre dans la pièce contiguë pour prendre un bloc et un crayon et revint rapidement s'installer en face de Paul.

— Avant que nous ne commençons, je préférerais que tu boutannes ton chemisier, dit-il en lui décochant un regard glacial.

Embarrassée à l'idée que son vêtement avait pu s'ouvrir à son insu, et qu'elle laissait peut-être voir davantage de peau que ne le permettait la bienséance, Maya porta la main à son col. Mais elle s'aperçut que seul le dernier bouton était défait ; certes, son cou était exposé aux regards, mais cela ne choquait plus personne depuis une bonne centaine d'années...

— Si je ferme ce bouton, j'aurai l'impression d'étouffer.

— Dans ce cas, va mettre quelque chose qui ne soit pas aussi provocant !

— Ce corsage est parfaitement convenable ! s'indigna-t-elle.

Dans un geste de protection, Maya porta la main à sa poitrine, ce qui eut pour effet d'attirer le regard de Paul.

— Eh bien, *moi*, je le trouve provocant, décréta-t-il.

— Je n'y peux rien.

— Bien sûr que si ! Après tout, c'est toi qui as choisi de porter ce maudit vêtement !

— Tout cela est ridicule ! Tu te comportes ainsi seulement parce que...

— Parce que quoi, Maya ? Je serais très curieux de découvrir ton opinion sur le sujet !

Mal à l'aise, elle s'agita sur sa chaise et tenta d'éluder :

— Je... je n'en sais rien...

— menteuse !

— Bon d'accord : de toute évidence, tu es frustré, finit-elle par lâcher, agacée.

— Exactement, approuva-t-il. Comment suis-je supposé travailler alors que te voir en face de moi suffit à me rendre fou ?

Incapable de lui fournir une réponse, Maya se mit à fixer ses mains croisées sur ses genoux. Elle avait l'impression d'avoir rougi jusqu'aux oreilles, d'autant qu'elle déplorait secrètement d'être, à force de le contempler, de plus en plus tourmentée par son propre désir pour lui.

Paul mit son embarras à profit pour contourner le bureau ; s'étant placé derrière elle, il entreprit de lui masser tendrement les épaules.

Aussitôt Maya sentit sa résolution fondre et son corps s'amollir.

— Peut-être pourrions-nous trouver ensemble une solution qui pourrait soulager ma frustration, suggéra-t-il d'une voix rauque. Ensuite, nous commencerons à travailler.

Son souffle tiède contre sa joue fit frissonner Maya.

— Arrête, Paul, murmura-t-elle. Je suis incapable de réfléchir lorsque tu me touches.

— Qui te demande de réfléchir ?...

— Je suis ici pour travailler, pas pour succomber à tes tentatives de subornation !

Paul se pencha pour l'embrasser mais Maya n'était pas encore prête à céder : elle détourna la tête, et le baiser se perdit sur sa joue. Elle souhaitait vraiment que tous deux précisent les termes de leur... arrangement.

— Tu m'as dit que tu avais besoin de travailler à ta pièce de théâtre, et tu m'as amenée ici pour t'aider...

Elle fut interrompue par un coup frappé à la porte. Cette opportune diversion ne sembla pas du goût de Paul, qui s'écarta d'elle en jurant entre ses dents.

— Entrez, lança-t-il d'un air contrarié.

La porte s'ouvrit, livrant passage à Lottie, qui portait un plateau garni d'une cafetière — dégageant un arôme exquis — et d'une assiettée de petits gâteaux.

— J'ai pensé qu'un bon café vous aiderait à garder le rythme, annonça-t-elle gaiement en posant son plateau sur le bureau.

— Excellente idée, la remercia Paul, d'un ton rogue qui trahissait son dépit, mais qui ne troubla pas la gouvernante.

— Quelle jolie blouse vous portez ce matin ! dit-elle à Maya avant de ressortir.

Cette dernière n'osa pas regarder Paul après ce commentaire, mais l'intrusion de Lottie était survenue à point pour lui permettre de reprendre ses esprits. Un peu de distance entre eux serait sans doute bienvenu, même s'il était à peu près certain qu'il ne manquerait pas de revenir à la charge plus tard.

— Bon, je file trier les livres dont je vais avoir besoin pour mes recherches.

— Pour l'amour du ciel, Maya, je...

Mais elle avait quitté la pièce avant qu'il ait pu terminer sa phrase.

La fuite de Maya plaça Paul au pied du mur : il n'eut pas d'autre issue que de se remettre au travail.

Les premiers instants furent difficiles : son esprit était littéralement envahi par des images érotiques de la jeune femme. Mais finalement, une fois qu'il eut commencé à écrire, l'histoire l'absorba entièrement. C'était comme s'il pouvait voir le drame se dérouler au fur et à mesure dans son esprit, et qu'il n'avait plus qu'à écrire. Cette frénésie lui fit oublier tout le reste, y compris Maya.

Ce qui n'était d'ailleurs pas tout à fait vrai, car Paul découvrit en se relisant que le personnage principal féminin de la pièce avait soudain beaucoup de traits de caractère empruntés à Maya... Cela s'était fait quasiment à son insu, ce qui lui fit comprendre qu'il s'impliquait émotionnellement bien davantage pour camper ce personnage qu'il ne l'avait fait pour ses précédents rôles de femmes.

Quel étrange métier que le sien ! Ecrire et décrire des émotions, les faire vivre à ses héros, lui paraissait beaucoup plus facile que de les exprimer dans la vie quotidienne. Son subconscient lui soufflait qu'il était redevable de cette infirmité à ses parents : la passion qui les avait unis était si orageuse que, dans sa vie privée, Paul avait toujours fui le moindre tressaillement émotionnel, le moindre début d'ébauche de commencement de sentiment amoureux.

Des souvenirs dérangeants l'assaillirent, à tel point qu'il aurait juré entendre les cris de colère de sa mère traverser les années pour revenir le hanter. Cela ne lui était plus arrivé depuis des lustres. Il se demanda pourquoi les images d'une vie de famille plutôt malheureuse refaisaient surface à cet instant précis.

Désireux de ne pas se laisser perturber, Paul reporta toute son attention sur sa pièce. Après avoir écrit une scène particulièrement émouvante entre l'héroïne et le soldat qui la courtisait, il fit une pause pour boire une tasse de café. Il y avait bien deux heures que Lottie l'avait apporté et il était froid. Trop absorbé à réfléchir sur les pages qu'il venait de rédiger, il ne s'en formalisa pas.

La porte du bureau adjacent s'ouvrit sur Maya.

— Je ne voudrais pas te déranger, mais j'ai commencé à consulter les ouvrages qui se trouvent dans mon bureau et à prendre des notes sur ce qui m'a paru pouvoir t'être utile. Je vais aller dans la bibliothèque pour faire de plus amples recherches.

L'innocence de son regard transperça le cœur de Paul comme une flèche.

— De mon côté, dit-il en s'efforçant de prendre un ton professionnel, j'ai griffonné une courte liste de quelques éléments qui pourraient nous être utiles. Tiens !

Joignant le geste à la parole, il arracha une page de son bloc et la lui tendit. Elle commença à la déchiffrer sur-le-champ, et il fut étonné de voir naître dans ses yeux un intérêt non feint. C'était la première fois qu'une femme avec qui il avait eu des relations sexuelles se passionnait sincèrement pour son travail. A cette pensée, il se laissa envahir par un immodeste frisson de fierté et de plaisir.

— Je me dépêche de m'y mettre, l'assura Maya.

— Il n'y a pas d'urgence. Nous nous verrons plus tard et discuterons de ce que tu as trouvé. J'aurai aussi besoin que tu tapes pour moi ce que j'ai écrit aujourd'hui.

— Ce ne sera pas une épreuve, crois-moi ! J'ai tellement hâte de savoir comment l'histoire progresse.

Presque parvenue à la porte donnant accès au couloir, Maya se tourna vers lui et lui déclara, avec un sourire encourageant :

— J'espère que tu as beaucoup d'inspiration.

— Ça ne marche pas trop mal, lui dit-il en retour. Pendant que j'y pense, je ne t'ai pas encore félicitée pour la façon dont tu as surmonté ta crainte des chiens et emmené Sheba en promenade.

— J'ai adoré le faire. C'était exactement comme tu l'avais prédit : j'ai eu la sensation qu'elle me gardait, qu'elle voulait me protéger.

Sans doute ne s'en rendait-elle pas compte, mais l'expression de son visage, à cet instant, avait la candeur de celui d'un enfant qui découvre ses cadeaux de Noël au pied du sapin... Tout le désir que Paul avait éprouvé pour elle plus tôt ce matin se ralluma.

Arrivée à l'étage, Maya eut l'impression qu'une chape de silence s'abattait sur elle, comme si le bruit de ses pas était étouffé par une couche de neige. Dans l'imposant corridor conduisant à la bibliothèque, un frisson de crainte la parcourut. *Il y avait des fantômes par ici, exactement comme le long du mur d'Hadrien.* Il ne s'agissait plus des fantômes des soldats romains en ordre de marche mais des ombres des membres, aujourd'hui disparus, d'une famille.

Elle se demanda brusquement pourquoi Paul parlait à peine de ses parents, qui lui avaient pourtant légué cette maison familiale où il avait vécu avec eux dans sa jeunesse. Des événements pénibles étaient-ils survenus entre eux ? Il avait seulement laissé échapper que son père avait un tempérament explosif. Était-ce à cause de ce trait de caractère, dont il aurait souffert, qu'il était si réticent à parler de son enfance ?

Perdue dans ses réflexions, c'est les sourcils froncés que Maya poussa la porte de la bibliothèque. Comme il y faisait froid ! Elle coinça son bloc sous son aisselle et croisa les bras sur sa poitrine pour se réchauffer. La pièce était remarquable, avec son décor datant de Jacques Ier, sous le règne duquel les ancêtres de Paul avaient bâti cet édifice. Quelques belles pièces d'ameublement contemporain étaient néanmoins disposées çà et là. Mais le plus impressionnant restait les rayonnages, qui couvraient tous les murs du sol au plafond, et croulaient littéralement sous les livres. Au milieu du mur opposé à la porte, au-dessus d'une somptueuse cheminée en marbre, était accroché un remarquable portrait d'un jeune homme à la chevelure noire. S'approchant pour l'examiner de plus près, Maya eut tout à coup l'impression d'être frappée par la foudre. En bas à droite s'étalait, clairement lisible, le nom de l'artiste : *Alistair Devereaux*.

Comment Paul était-il entré en possession d'une peinture de son père ? Et pourquoi ne lui en avait-il jamais parlé ? Maya s'abîma dans la contemplation du portrait, admirant les coups de pinceau hardis et pourtant si délicats, l'usage audacieux de la couleur. Elle se sentit soudain catapultée des années en arrière. Le souvenir des liens qui l'avaient unie à son père lui revint en plein cœur : son amour pour elle, sa négligence envers elle, et finalement son départ. S'efforçant furieusement d'effacer les larmes de ses joues, elle fut soudain frappée par la violence des sentiments qu'elle s'était mise à éprouver pour Paul.

Elle ferait mieux de prendre garde, cela pourrait devenir dangereux. S'ils devenaient trop proches, finirait-il par la négliger, la rejeter, puis l'abandonner ? C'était probable... Après tout, n'était-il pas, comme son propre père, un artiste célébré dans la presse et adulé par son public ? De plus, le peu qu'elle savait de lui semblait révéler une certaine défiance à l'égard de tout

engagement... Quelle idiote elle serait de laisser un tel homme ravir son cœur, même s'il s'agissait du plus beau, du plus charmant, du plus talentueux et du meilleur amant du monde ! Il lui fallait absolument s'en tenir à sa résolution première et se contenter d'une brève liaison, sans rien attendre d'autre... C'était indispensable ; sa survie en dépendait, elle le pressentait.

Satisfait de sa journée de travail, Paul contemplait avidement Maya, installée en face de lui à la table du dîner, dans une robe longue aux multiples coloris parmi lesquels un vert assorti à ses yeux ressortait particulièrement. Sa beauté semblait encore magnifiée par la lumière tamisée des bougies.

— A partir de demain, lui déclara-t-il, j'ai l'intention de mettre une voiture à ta disposition. Et puisque tu sembles apprécier les MG, j'ai pensé qu'en conduire une te plairait. Qu'en dis-tu ?

— Tu es sûr ? Si elle ressemble à celle avec laquelle tu m'as raccompagnée à Camden, tu dois y être attaché comme à la prunelle de tes yeux !

— J'ai confiance. Je sais que tu seras prudente et me doute que tu n'es pas le genre à foncer dans un mur. Et même si tu devais amocher ma voiture, je suppose que je m'en remettrais. Après tout, ce n'est qu'un peu de ferraille autour d'un moteur, non ? conclut-il avec un haussement d'épaules nonchalant.

— Mon père était très protecteur quand il s'agissait de ses automobiles. Si l'une d'elles avait dû être endommagée, je ne crois pas qu'il aurait pu le prendre avec flegme.

— Se montrait-il aussi protecteur vis-à-vis de toi ?

— Tu connais déjà la réponse à cette question, répliqua-t-elle sans se dérober. Moi aussi, j'ai une question pour toi : pourquoi ne m'as-tu rien dit du portrait peint par mon père qui se trouve dans la bibliothèque ?

— Il s'agit d'un jeune comédien, dont mon père a été le maître. Ce tableau me vient de mes parents. Je voulais t'en parler, mais je me suis laissé happer par le travail et j'ai oublié.

— Considérant que je suis la fille d'Alistair Devereaux, il ne t'est pas apparu que l'information pourrait m'intéresser au premier chef ?

— Toutes les questions restées sans réponse à propos de ton père t'obsèdent, n'est-ce pas ?

— Il me semble que tu as, toi aussi, pas mal de problèmes à résoudre concernant ton passé. Si ce n'était pas le cas, pourquoi serais-tu aussi réfractaire à en parler ? C'est comme si tu avais construit autour du sujet un mur d'enceinte fortifié sur lequel tu aurais apposé un écriteau « Défense d'entrer ».

Le cœur de Paul se mit à battre de façon précipitée. Il s'était imaginé qu'ils s'entretiendraient aimablement de choses et d'autres pendant le dîner, mais surtout il attendait impatiemment le moment d'emmener Maya au lit pour une nouvelle nuit d'amour échevelée. Il n'avait aucunement prévu qu'elle le mettrait au défi concernant une partie de sa vie qui demeurerait strictement privée, le seul sujet qui ne convenait pas à une conversation d'après dîner.

— Nous avons tous des cadavres dans notre placard, Maya, grimaça-t-il. Pourquoi ne pas laisser les miens reposer en paix ?

— De quoi as-tu donc si peur ? Je croyais que tu étais le type d'auteur dramatique courageux et audacieux, qui aime s'engager, défendre des idées et des principes, revisiter les erreurs du passé.

N'est-ce pas d'ailleurs ce que tu fais dans la pièce que tu écris en ce moment ?

Sentant sa colère s'amplifier, Paul lui répondit assez vivement :

— Pourrais-tu me préciser, à propos des erreurs de ton père, dont il est évident qu'elles t'ont été extrêmement préjudiciables, quel bien tu retires à « revisiter le passé » ? Je suis impatient d'entendre ta réponse...

De l'autre côté de la table, les épaules de Maya s'affaissèrent, comme si elle reconnaissait sa défaite.

— Tu as raison : je suppose que j'ai été vraiment amochée par le comportement de mon père, par sa façon de vivre et... et de mourir. J'essaie seulement de saisir le sens de tout ça, pas plus. J'ai besoin de comprendre, afin d'être en mesure, le moment venu, de ne pas reproduire les mêmes erreurs. Je sais déjà que jamais je ne mettrai ma propre personne, ma carrière et mes « amis » au premier rang ; en aucun cas je ne négligerai mes enfants, ni ne les laisserai livrer seuls les batailles que le monde leur imposera forcément tôt ou tard. Je leur montrerai chaque jour qu'ils signifient tout au monde pour moi ; je les aimerai tellement qu'ils ne pourront jamais douter qu'ils constituent ma principale priorité, quel que soit le chemin que prendra ma vie !

Au vu de la détermination et de la détresse lisibles sur son beau visage, Paul sentit son cœur se contracter douloureusement, déplorant son impuissance à lui apporter aide et réconfort.

Le caractère épouvantable de son père avait certes compliqué sa vie et celle de sa mère ; pourtant, son enfance avait été un *conte de fées* comparée à celle de Maya. Il ne faisait aucun doute qu'elle ferait une mère formidable... et une épouse exceptionnelle pour l'homme chanceux, exceptionnellement chanceux, qui l'épouserait !

— C'est moi qui ai trouvé son corps après qu'il s'est pendu.

Perdu dans ses pensées, Paul crut avoir mal entendu, d'autant que Maya avait chuchoté dans un souffle.

— Quoi ? s'exclama-t-il, incrédule, après que son cerveau eut enregistré l'information tragique.

Il eut soudain l'impression que son estomac se révolta et qu'il allait vomir. En face de lui, Maya fixait obstinément la table, ses longs cheveux noirs masquant en partie son beau visage.

— Il était dans son atelier. J'étais allée faire des courses : il ne pensait jamais aux repas lorsqu'il travaillait, et si je ne les avais pas remplis, nos placards seraient restés vides en permanence. Je l'ai appelé en rentrant, mais il ne m'a pas répondu. Je savais qu'il était en train de travailler et qu'il se donnait beaucoup de mal pour se remettre à l'œuvre, après plusieurs mois stériles durant lesquels il avait été en panne d'inspiration. J'ai rangé la nourriture que j'avais rapportée et nous ai préparé une tasse de thé.

— Ne me raconte pas si cela devient trop douloureux, l'interrompit Paul.

— Au contraire : je n'en ai jamais parlé à personne et aujourd'hui, je sens que j'ai besoin de le faire.

— Dans ce cas, je t'écoute.

— J'ai frappé à la porte en l'appelant de nouveau. Sans succès. Alors j'ai entrouvert la porte tout doucement et jeté un coup d'œil à l'intérieur...

Son menton se mit à trembler ; Paul s'arrêta de respirer.

— Il était pendu à une corde, qu'il avait attachée au lustre. Sous ses pieds, des petits morceaux de verre brisé jonchaient la table qu'il avait tirée sous le lustre pour pouvoir... pour pouvoir...

Incapable de poursuivre, elle se mit à pleurer sans bruit, le visage dans les mains.

D'abord pétrifié et incapable de réagir, Paul se leva brusquement d'un bond et contourna la table pour la rejoindre. Il la fit doucement se mettre debout et la prit dans ses bras, attirant sa tête contre son torse. Il sentit aussitôt des larmes tremper sa chemise et se mit à semer des petits baisers sur ses cheveux, aspirant le parfum un peu sucré de son shampooing. Son corps svelte tremblait contre le sien.

— Pleure autant que tu voudras, mon cœur, murmura-t-il. Je ne te lâcherai pas, je vais continuer à te bercer dans mes bras.

— Mais tu ne m'as pas engagée pour... pour que je me conduise comme une loque hystérique, ni pour que je t'oblige à prendre soin de moi.

— Tu plaisantes ! Crois-tu vraiment que ce soit difficile pour moi de te consoler après ce que nous avons partagé ?

— Pendant toutes ces années, je me suis interrogée : serait-il toujours en vie si... si j'étais rentrée plus tôt, ou si je n'étais pas sortie du tout ?

— Maya, tu te trompes : tu n'aurais rien pu faire.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ? l'interrogea-t-elle, levant vers lui un regard empli de

confiance et d'espoir.

La prenant par les avant-bras pour l'écarter légèrement de lui et pouvoir la regarder en face, il inspira profondément.

— Il semble qu'il était parvenu au fin fond du désespoir, bien trop loin dans de sombres paysages pour que quiconque puisse envisager de le secourir. Toi moins que quiconque. C'est lui qui aurait dû prendre soin de toi, et non l'inverse.

Il essuya ses larmes du bout des doigts.

— Peut-être a-t-il *vraiment* essayé de s'occuper de moi, mais sans y parvenir. Je ne peux quand même pas continuer à lui en vouloir pour cet échec !

— Tu n'es pas obligée de lui en vouloir, non, mais tu dois accepter le fait qu'il ne s'est pas bien occupé de toi. Quoi que tu en dises, quelle que soit ta noble volonté de prendre sa défense, il est évident qu'il n'a pas fait de son mieux du tout ! C'était sans aucun doute un artiste incroyablement doué, mais tu étais sa fille unique ; c'est à toi qu'il aurait dû donner son amour et son dévouement ; tu aurais dû être sa priorité, passer avant son art !

— Je pense souvent qu'il utilisait son art pour fuir le monde... Mais n'est-ce pas ce que nous faisons tous à un moment ou un autre de notre vie, lorsque nous sommes à bout, surmenés ou soucieux ? Nous tentons alors d'échapper à notre quotidien.

Maya s'interrompit en reniflant.

— Tu sais, reprit-elle, je ne suis pas toujours aussi indulgente à son égard. Parfois, je le *hais* pour ce qu'il m'a fait, pour la manière dont il se comportait et s'occupait de gens qui n'éprouvaient pour lui aucune amitié sincère. Mais la vérité, c'est que je l'ai beaucoup aimé. Beaucoup...

— Les rapports entre les gens sont complexes. Surtout entre des parents et leurs enfants.

— Tu vas peut-être me prendre pour une folle mais le plus étrange, c'est qu'après ses obsèques, j'ai eu le sentiment qu'il prenait enfin soin de moi. Alors que j'aurais pu m'effondrer, je me suis sentie enveloppée dans un manteau d'amour et de paix. Pendant des mois, j'ai eu l'impression qu'il m'accompagnait, même aux pires moments, quand tout ce que nous possédions a dû être vendu pour apurer ses dettes et que j'ai été obligée de quitter notre maison.

— Où t'es-tu réfugiée ?

— Une de mes amies partageait une maison avec deux colocataires. Elles m'ont proposé une chambre. A l'époque, je travaillais déjà depuis plusieurs mois. A cause des difficultés financières de mon père, j'avais dû abandonner mes études et accepter un travail de bureau.

Elle haussa les épaules et s'essaya à un sourire timide, qui releva la commissure de ses lèvres de la plus charmante des façons. Paul en conçut un irrépressible élan de tendresse.

— Je crois que tu as tout à fait raison, poursuivit-elle. Il ne sert à rien de ressasser le passé. L'exercice ne peut que rendre malheureux. J'ai essayé de me convaincre de ne pas m'appesantir sur mes souvenirs, et je veux vraiment ne plus dépendre de ce drame. Il n'en reste pas moins que j'ai trouvé épouvantablement éprouvant d'être le témoin de... enfin, tu comprends...

— *L'imaginer* est déjà terrible, alors penser que tu as dû faire face à cet événement tragique

toute seule... Quel courage considérable il t'a fallu !

— Je n'avais jamais vu la situation sous cet angle. Pourtant, à y bien réfléchir, je crois en effet que j'ai eu besoin de courage pour aller de l'avant. Je n'ai pas abandonné, j'ai survécu, et me voici avec la vie devant moi ! Quoi que j'entreprenne à l'avenir, je ne le ferai pas à moitié ; j'y mettrai tout mon cœur. Le temps est venu pour moi de laisser le chagrin derrière moi et d'avancer dans la vie avec davantage d'optimisme.

— Si quelqu'un peut y parvenir, c'est bien toi, Maya !

— Merci...

— Mais de quoi ?

— De m'avoir écoutée.

Paul ne pensait pas mériter vraiment sa gratitude. Il s'inclina cependant en une petite courbette comique.

— A ton service !

— Si un jour toi aussi tu as besoin de quelqu'un pour t'écouter, d'une épaule, sache que je serai là.

Il resta silencieux, se contentant de contempler son beau visage déterminé.

— Je ne sais pas pourquoi, insista-t-elle, mais j'ai parfois le sentiment que quelque chose dans ton passé te perturbe. En apparence, on ne perçoit rien : tu es sûr de toi, tu as réussi, et tu es désormais un écrivain confirmé. Pourtant, c'est là, je le sens. Est-ce en rapport avec ta famille ?

Paul eut le sentiment d'apercevoir les ombres du passé qui tentaient douloureusement d'émerger ; il les repoussa vigoureusement.

— Une autre fois, lui répondit-il d'un ton bourru. Je t'en parlerai peut-être une autre fois...

Baissant les yeux vers elle, il lut clairement dans les siens qu'elle ne le croyait pas... et elle avait raison ! Il ne pouvait se résoudre à évoquer sa famille et, surtout, il n'osait confier à personne sa crainte d'avoir hérité du tempérament violent de son père. Or, il ne voulait pas courir le risque de reproduire les mêmes errements ; en conséquence, chaque fois que l'occasion de se libérer de ce fardeau se présentait, il choisissait l'évitement... *Chaque fois !* Il désespérait de parvenir un jour à se comporter différemment !

Au fond, Maya, qui n'hésitait pas à affronter les nuages noirs de son passé, était bien plus brave que lui. Ne venait-elle pas de s'engager à s'en éloigner, pour affronter désormais la vie de façon plus positive ? Lui continuait à déverser ses émotions réprimées dans son œuvre. Peut-être était-il temps d'accepter que, selon toute probabilité, il vieillirait seul à cause de son incapacité à affronter le problème qui le taraudait, le terrifiait même.

Car il était sûr d'une chose : jamais il n'accepterait de s'engager à long terme avec une femme, alors que le risque d'un échec, dû à son hérédité, pendait comme une épée de Damoclès au-dessus de sa tête.

D'ailleurs quelle femme voudrait vivre avec un homme qui risquait de lui faire du mal ? En aucun cas, il n'envisagerait d'exposer à un tel sort une femme comme Maya, alors qu'elle avait déjà été blessée au-delà de l'imaginable.

Peut-être avait-il déjà fait preuve d'égoïsme envers elle en l'embarquant pour une croisière de passion ? Elle valait sûrement mieux qu'une simple relation sexuelle, même volcanique, avec un homme qui, en dépit de tout l'intérêt qu'il lui portait, ne manquerait pas de la congédier prochainement avec quelques baisers d'adieu pour tout souvenir ! Lorsqu'elle lui avait parlé de son ex, il avait bien perçu le désenchantement et le chagrin qui subsistaient dans sa voix au souvenir de son idéal si cruellement brisé. Une brève liaison avec lui confirmerait seulement que tous les hommes étaient des salauds. *Des profiteurs qui se souciaient d'elle comme d'une guigne, une fois qu'ils avaient obtenu ce qu'ils convoitaient !*

Paul passa la main dans la chevelure de jais de Maya, toujours blottie contre lui. Ses doutes à propos de l'élégance de son comportement envers elle ne changeaient rien au désir qu'elle lui inspirait depuis la toute première fois où il l'avait vue. Incapable de résister à l'attrait qu'elle exerçait sur lui, il l'étreignit plus étroitement encore, se laissant irrésistiblement envahir et subjugué par l'odeur de sa peau. C'est avec déférence qu'il posa ses lèvres sur la douceur de sa joue.

— Permits-moi de t'emmener au lit, Maya. Je sais que cela ne fera pas disparaître ton chagrin, mais cela t'aidera au moins à l'oublier pendant un temps. Et pour ne rien te cacher, il n'y a rien au monde dont j'aie moi-même davantage besoin à cet instant.

S'écartant d'elle, il lui tendit la main. Elle n'hésita qu'une seconde avant d'y glisser la sienne.

Ses doigts jouant avec légèreté sur la hanche nue de Paul, Maya se pelotonna plus étroitement contre lui.

— J'aime sentir la chaleur de ta peau : on dirait de la soie sauvage, lui chuchota-t-elle dans un sourire.

— Quant à la tienne... les mots me manquent pour en décrire l'exquise douceur. Je ne vois que le paradis qui puisse avoir le même goût. Tu es une révélation pour moi, Maya Hayward, une révélation humaine en même temps qu'une femme absolument irrésistible !

— Irrésistible à quel point ? le taquina-t-elle en posant hardiment sa main sur l'étendard de sa virilité.

La réponse ne se fit pas attendre, pour le plus grand bonheur de Maya. Car les baisers brûlants qu'ils venaient d'échanger, et dont sa bouche conservait la délicieuse meurtrissure, avaient réveillé ses appétits...

Il tendit la main vers la table de nuit pour s'emparer d'un préservatif.

— Tu agis au lieu de parler : un bon point pour toi, Paul Walker ! plaisanta-t-elle, facétieuse, avec une légèreté qui l'étonna elle-même.

Couchée sur lui, sous le regard intense de ses exceptionnels yeux bleus, elle subit avec ravissement la force de son assaut lorsqu'il la pénétra d'un seul coup puissant. Ensuite, il la tint serrée contre lui en la berçant tendrement, lui permettant ainsi de savourer la caresse inouïe du membre qui l'emplissait.

Elle laissa tomber sa tête contre son épaule et ferma les yeux. Tout au plaisir de savourer l'épanouissement de son corps, et de ses sens, elle réalisa brusquement que celui-ci n'avait rien à voir avec sa résolution de laisser son douloureux passé derrière elle pour mieux aller de l'avant.

En réalité, *elle était amoureuse*.

Elle rouvrit les yeux pour contempler l'objet de ses feux. Peu importait que Paul ne lui fasse pas encore suffisamment confiance pour lui révéler ce qui le préoccupait, tant pis s'il l'avait prévenue qu'il n'était pas homme à s'impliquer dans une relation à long terme, *elle l'aimait*. Forte de cette découverte, elle le dévisagea. Paul dut constater que son regard avait changé, plus émerveillé sans doute, car il réagit aussitôt :

— Eh toi, l'interpella-t-il, de sa belle voix basse un peu fêlée par la douce intensité de leur union, si tu continues à me regarder ainsi, tu risques fort de passer le reste de la nuit ainsi, sur moi. Tu crois que tu pourrais le supporter ?

Sans attendre sa réponse, il posa les deux mains autour de son visage et attira sa bouche vers la sienne, en un baiser possessif et exigeant. Elle le lui rendit avec une ardeur identique, se surprenant à prier secrètement pour qu'un jour, il l'aime en retour et que cet amour lui permette enfin de réaliser son rêve d'une union heureuse avec un homme — un rêve qui avait, jusqu'à présent, persisté à lui échapper...

— Je crois pouvoir supporter tout ce que tu voudras bien me proposer, murmura-t-elle en frottant son nez contre son cou.

En se promenant, solitaire, le long du mur d'Hadrien, Paul nota que sa démarche était plus allègre que d'habitude. Il ne perdit pas de temps à se demander *pourquoi* : la raison, il la connaissait. Elle était restée à la maison et poursuivait, avec un enthousiasme qui ne se démentait pas, le travail de recherches qu'elle effectuait pour sa pièce de théâtre. Il lui avait fallu déployer un énorme effort de volonté pour ne pas se laisser tenter par une journée de farniente au lit avec Maya. Mais les faits étaient têtus : il avait un texte à écrire, qui n'avancerait pas s'il se laissait distraire, quelque merveilleuse et adorable que soit *la distraction en question*.

Or, il devait approfondir la personnalité de son héros, découvrir les ressorts profonds qui l'avaient poussé, outre son rêve d'un destin moins banal, à quitter sa famille pour s'enrôler dans l'armée romaine, puis à se rendre avec celle-ci dans un pays étranger pour y garder une frontière dont il n'avait jamais entendu parler auparavant.

Il avait marché pendant plus d'une heure sur le sentier irrégulier qui cheminait parmi les rochers. Progressivement, le vent avait forci et ses rafales gagné en amplitude. En chemin, il avait même croisé un autre fou qui se promenait comme lui dans la brume. Paul avançait tête baissée, complètement absorbé par l'intrigue de sa pièce, lorsque tout à coup, il trouva ce qu'il cherchait.

Sa découverte lui coupa le souffle.

Dire que cela avait été là, constamment présent à son esprit, depuis l'instant même où il avait élaboré son sujet ! *Mais il avait une nouvelle fois adopté inconsciemment la tactique de l'évitement*.

Désormais, il semblait bien qu'il ne lui restât nulle part où se cacher...

— Comment va la pièce ?

— Ah, bonjour, Jane, répondit aimablement Paul en reconnaissant la voix de son agent au téléphone. Comment va la vie dans la grande métropole ?

— Réponds d'abord à ma question, ensuite je te raconterai tout.

— La pièce se porte bien. J'ai vraiment bien avancé ces derniers jours.

— C'est ta muse qui t'inspire ? A propos, comment se comporte-t-elle, ta petite assistante ? Quoique, à y bien réfléchir, le seul fait qu'après deux semaines de séjour elle ne se soit pas encore enfuie m'en dise déjà beaucoup à son sujet !

— Comment cela ?

— Eh bien, d'après ma connaissance du caractère fantasque et exigeant des artistes en général, et du tien en particulier, je dirais qu'elle ne manque ni de ténacité ni de résistance pour pouvoir continuer à travailler avec toi.

Paul fronça les sourcils.

— Son père était un artiste, répliqua-t-il, songeur.

— Alors ceci explique peut-être cela. Tu peux être absolument charmant, et tu es très séduisant, mais ton tempérament créatif fait parfois des étincelles lorsque tu travailles !

— J'ai changé, répliqua-t-il sur le ton de la plaisanterie.

Pourtant, il réalisa brusquement qu'il venait d'exprimer l'exacte vérité : au contact de Maya, il avait *effectivement* changé. Elle avait contribué à mettre en lumière une facette plus enjouée de son caractère, et lui avait permis de ne plus se mettre en colère dès lors que les choses ne se déroulaient pas selon ses vœux. Il appréciait sa compagnie et n'éprouvait pas, comme avec les autres femmes qu'il avait fréquentées, le besoin de s'enfuir et de se retrouver seul.

— Elle est formidable, finit-il par déclarer.

Jane poussa un long sifflement à l'autre bout de la ligne.

— Un mythe qui s'effondre, on dirait...

— Je ne comprends pas.

— Est-ce que tu en pines pour cette fille, Paul ? Je veux dire : pour de bon ?

Il se redressa sur son siège, préoccupé.

— Arrête d'enfourcher ton dada favori, Jane ! Tu sais bien qu'on ne dira jamais à propos d'une femme et de moi : « Ils s'aimèrent jusqu'à ce que la mort les sépare. » Alors, inutile de commencer à chercher un chapeau en vue de mon mariage !

— Je n'aime pas les chapeaux, mon cher ! Simplement, tu parais plus heureux que jamais, et ta voix s'éclaire lorsque tu parles de cette femme.

— Le bonheur ne dure pas, surtout s'il s'épanouit dans la passion. La promiscuité, le quotidien font rapidement pâlir les couleurs riantes de l'illusion... C'est du moins ce que je me suis laissé dire. Pourquoi ne pourrais-je pas simplement profiter des instants passés avec Maya sans que cela nous conduise nécessairement quelque part — devant un autel par exemple... ?

— C'est ta vie, Paul, et ton choix. Rappelle-toi seulement que je suis une amie de longue date, qui n'aimerait pas te voir vieillir en ermite.

— Je te suis reconnaissant de l'intérêt que tu me portes. Mais peux-tu affirmer qu'il n'y aura pas de femmes belles et complaisantes pour me tenir compagnie lorsque je serai devenu gâteux ?

Paul rit de sa plaisanterie à l'unisson avec Jane. Néanmoins, il ne put s'empêcher de trouver que

ses paroles sonnaient *faux*, même à ses propres oreilles...

Tétanisée, au bord de la défaillance, Maya fixait sans le voir le joli dégradé de pastel violet sur le mur du couloir. Elle aurait voulu pouvoir effacer de sa mémoire les mots qu'elle venait d'entendre dans la bouche de Paul ; hélas, c'était impossible !

Au moins désormais était-elle fixée : elle s'était fait des illusions lorsqu'elle avait cru qu'il commençait à s'attacher à elle, au prétexte qu'ils avaient passé au fil des jours de plus en plus de temps ensemble. Elle s'était imaginé qu'un lien les unissait désormais, mais ce n'était qu'une chimère !

Pour le phobique affirmé de l'engagement qu'était Paul, leur liaison n'avait été que du sexe ; certes intense, mais néanmoins uniquement du sexe !

Le cœur débordant de chagrin, taraudée par la douleur, elle se secoua pour sortir de sa torpeur ; elle déposa d'une main tremblante la liasse fraîchement imprimée qu'elle tenait sur le début du manuscrit dactylographié de la pièce — qui s'épaississait ainsi de jour en jour. S'efforçant de surmonter son trouble, elle ouvrit la porte du bureau et entra.

Paul avait terminé sa conversation téléphonique ; il leva les yeux vers elle. Aujourd'hui, il était de nouveau vêtu de noir, sa teinte fétiche, qui ajoutait, si c'était possible, à son charisme et rehaussait sa beauté, déjà exceptionnelle, d'une touche canaille très séduisante. Les vêtements sombres mettaient aussi en lumière ses mèches blondes et exaltaient l'intensité du bleu méditerranéen de ses yeux.

Le beau sourire qui naquit instantanément sur son visage fut un véritable crève-cœur pour Maya.

— Je suis à jour de la frappe et de l'impression, lui déclara-t-elle, en s'efforçant désespérément de contrôler le tremblement de sa voix. Je pense que tu ne verras pas d'inconvénient à ce que je sorte un instant pour respirer un peu d'air frais ?

Les yeux étrécis, Paul quitta sa table de travail et s'approcha d'elle.

— Tout va bien ?

Elle opina, sans réussir à le convaincre puisqu'il insista ; tant et si bien que Maya ne put réprimer longtemps le chagrin qui la rongait, et ne demandait qu'à déborder.

— Je me demandais si je n'avais pas abusé de ton hospitalité, lança-t-elle d'un ton acerbe. Et s'il n'était pas temps qu'une autre jeune femme « belle et complaisante » vienne me remplacer.

Paul devint blême, comme si le sang s'était soudain retiré de son visage.

— J'étais en train de parler à mon agent... Tu as écouté nos bêtises ?

— Très involontairement, je t'assure : j'étais sur le point d'entrer pour t'apporter le manuscrit et j'ai surpris votre conversation. Ce n'était pas particulièrement agréable à entendre... Néanmoins, je suis contente de connaître maintenant le fond de ta pensée. Tes paroles m'ont servi de déclic, et j'en avais besoin. Tu comprends, je commençais à m'abuser dangereusement à propos de ce qui se passait entre nous.

— Que veux-tu dire par « ce qui se passait entre nous » ?

Maya se figea. Était-ce le produit de son imagination, ou y avait-il une sorte de sous-entendu

glacial derrière ses paroles ? La forteresse qu'il avait construite autour de son cœur venait vraisemblablement de se consolider... Cette pensée la déprima encore plus.

— Nous n'étions pas seulement deux personnes travaillant ensemble, nous sommes devenus amants, reprit-elle bravement. Je me souviens t'avoir déclaré ne souhaiter qu'une brève liaison ; pourtant, comme nous avons partagé le même lit nuit après nuit, je me suis naïvement imaginé que tu recherchais peut-être un peu plus. Je croyais que j'étais un peu plus à tes yeux qu'une assistante et une maîtresse — l'une et l'autre étant des fonctions temporaires...

— Tu représentes en effet beaucoup plus que cela pour moi, Maya... Beaucoup plus. Tu es une très belle femme dotée d'une personnalité exceptionnelle, et je suis plein de respect pour la façon dont tu as réussi à surmonter les épreuves que la vie t'a infligées. Je n'aurais pu arriver au point où j'en suis dans l'écriture de ma pièce sans ta collaboration et...

— Je crois que je connais la suite de ton laïus : et ma contribution a été inestimable. C'est bien ainsi que tu avais l'intention de conclure, n'est-ce pas ? Pour l'amour du ciel, tu me prends pour une petite écolière naïve ? Tu crois que je peux me contenter de tes miettes de reconnaissance ?

Maya avait croisé ses bras sur sa poitrine, et son regard blessé ne parvenait pas à accrocher celui de Paul.

— Aussi merveilleuses qu'aient été nos relations, je croyais que tout était clair entre nous, que tu réalisais que même si nous dormions ensemble, elles ne pouvaient pas devenir permanentes.

Le souffle coupé par le choc, Maya consacrait le peu d'énergie qu'il lui restait à rester digne et à retenir ses larmes. Chaque mot de Paul avait été un coup de poing et, sonnée, son corps tout entier lui faisait mal.

— Il arrive parfois qu'une situation change, parvint-elle à articuler malgré la détresse et la douleur, et qu'elle évolue vers quelque chose de *meilleur*.

L'expression de Paul lui fit clairement comprendre combien il déplorait qu'elle ait pu laisser ainsi libre cours à son imagination. Ce jugement muet — mais ô combien clair — lui fit brusquement prendre conscience qu'elle ressemblait davantage à son père qu'elle l'aurait cru.

Comme lui, elle était tombée en état de dépendance.

Car comment ne pas se l'avouer, elle était devenue accro à Paul Walker ; or, celui-ci ne s'intéressait qu'au plaisir que son corps pouvait lui procurer pendant un laps de temps donné — quelques semaines, voire quelques mois... Maya ne doutait pas qu'après son départ, il ne faudrait pas longtemps à Paul pour trouver une femme « aimante et consentante » pour réchauffer son lit.

Sa quête éperdue d'amour authentique l'avait conduite à se laisser séduire par cet homme, tout en étant parfaitement consciente que leur liaison était, d'emblée, condamnée à ne pas durer. Lorsqu'il l'avait encouragée à pleurer dans ses bras, après qu'elle lui avait raconté son passé compliqué et douloureux, elle s'était leurrée elle-même en s'autorisant à croire qu'il se souciait d'elle. Paul avait eu raison de s'étonner, pour ne pas dire s'indigner, de sa candeur. Elle s'était comportée comme une idiote et s'était aveuglée elle-même ! Comment avait-elle pu, une nouvelle fois, se tromper à ce point à propos d'une relation ? A l'avenir, elle ferait mieux de se méfier de son instinct ! Mais que faire à présent, sinon quitter cette maison et aller se terrer chez elle pour panser ses blessures ?

— Ecoute-moi, Maya, reprenait à présent Paul, je sais que tu mérites un homme extraordinaire, quelqu'un qui pourrait être le héros dont tu as besoin. Mais je ne suis pas cet homme-là. Je ne souhaite pas que tu t'en ailles, et je n'ai pas l'intention de te remplacer par quelqu'un d'autre, je te le jure. Mais je ne veux pas non plus continuer à t'induire en erreur malgré moi en te laissant espérer quelque chose que je ne peux pas offrir.

— Parce que tu refuses de laisser une femme s'approcher d'assez près, et que tu n'as même pas le courage d'essayer ? Tu préfères butiner un nombre incalculable de femmes plutôt qu'envisager une rencontre plus durable, qui serait *chargée de sens* ? A mon avis, bien que je n'aie pas la prétention de croire que mon opinion t'importe, tu te prépares une existence très solitaire et très *vide* ! De plus, tu t'es complètement mépris à mon sujet !

En prononçant ces mots, Maya s'était fièrement redressée pour regarder Paul en face. Son cœur battait si fort qu'il lui semblait qu'il pouvait l'entendre, mais elle ne flancha pas pour lui faire entendre sa vérité :

— Je n'ai pas besoin d'un héros. Tout ce que je demande, c'est un homme qui ait envie de passer le reste de sa vie avec moi par amour. Je ne recherche pas la perfection, juste quelqu'un qui soit un peu cabossé par la vie comme moi, quelqu'un qui acceptera mes infimes qualités comme je me satisferai des siennes ; ainsi, nous pourrons travailler ensemble à nous améliorer. L'homme dont je rêve ne croira pas, en permanence, que l'herbe est plus verte ailleurs : il sera heureux de se contenter de ce qu'il a ; enfin, l'homme que j'appelle de mes vœux sera foncièrement loyal comme je le serai moi-même envers lui. Maintenant je vais sortir faire cette promenade au grand air. Quand je rentrerai, j'irai préparer mes bagages.

Maya se dirigea alors résolument vers la porte ; avant de sortir, elle désigna d'un signe de tête la pièce qu'elle avait occupée.

— Tu trouveras le travail que j'ai achevé ce matin sur mon bureau. Bien sûr, il te faudra embaucher quelqu'un d'autre pour finir de taper ton manuscrit ; mais je suis sûre que si elle fait bien ce que tu veux, si elle est agréable à regarder et accommodante, tu ne verras même pas que ce n'est pas moi !

Paul se tenait dans le foyer du théâtre new-yorkais, au milieu de la cohue de ses admirateurs, de ses mécènes, de ses collègues et des critiques ; tous arboraient des sourires laudateurs. Enfilant son manteau en cachemire, il se tourna vers Jane.

— Puis-je te proposer d'aller boire un verre quelque part ?

Il n'apprécia pas du tout le petit sourire entendu qu'elle lui adressa alors.

— Ton bel appartement de célibataire sur Central Park te tape déjà sur les nerfs ? Au bout d'un mois ?

Avec sa petite tête blonde fièrement relevée et ses yeux noisette en amande, Jane avait tout d'un chat qui viendrait de bondir à l'improviste sur une pauvre souris !

— Je peux avoir autant de compagnie que j'en ai envie, se défendit-il.

Ce disant, il suivit Mélissa des yeux, la jolie rousse qui jouait dans sa pièce. Elle l'avait délibérément frôlé en passant, avec un sourire timide mais néanmoins porteur d'une invitation. Voyant qu'il ne faisait même pas mine de saisir sa chance, elle sortit avec un long soupir par la

porte à tambour du foyer.

— Je n'en disconviens pas, mon cher, mais ne dit-on pas : un seul être vous manque et tout est dépeuplé ? Même la star la plus illustre ne parviendrait pas à combler le gouffre que je sens en toi ! Tu as entendu parler d'elle, depuis que tu es arrivé à New York ? Je veux parler de ta petite assistante aux yeux tristes et à la chevelure de jais...

La négation qu'il laissa échapper atterra Paul lui-même, tant sa propre voix lui avait paru morne.

— Elle ignore que j'ai quitté la Grande-Bretagne, ajouta-t-il. Et comment le saurait-elle ? Après son départ, je n'ai pas essayé de la contacter. Après deux exécrables semaines passées à essayer de travailler seul à Hawk's Lair sur cette maudite pièce, j'ai conclu que c'était insupportable et j'ai décidé de venir ici.

Désireux d'échapper aux questions un peu trop perspicaces de Jane, Paul redressa les épaules pour lui demander en plaisantant :

— Alors, tu as soif ou tu n'as pas soif ? J'ai toujours entendu dire que même les fleurs flétries appréciaient l'eau qui les empêche de faner complètement !

Son inélégante boutade ne plut pas à Jane, qui lui assena un coup plutôt violent sur le bras à l'aide de son petit sac de soirée en cuir.

— Je suis peut-être une fleur fanée mais moi au moins, je retourne tous les soirs auprès de l'homme que j'ai épousé il y a vingt ans et qui continue à croire que je suis capable de décrocher la lune. Tandis que *toi*...

Paul grimaça en se frottant le bras.

— ... tandis que moi, je suis apparemment condamné à me promener seul au clair de lune.

Faisant mine de pleurer, il ajouta :

— Apparemment, tu penses que je ne mérite pas mieux, n'est-ce pas ?

Il avait conscience que son ton blagueur lui servait en fait à dissimuler sa mélancolie. En six interminables semaines, il n'avait pas eu le cran de décrocher son téléphone pour appeler Maya, et encore moins de lui demander pardon, d'une façon ou d'une autre. Pourtant, c'était exactement ce qu'il aurait dû faire. Au lieu de cela, il l'avait laissée partir comme s'il s'était agi d'un des stylos jetables qu'il conservait dans le tiroir de son bureau. Il allait devoir se décider à surmonter les traumatismes liés à son enfance pour être capable d'aller de l'avant. Bizarrement, il se sentait enfin prêt à entreprendre un tel travail sur lui-même, pourquoi pas au prix d'une psychothérapie. Car rien n'avait plus d'intérêt à ses yeux depuis qu'il avait laissé Maya le quitter, pas même son travail... Les représentations de sa pièce avaient débuté la veille et embrasaient déjà Broadway, mais peu lui importait.

— Ce soir, je pourrais supporter un verre, mais je n'ai pas envie de boire seul, insista-t-il en se tournant vers son agent. Tu es la seule personne de ma connaissance qui soit capable de me parler franchement et n'attende rien de moi... Je ne m'excuserai pas pour mon cynisme, mais je te demande pardon pour les réflexions peu amènes que je t'ai faites tout à l'heure. Tu sais déjà que j'ai été enchanté quand tu m'as annoncé ta visite ; je suis ravi que tu sois venue te rendre compte par toi-même de l'accueil fait à ma pièce par le public américain. Crois-tu pouvoir oublier mes

mauvaises manières ?

— Bien sûr. Mais tu as de la chance que je sois venue au monde avec un aussi aimable caractère !

Jane passa son bras sous celui de Paul et, se hissant sur ses talons aiguilles, claqua un baiser sur sa joue.

— De plus, poursuivit-elle, je n'ai jamais su résister à un bel homme, surtout lorsqu'il a l'élégance de reconnaître ses défauts et ses torts, et de s'excuser patement pour ses erreurs.

Paul tiqua à cette ultime réflexion, mais il était bien trop heureux que Jane ait accepté son invitation pour la lui reprocher.

— Stop, Maya, *querida* ! Tu sais bien que tu ne dois pas faire trop d'efforts !

Elle s'écarta du carton de vaisselle qu'elle s'apprêtait à hisser sur le plan de travail en granit de la cuisine, puis lança à son vieil ami un regard dans lequel se mêlaient reconnaissance et exaspération. Solidement bâti, avec des épaules de rugbyman, Diego avait pratiquement déménagé à lui tout seul son ancien studio avant de tout réinstaller dans son nouvel appartement, un deux pièces situé tout en bas de Kensal Ride.

Certes, Diego, peut-être parce qu'il était espagnol, était souvent un peu macho, mais il s'était comporté en véritable mère poule depuis qu'elle lui avait confié qu'elle était enceinte — non sans avoir préalablement juré de flanquer une raclée au bon à rien qui, après s'être comporté avec tant de légèreté, la laissait maintenant affronter seule la perspective de la maternité. C'est lui qui avait signalé à Maya que sa tante possédait cette maison à Kensal Ride, dans laquelle l'appartement du rez-de-chaussée allait se libérer. Maya avait alors accepté davantage de contrats de la part de son agence d'intérim, afin de pouvoir faire face au nouveau loyer. Elle devait également commencer à épargner en prévision de son congé de maternité.

— Porter quelques cartons ne me tuera pas, Diego !

Elle saisit son carton, plein à ras bord, et le posa sans ménagement sur le plan de travail. Puis elle tressaillit, inquiète : elle avait cru entendre quelque chose craquer dans sa colonne vertébrale.

Après quelques secondes d'angoisse, elle soupira, soulagée : plus de peur que de mal apparemment...

— Je ne suis enceinte que de huit semaines. Ça ne se voit même pas !

Les yeux sombres de l'Espagnol s'adoucirent ; il jeta un coup d'œil au ventre plat de Maya, qui portait une chemise blanche sur un jean usé.

— Peut-être, mais tu portes en toi un petit, qui a besoin que tu ne commettes pas d'imprudences et que tu prennes bien soin de lui et de toi.

Toute exaspération envolée, Maya lui caressa gentiment la joue.

— Tu sais, Diego, lui déclara-t-elle avec un sourire affectueux, un jour, tu rencontreras la femme qui t'est destinée et tu deviendras le meilleur père que la terre ait jamais porté !

— Si ma femme est aussi belle et intelligente que toi, je serai également l'homme le plus heureux de la Terre.

Son grand sourire s'effaça brusquement pour laisser place à une expression préoccupée.

— Je me demande si ce fou irresponsable que tu prétends aimer sait au moins ce qu'il a laissé échapper avec autant d'insouciance ?

Maya tressaillit, le cœur soudain serré à cette simple évocation de Paul. Que ne donnerait-elle pas pour le revoir ! Le sentiment de rejet qu'elle avait ressenti, lorsqu'il lui avait fallu quitter sa maison du Northumberland pour rentrer chez elle, l'avait tellement fait souffrir !

Pourtant, malgré l'envie de le revoir qui la tenaillait, elle redoutait terriblement le moment où elle serait obligée de lui révéler qu'elle portait son enfant. Par chance, les journaux lui avaient appris qu'il séjournait actuellement à New York, où se donnait une de ses pièces. Mais un jour ou l'autre, il rentrerait en Angleterre et elle serait contrainte de l'informer...

Après le choc initial qu'avait été pour elle la découverte de sa grossesse, elle avait été immédiatement envahie par un violent sentiment d'amour envers l'enfant à naître, ainsi que par le besoin farouche de le protéger. Devenir mère lui apparaissait comme une véritable bénédiction, même si jamais elle n'aurait spontanément choisi d'élever seule un enfant.

En revanche, elle ne pouvait s'empêcher de redouter par anticipation la réaction de Paul. Comment allait-il le prendre : avec colère ou, au contraire, avec un calme implacable ? Se pouvait-il qu'il refuse d'envisager qu'elle puisse être enceinte et qu'il décline sa responsabilité ? Ou serait-il au contraire volontaire pour assumer sa paternité et discuterait-il calmement avec elle des arrangements nécessaires ? Dans ce cas, se comporterait-il comme un étranger, sans ressentir la moindre émotion à propos du bébé ?

— Le père de mon enfant est un homme à qui l'engagement fait peur. Je pense que sa crainte a un lien avec son enfance, mais il a toujours refusé de m'en parler. Je te l'ai déjà raconté. C'est regrettable, mais je suis persuadée qu'une fois informé, il tiendra à faire ce qu'il doit. Il a un sens de l'honneur très développé.

— J'espère, maugréa Diego d'une voix fâchée, les bras croisés sur sa large poitrine, revêtue de son maillot fétiche du FC Barcelone. Il ferait mieux car s'il se comportait mal, je jure devant Dieu qu'il aurait affaire à moi !

Perplexe et abasourdi à la fois, Paul inspira profondément et reposa le journal du matin devant lui sur le comptoir de la cuisine. Il avait du mal à croire ce qu'il venait de lire...

— Puis-je vous servir encore un peu de café ? lui demanda Lottie.

Tout en surveillant sur le fourneau la cuisson des œufs au bacon qu'elle était en train de lui préparer pour son petit déjeuner, elle s'efforça de jeter un coup d'œil à ce que son patron venait d'apprendre de si surprenant.

— Oui, merci... ou plutôt non, il faut que je me dépêche ! J'ai un coup de fil à donner. Excuse-moi !

— Et votre petit déjeuner !

Mais Paul avait déjà bondi de sa chaise et se précipitait vers la porte.

— Désolé, Lottie, j'ai quelque chose d'urgent à faire ce matin ! lança-t-il par-dessus son épaule. Offre-le à Tom, je suis sûr qu'il sera enchanté de profiter d'un second repas !

Consternée, Lottie leva les yeux au ciel, avant de les reporter sur le journal abandonné, ouvert sur un article consacré à une vente aux enchères d'objets d'art.

En raccrochant le téléphone, Maya éprouva le besoin de s'asseoir tant ses jambes tremblaient. Elle avait griffonné quelque chose sur son petit calepin, qu'elle étreignait à présent comme une bouée de sauvetage. En lisant et relisant, incrédule, ce qu'elle avait écrit, elle sentit sa gorge se serrer et ses yeux la picoter. Un torrent de larmes ne tarda pas à s'en échapper, sans qu'elle se souciât ni de l'en empêcher ni d'essuyer ses joues. Elle se contenta de hocher lentement la tête, au rythme du chagrin mêlé de regrets qui s'était emparé d'elle.

— Le temps est venu de se dire adieu, chuchota-t-elle d'une voix brisée, mais je te promets de ne jamais t'oublier.

Dehors, le temps s'était mis à l'unisson de son humeur : il avait commencé à pleuvoir. Elle se leva brusquement, enfila un imperméable, verrouilla sa porte et se dirigea à pas rapides vers l'arrêt du bus. Après l'information qu'elle venait de recevoir, une nouvelle vie allait commencer pour elle. Il lui fallait en parler à un ami. Un *véritable* ami...

Il était déjà tard dans l'après-midi lorsque Maya parvint à Camden. Des nuages noirs s'étaient amoncelés, obscurcissant le ciel et faisant presser le pas aux piétons dans les rues déjà trempées de pluie.

Le café de Diego, visible de loin avec sa façade peinte de couleurs vives et son néon bleu et blanc clignotant, était presque vide à cette heure. Diego, debout derrière le comptoir, parcourait un journal étalé devant lui, tandis que sa jeune serveuse, Maria, nettoyait les tables. Au tintement de la porte d'entrée, son ami releva la tête et laissa échapper une exclamation ravie en la reconnaissant.

— Maya, *querida*, comment vas-tu aujourd'hui ?

Contournant le comptoir avec une grâce étonnante pour un homme de sa corpulence, il l'étreignit.

— Ça va...

— Tu es sûre ? Je suis étonné de te voir, alors que l'odeur du café te donne la nausée en ce moment.

— Je ne vais pas laisser un petit désagrément m'empêcher de te rendre visite, affirma-t-elle en lui souriant en retour.

Mais Diego, après l'avoir examinée attentivement, hocha la tête d'un air préoccupé.

— Mais tu as pleuré, *querida* ! Viens t'asseoir et raconte-moi !

Ils prirent place face à face à une table, sous le regard attentif d'un danseur de flamenco figé sur une affiche aux couleurs vives sur le mur derrière eux.

— Maria, tu veux bien préparer un milk-shake à la banane pour Maya, demanda Diego.

Il se tourna vers elle avec un grand sourire.

— C'est bon pour le bébé !

Maya avait à peine commencé à parler que la clochette de la porte retentit de nouveau. Maya tourna la tête ; sa respiration se bloqua.

Elle ferma les yeux et les rouvrit, pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas. Mais non, cet inoubliable regard azur, cette mâchoire ciselée, cette irrésistible fossette au milieu du menton... c'était Paul. Elle eut la désagréable impression que ses entrailles exécutaient quelques pas de flamenco, à l'unisson du danseur de l'affiche.

— Que fais-tu ici ? questionna-t-elle, la bouche sèche. Je te croyais à New York...

— Je suis venu te chercher, répondit-il, la voix brisée.

Il ne s'était pas approché ; debout à côté de la porte, il se contentait de la dévorer des yeux. Dans son regard, Maya pouvait lire le même attrait dévorant que celui qu'elle éprouvait elle-même. Il avait tout de l'auteur dramatique à succès qu'il était, avec son imperméable élégant et ses cheveux brillants de gouttelettes de pluie qui soulignaient leur blondeur.

— Je me suis rendu chez toi, où une voisine m'a dit que tu avais déménagé. Elle n'a pas voulu me confier ta nouvelle adresse, mais elle m'a conseillé de venir ici, m'affirmant que le propriétaire était un de tes amis et qu'il ne refuserait sans doute pas de te transmettre un message.

— Voici Diego, dit Maya, en désignant son ami d'un geste de la main. Nous sommes dans son bar.

— Ravi de vous connaître, déclara poliment Paul en s'avançant vers lui, la main tendue.

Mais Diego ne la saisit pas. Il se mit pesamment debout et demanda, l'air suspicieux :

— Vous êtes ?

— Paul Walker.

— Ainsi, vous êtes l'homme qui...

— Tout va bien, Diego, le rassura Maya, avec un regard suppliant — un esclandre était la dernière chose dont elle avait envie. Je suis sûre que Paul ne restera pas longtemps, n'est-ce pas ?

— A ta place, je n'en serais pas si sûre, répliqua celui-ci. J'ai besoin de te parler et ça prendra le temps nécessaire !

— Moi aussi, j'ai besoin de te parler. Nous ferions peut-être mieux d'aller chez moi. Nous pouvons prendre le bus juste à côté.

— Ma voiture est garée au coin de la rue.

Nauséuse, travaillée par l'appréhension, Maya se leva lentement et tenta de reboutonner son imperméable ; mais ses doigts tremblaient trop et elle y renonça. Quel que soit ce que Paul avait à lui dire, leur conversation ne pouvait avoir lieu en public. Pourtant, à la seule idée de se retrouver de nouveau seule avec lui, l'air lui manquait. Sans compter qu'elle redoutait davantage encore l'instant douloureux où il faudrait, une nouvelle fois, lui dire adieu — lorsqu'ils auraient terminé leur entretien et qu'il repartirait.

— Diego, je te téléphonerai ce soir, d'accord ?

— Surtout, n'oublie pas ! Je n'ai pas aimé ta mine lorsque tu es arrivée. Je veux que tu me dises tout. J'ai besoin de m'assurer que tout va bien.

— Tranquillise-toi : tout ira bien, je te le promets.

Son ami portait sur Paul un œil qui n'était plus seulement suspicieux, mais franchement hostile.

Maya se hâta vers la porte. Sans un mot, le regard indéchiffrable, Paul lui ouvrit la porte et s'effaça pour la laisser sortir.

Dehors, il pleuvait toujours.

Elle avait maigri. Ses pommettes paraissaient plus saillantes et, dans son visage très pâle, ses yeux verts si envoûtants semblaient encore plus grands ; sa beauté lumineuse n'en était que plus éclatante, mais Paul ne pouvait s'empêcher d'être inquiet : les soucis étaient-ils à l'origine de sa perte de poids ?

Tourmenté par une multitude de sentiments, émotions, craintes, qui tourbillonnaient sans relâche dans sa tête, il avait du mal à garder l'esprit clair. Depuis qu'il l'avait laissée partir, une seule pensée l'obsédait, jusqu'à tourner à l'idée fixe : elle lui manquait ! Il s'était accablé de tous les noms d'oiseaux, mais les insultes et la fureur ne lui avaient été d'aucune aide. D'ailleurs, quel secours espérer aussi longtemps qu'il ne ferait rien pour éradiquer en lui cette effroyable terreur qui le minait, et l'empêchait d'agir selon son cœur ?

C'est la lecture de l'article à propos de cette vente aux enchères d'objets d'art qui avait réussi à le galvaniser, le poussant à surmonter ses craintes et à prendre, enfin, *la* décision qui s'imposait.

Assis dans le salon fraîchement repeint du nouvel appartement de Maya, il promena son regard avec curiosité autour de lui. Le mobilier était plus confortable, il remarqua de nouveaux bibelots, mais le plus appréciable était, sans aucun doute, l'impression d'espace, qui faisait si cruellement défaut dans son précédent domicile.

Durant le trajet en voiture, Maya lui avait raconté, non sans hésitation, qu'elle avait été informée par hasard de l'opportunité de louer cet appartement plus spacieux, qu'elle avait saisie avec enthousiasme. Ensuite, Diego l'avait aidée à déménager. Après avoir rencontré l'Espagnol bourru, Paul était extrêmement surpris, pour ne pas dire contrarié, qu'elle ait pu se lier d'amitié avec un tel homme. Un homme qui l'avait regardé comme s'il avait eu envie de lui envoyer son poing dans la figure...

Sur la tablette de la cheminée, quelques cartes de vœux joliment disposées souhaitaient à Maya beaucoup de bonheur dans sa nouvelle demeure. Elles éveillèrent sa jalousie. Qui lui avait adressé ces cartes ? *Fréquentait-elle quelqu'un ?*

L'objet de ses préoccupations ombrageuses était calmement assis en face de lui sur le canapé, ses longues jambes gainées de noir élégamment croisées, ses mains sagement posées sur ses genoux. Son regard ne se déroba pas, et il n'y déchiffra rien des émotions violentes qui le tourmentaient.

— Qu'est-ce qui t'a décidée à vendre le portrait ? lui demanda-t-il finalement.

Il eut conscience de la virulence de son ton, mais c'était contre lui-même qu'il était mécontent. Il aurait eu envie de lui poser mille autres questions avant celle-là, et surtout il mourait d'envie de l'arracher à son siège pour l'étreindre et l'embrasser éperdument. Il était obligé de batailler contre lui-même pour s'en empêcher.

— Ainsi, tu as été au courant pour la vente aux enchères ? constata-t-elle, sans aucune trace d'émotion dans ses yeux émeraude.

— Il aurait été bien difficile que je ne le sois pas : la plupart des journaux en ont parlé !

— J'avais besoin d'argent, c'est aussi simple que ça, lui expliqua-t-elle sobrement en haussant les épaules.

— A en juger par l'endroit où tu vivais précédemment, le manque d'argent ne t'a jamais vraiment dérangée. Pourquoi avoir décidé de vendre le tableau *maintenant* ?

— Parce que je n'ai plus le droit de penser seulement à moi !

— Tu fréquentes quelqu'un d'autre ?

A cette pensée, il crut devenir fou de désespoir et de colère. Pourquoi avoir attendu si longtemps pour reprendre contact avec elle ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi ?

— Mais non, voyons, je ne vois personne d'autre !

Paul ne put retenir un soupir de soulagement. Maya redressa le buste, soudain embarrassée, croisant et décroisant nerveusement les mains.

— Je suis enceinte, Paul. J'ai bien peur de m'être trompée lorsque je t'ai assuré qu'il n'arriverait rien parce que ce n'était pas la bonne période.

— Enceinte ? répéta-t-il, abasourdi.

Le mot résonna dans sa tête, y créant un tourbillon qui l'empêchait de réfléchir.

Maya profita de sa surprise pour poursuivre pendant qu'elle en avait le courage :

— Voilà pourquoi j'ai eu besoin de vendre le portrait. Quoi que tu décides, j'ai l'intention d'avoir ce bébé, et je ne veux pas être obligée de l'élever dans l'atmosphère d'angoisse et d'incertitude qui a entouré ma propre enfance. Je veux être en mesure de lui offrir un meilleur début dans la vie, et de l'accompagner dans le futur.

— Tu vas avoir un enfant ?... *Mon* enfant ? balbutia Paul, encore sonné.

Puis l'angoisse s'insinua en lui : ne risquait-il pas d'être un père inapte, à cause de sa terrible hérédité ? Cette pensée fit aussitôt place à une vibrante émotion et à un authentique bonheur. D'autant qu'il fallait être deux pour élever un enfant, l'idéal étant, indubitablement, de le faire au sein d'un foyer réunissant les deux parents. Maya et lui se trouvaient donc embarqués sur le même bateau !

Maya mordillait nerveusement sa lèvre inférieure.

— J'espère que tu n'as aucun doute, répondit-elle, inquiète. Ce bébé est bien le tien ; je n'ai connu personne d'autre.

— Qui a suggéré une chose pareille ? Sûrement pas moi !

Paul se pencha vers elle, une expression de sollicitude anxieuse sur le visage.

— Tu es sûre que tu vas bien ? Tu as vu un docteur ?

— Le bébé et moi nous portons à merveille, le rassura-t-elle.

— Malgré tout, j'ai encore du mal à croire que tu aies pu vendre le portrait. Tu disais qu'il était tout pour toi, comme un morceau de ton père ?

— Oui mais... après tout, ce n'était qu'une peinture, en dépit de son immense valeur. Je ne m'attendais d'ailleurs pas que les enchères montent si haut. La somme atteinte m'a choquée, mais je veillerai à faire bon usage de ce pécule. Je suis sûre que, s'il était encore vivant, papa serait

heureux que j'utilise cet argent pour le bien-être de son petit-enfant.

— Est-ce que tu avais l'intention de me tenir au courant pour le bébé ?

Il lut instantanément dans le regard de Maya qu'il venait de la blesser.

— Naturellement ! Mais je savais que tu étais à New York pour les besoins de ta pièce. Il fallait que j'attende ton retour pour pouvoir te l'annoncer en face.

— Où en es-tu de ta grossesse ?

— A environ neuf semaines.

Toujours sous le coup de la surprise, Paul se frotta nerveusement la nuque. Il avait du mal à respirer et desserra sa cravate. Jusqu'au matin même, il n'entrevoyait qu'un avenir fait de solitude et voilà que Maya lui annonçait qu'il allait devenir père ! Il avait besoin de s'habituer à cette idée. Mais plus il y pensait, plus il éprouvait une immense joie de vivre : en lui grandissait l'impression que ce bouleversement arrivait à point nommé dans sa vie, anéantissant la peur et l'angoisse.

— Ainsi, je vais... devenir père ?

— L'idée te déplaît ? Tu es en colère ?

— Tu plaisantes ! Pourquoi serais-je en colère alors que tu viens de m'annoncer la nouvelle la plus sensationnelle que j'aie jamais entendue.

Pour la rassurer, Paul s'empara des deux mains glacées de Maya et s'employa à les réchauffer entre les siennes.

— Est-ce que tu penses sincèrement ce que tu viens de me dire ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

— Si je le pense ? Mais naturellement ! Je comprends pourquoi tu en doutes, Maya. Sache que je ne suis pas fier de la façon dont je me suis comporté quand je t'ai laissée partir sans essayer de te retenir. Et je regrette profondément de ne pas avoir essayé de te contacter depuis.

Elle ne fit rien pour l'interrompre et se contenta de l'écouter.

— Je n'aurais jamais envisagé de te laisser élever notre enfant seule, poursuivit-il, attristé à l'idée qu'elle ait pu croire le contraire. J'aurais toujours subvenu à ses besoins et aux tiens.

Il éleva les mains toujours froides de Maya jusqu'à ses lèvres et les embrassa l'une après l'autre.

— Je ne comprends pas bien ce que tu essaies de me dire, Paul... Est-ce que cela signifie que, le moment venu, tu demanderas une garde partagée ?

— Absolument pas ! J'ai bien autre chose en tête...

— Alors quoi ? Explique-moi !

Soudain conscient de la nécessité d'agir sans perdre de temps, afin de ne pas perdre le peu de confiance que Maya semblait encore lui accorder, Paul lâcha ses mains et encercla sa taille mince pour l'attirer tout contre lui. Quel enchantement de la tenir ainsi de nouveau dans ses bras, de sentir sa chaleur, de poser les mains sur ses courbes délicates !

— J'ai été un âne bête de te laisser partir, lui murmura-t-il tendrement.

Il caressa du bout du pouce sa lèvre inférieure, qui se mit à trembler, enflammant tous ses sens.

— Tu sais, je ne l'ai pas fait sans raisons... Mais j'ai fini par m'apercevoir que celles-ci n'étaient pas si bonnes que je le croyais, voire totalement absurdes. Avant de m'expliquer, il faut d'abord que je te pose une question urgente...

— Je t'écoute.

— Veux-tu devenir ma femme ?

Il lut de l'incrédulité, et même de l'incompréhension, sur le beau visage qu'il chérissait tant. Visiblement, c'était la dernière chose à laquelle elle s'était attendue de sa part. Mais comment lui en vouloir ? Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même...

— Tu n'es pas homme à vouloir t'engager, lui rappela-t-elle en réponse, l'air déconcerté. Tu adores les femmes, mais tu n'as jamais réussi à en trouver une avec qui tu souhaiterais passer le reste de ta vie. Tu m'as clairement mise en garde, afin que je ne me leurre pas : je ne devais espérer qu'une brève liaison entre nous ; la possibilité que nous restions ensemble longtemps n'était absolument pas à l'ordre du jour... Alors un mariage !

— J'avais tort ! J'avais complètement tort. Car j'avais *déjà* rencontré quelqu'un avec qui je souhaitais passer le reste de ma vie : *toi*, Maya. J'avais pris l'habitude de débiter ce discours mécaniquement à toutes les femmes, parce que je n'arrivais pas à surmonter ma crainte de ressembler à mon père et de devenir, à terme, amer et irritable. Dans ce cas, ne risquais-je pas de faire du mal à la femme avec laquelle je me serais engagé ?

— Comment ça, lui « faire du mal » ? Qu'est-ce qui a bien pu te faire redouter une chose pareille ?

— Ce que mon père a fait à ma mère... Et j'ai bien peur d'avoir hérité de sa propension à exploser de rage, sans pouvoir me contrôler.

Il baissa la tête, comme gêné d'avoir enfin révélé la pire de ses appréhensions.

— Mais tout le monde peut faire preuve de mauvais caractère et exploser un jour, Paul. Même des personnes qui, en apparence, sont d'humeur absolument égale. C'est normal, humain... Cela ne signifie pas que tu vas devenir une bête féroce ou un fou furieux !

— Ma mère m'a dit un jour qu'elle priait sans cesse pour que je ne ressemble pas à mon père. Elle l'aimait passionnément, mais elle n'en avait pas moins peur de lui. C'était un enfer de vivre à ses côtés. Même pour moi, grandir auprès d'un homme aussi versatile et lunatique a parfois tourné au cauchemar. C'est pourquoi je n'ai jamais oublié ces paroles de ma mère. Dans le passé, chaque fois que j'ai senti la rage m'envahir, je me suis demandé si c'était un signe. Étais-je en train de devenir comme lui ? Dernièrement, j'ai même failli compromettre mon travail, en refusant d'explorer à fond les motivations de mon héros. Car finalement, ce n'était pas seulement le désir d'accomplir son rêve de bonheur qui l'avait poussé à s'enfuir : son père était lui aussi violent, et c'est cette violence qui avait constitué le véritable motif de son départ.

— Comme cela a dû être douloureux pour toi durant toutes ces années de ne pouvoir révéler à quiconque ce que tu ressentais ! Tu sais, la vie m'a appris que garder ses angoisses pour soi ne constituait jamais la bonne solution. Si nous ne consentons pas à examiner nos petites névroses en pleine lumière, à les accepter pour ce qu'elles sont, elles ne cessent de grandir. Elles n'incarnent pas la vérité, ce sont seulement des idées que nous nous forgeons à propos de nous-mêmes, à cause

d'événements extérieurs indépendants de notre volonté.

Maya s'interrompit et plongea son regard dans celui de Paul, du *père de son enfant*... Elle sentait combien ce moment était crucial pour l'un comme pour l'autre, pour *eux deux*.

— Moi aussi, je pensais comme toi, reprit-elle d'un ton grave. Parce que mon père s'était comporté de la façon que tu sais, privilégiant toujours ses amis ou ses acheteurs, j'en ai conclu que je n'étais pas digne d'être aimée. La trahison de Sean avec une autre femme m'a ensuite confortée dans cette idée. Je me sentais rejetée et sans valeur. C'est seulement quand je t'ai rencontré, Paul, que je suis réellement et sincèrement tombée amoureuse de quelqu'un pour la première fois.

— Dans ce cas, permets-moi de t'affirmer que l'idée que tu puisses être indigne d'être aimée est totalement grotesque !

Joignant le geste à la parole, il posa les mains sur ses hanches si joliment arrondies et l'embrassa passionnément. Lorsqu'il releva la tête, il rayonnait.

— Tu es la femme la plus digne d'amour que j'aie jamais rencontrée ; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle je n'ai pas pu te résister. J'ai bien l'intention de passer le reste de ma vie à te démontrer à quel point tu es irrésistible. Je sais que c'était totalement ma faute, mais tu m'as brisé le cœur lorsque tu m'as quitté.

Il lui sourit et repoussa d'une main légère la mèche d'ébène qui barrait la joue de celle qu'il considérait désormais comme sa promise.

— Depuis ton départ, expliqua-t-il, j'ai été incapable de travailler, de manger ou de dormir. Je suis sûr qu'à New York, tout le monde m'a pris pour une misérable loque !

— Non, l'interrompit Maya avec véhémence.

Paul crut défaillir tant le bonheur lui étreignait la poitrine. Maya le contemplait exactement de la façon décrite par Jane, parlant du regard de son mari sur elle : comme si lui, Paul Walker, était capable de décrocher la lune !

— Tu n'es ni renfrogné, ni violent, ni aucune de ces choses noires dont tu t'accuses. Tu n'es qu'un homme qui a été blessé ; c'est loin d'être un crime !

— Je ne suis sans doute pas le héros que tu mérites. Mais je suis un homme qui t'aime et ne peut vivre sans toi.

— Je n'ai jamais eu l'intention de te briser le cœur ; je voulais au contraire t'aider à le réparer.

— Alors, épouse-moi, lui proposa-t-il pour la seconde fois, en déposant un tendre baiser au coin de sa bouche. Epouse-moi et tire-moi une fois pour toutes de ma triste solitude.

Maya soupira, émerveillée par l'ardeur pressante de sa demande, alors qu'elle avait cru que Paul la rejetterait de nouveau en apprenant sa grossesse. Elle lui était reconnaissante de lui avoir enfin expliqué pourquoi il l'avait laissée partir. Ce n'était pas du tout parce qu'il ne voulait pas d'elle, mais parce qu'il craignait d'être capable de lui faire du mal, y compris physiquement, comme son père autrefois avait rudoyé sa mère. Il n'était pas difficile de comprendre combien une telle angoisse l'avait hanté !

Ces semaines loin de lui avaient été les plus désespérantes que Maya ait jamais traversées. Elle n'avait été capable de rien faire, à part penser à lui, se souvenir de leurs étreintes passionnées et

se languir de le revoir. Sa nostalgie et son mal-être s'étaient encore accrus après avoir découvert qu'elle portait son enfant. Maintenant qu'il l'avait demandée en mariage, elle ne pouvait lui fournir qu'une seule réponse...

— Je t'aime, Paul. Je n'ai pas la moindre crainte que tu puisses nous faire du mal, à moi ou à notre enfant... Et oui, j'accepte de t'épouser.

— Alors, attends-moi !

Il quitta la pièce si rapidement que Maya en resta complètement décontenancée. En entendant claquer la porte d'entrée, elle ne put s'empêcher d'éprouver une vague frayeur. Son cœur battait la chamade tandis qu'elle guettait son retour. Lorsqu'il réapparut, ce fut pour déposer entre ses mains un paquet carré enveloppé dans du papier kraft.

— C'est pour toi ! Ouvre-le, et considère qu'il s'agit d'un cadeau de mariage anticipé.

Maya déchira avec précaution l'emballage et ne put retenir un petit cri de stupéfaction lorsqu'elle découvrit ce qu'il cachait.

Son portrait...

Confuse et transportée de joie à la fois, elle se mordit la lèvre pour contenir son émotion.

— C'est toi qui as acheté le tableau ? Pour me l'offrir ?

— Quand j'ai lu qu'il allait être vendu, j'ai compris que quelque chose de grave avait dû survenir. Jamais tu n'aurais pu te résoudre à t'en séparer sans une raison impérieuse.

Paul la déchargea de son précieux fardeau, qu'il déposa contre le canapé.

— La place de ce portrait est *avec toi* et nulle part ailleurs, mon amour.

Interdite, Maya posa les deux mains sur sa poitrine et leva vers lui des yeux immenses embués de bonheur.

— Mais il t'a fallu dépenser une fortune pour l'acquérir ! Le seul énoncé de la somme a suffi à me donner le vertige.

— Aurais-je dépensé mille fois plus que ce n'aurait rien été à côté de ce que tu représentes pour moi.

— Je suis si heureuse... Je ne sais que dire...

— Alors ne dis rien, mon amour !

Et Paul prit sa bouche en un fougueux baiser, la serrant follement contre lui. May riait et pleurait à la fois en lui rendant son baiser. Son cœur battait si fort qu'elle se demanda comment tant de bonheur était possible.

Quand Paul approfondit son baiser et laissa ses mains courir impatiemment sur son corps, les jambes de Maya se déroberent. Dans le même temps, elle se sentait s'embraser, elle aspirait à tenir plus étroitement enlacé son futur mari... mais sans la barrière de leurs vêtements !

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Paul la souleva soudain dans ses bras. Ses merveilleux yeux bleus étaient voilés par le désir, et sa bouche s'incurvait en un sourire taquin et provocant qui acheva de la faire fondre.

— Aussi grand que soit mon amour pour les mots, murmura-t-il à son oreille, et bien qu'ils me

permettent de gagner ma vie, je crois qu'il est temps de nous exprimer autrement qu'avec eux...
Montre-moi ta chambre, ma merveilleuse fiancée !